

E Evénement in Strasbourg-Périgueux

He Jerry! komm her, hor'ch, un luei nett so scheel,
E Bierlade macht 'n Périgor
D'r Zimmermann
Père Danielo,
uff de erschte Blick
alique;

CAFE STRASBOURGEOIS
STUB
SILVAIN MEYER
1, rue des Malesherbes

Strasbourg-Périgueux
Angenehmer Aufenthalt, am
Ufer der Isle, im
CHEVAL BLANC
Rendez-vous chez Mathilde
Elsässisches Restaurant
1-3, rue de l'Arsault, 1-3
unterhalb des Cours Tourny.
Apéritifs — Bier (Pilsener)
der Brauerei Michel St-Yrieix — Gute Weine.
Für gute Bedienung sorgt die
Inhaberin
Mathilde SELTZER

Taverne Alsacienne
PLACE DE LA PAIX
(Coin rue 4 Septembre)

Le rendez-vous des fins gourmets
TOUTES LES SPÉCIALITÉS ALSACIENNES
CHOUROUTE GARNIE A TOUTE HEURE

TIGRE
BECK
Elsässische Spezialitäten



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Strassburger!
Allein die Waren der Firma
AL GOUT D'ALSACE
1, rue Arago



TOME CXLVI
ANNÉE 2019
4^e LIVRAISON

Heissi Würstle - Cervelas
BIÈRE — VINS —

SOMMAIRE DE LA 4^e LIVRAISON 2019

● Éditorial : 1939-2019, 80 ^e anniversaire de l'évacuation des Alsaciens en Dordogne. Une rencontre (Dominique Audrerie).....	435
● Pourquoi l'évacuation ? (Catherine Schunck).....	437
● 7 septembre 1939-3 septembre 1940. Rocal, Saint-Saud et quelque 50 Alsaciens (Guy Mandon).....	443
● Le discours patriotique d'un évacué alsacien à Condat-sur-Trincou le 11 novembre 1939 (présentation par François Schunck).....	457
● Le Racing-club de Strasbourg, champion de... Dordogne 1939-1940 (Pierre Perny).....	465
● Les Schoenauviens de Saint-Chamassy et d'Audrix et le « bambou centenaire » (synthèse par François Schunck, d'après les témoignages de Régis Alix et Andrée Teilhaud).....	473
● Le repli des Alsaciens en Dordogne en 1939-1940 (Michel Bernard).....	479
● Montignacois et Alsaciens en 1940 à Lascaux sous la plume des témoins (Brigitte Delluc, Gilles Delluc et Jean-Philippe Strauel).....	495
● « La cité silencieuse », évacuation des Hospices civils de Strasbourg vers la cité sanitaire de Salagnac-Clairvivre (Christophe Woehrlé).....	515
● L'évacuation d'une famille strasbourgeoise en 1939 (Bernard Gasc).....	527
● Charles Hirlimann, évacué alsacien en Dordogne (François Schunck).....	535
● Les évacués alsaciens à Saint-Pierre-de-Chignac (Jeannine Rousset).....	547
● Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux (François Schunck).....	557
● Mouleydier. Souvenirs d'un jeune réfugié (Jean-Georges Wolters).....	567
 Vie de la Société	
● Programme de nos réunions. 1 ^{er} trimestre 2020.....	580
● Compte rendu de la séance du 7 août 2019 : visite de la cathédrale Saint-Front et de la préfecture.....	581
● du 4 septembre 2019 : L'âge d'or de la trufficulture en Périgord, par Jean-Charles Savignac ; 1895-1940. La SHAP et trois sites ornés majeurs, par Brigitte Delluc et Gilles Delluc ; Le centre de La Peyrouse à Saint-Félix-de-Villadeix : brève histoire d'un ensemble architectural et d'une institution, par Michel Roy.....	582
● du 2 octobre 2019 : Les masques feuillus. Un élément décoratif qui traverse l'espace et le temps, par Juliana Lees ; Un aperçu des <i>Généalogies Périgourdines</i> , tome VII, par Gilles de Blignières et Christophe Morand du Puch ; Trois grottes ornées magdaléniennes périgordines datées par le C14 : Commarque, Villars, Lascaux par Brigitte et Gilles Delluc ; visite de la SOCRA.....	585
● Vie de la bibliothèque. Entrées dans la bibliothèque (Huguette Bonnefond).....	589
● Annonces des sorties des 15 février et 28 mars 2020.....	592
● Revue de presse (Huguette Bonnefond).....	593
● Les Pouilles et la Basilicate. 12-19 juin 2019 (Denise Billion, Marc Paoletti et Nelly Belle).....	595
● Sortie du 7 septembre 2019. La Tour-Blanche et Cercles (Gabriel Duverneuil).....	599
● Courrier des chercheurs et petites nouvelles (Brigitte Delluc).....	601
● Notes de lecture.....	605
● Sommaire du tome CXLVI (2019).....	609

Le présent bulletin a été tiré à 1 000 exemplaires.

Photo 1^{re} de couverture : Extraits de la presse locale de l'époque (montage C. et F. Schunck).

Photos 4^e de couverture : Chapiteau de l'église de Cercles (p. 586) ; Médaillon d'identification de Georgette Gruber (p. 441) ; Vierge offerte par les Alsaciens à l'église de Sainte-Marie-de-Chignac (p. 553) ; Journal des réfugiés alsaciens à Saint-Saud-Lacoussière (p. 450)

ÉDITORIAL

1939-2019 80^e anniversaire de l'évacuation des Alsaciens en Dordogne

Une rencontre

La rencontre est toujours une surprise, ou un refus, ou une joie, suivant les circonstances ou les choix personnels.

Qu'en est-il quand celle-ci apparaît contre toute logique, contre tout calcul. La guerre et ses méfaits, la guerre et ses inhumanités. Des populations entières jetées sur les routes. Des populations ayant tout perdu et dans l'attente de ce qui viendra... peut-être.

Ainsi sont venus à Périgueux les habitants de Strasbourg, chassés, meurtris, sans plus de repère que leurs souvenirs.

Périgueux, un havre, un lieu où poser sa fatigue, son angoisse, son désespoir. Périgueux, la ville refuge, la crèche pour exister encore.

Quand on est soi-même soumis aux difficultés multiples de la vie, particulièrement en temps de guerre et de remise en cause, comment accueillir de lointains citoyens soumis plus encore aux drames du quotidien ? Où les loger, comment les nourrir, comment vivre leur présence ?

C'est bien cela que les habitants de Périgueux ont eu à connaître quand « ceux » de Strasbourg sont arrivés, perdus et riches de leurs inquiétudes. Chacun a dû, face à une situation terrible, faire une place, accepter cet autre si

différent et si proche à la fois, apprendre à le connaître et, en fin de compte, à l'accepter... et avec à terme tant de dévouement empreint de discrétion. J'ai en mémoire ma maman accueillant avec sa sœur dans leur modeste maison du Pont des Barris un jeune juif alsacien.

Que de grandeurs, que de générosités manifestées, toutes humbles et gratuites.

C'est cette humilité qu'il faut souligner et dont il faut chaque jour s'inspirer devant les nouvelles victimes de la folie des hommes, toujours présente, toujours recommencée.

Nos collègues, Catherine et François Schunck¹, ont bien voulu apporter leur compétence pour faire du présent opus un lieu du souvenir et, plus encore, un rappel de la générosité quelque peu inattendue ou inespérée, c'est selon, des Périgourdins face à ces « étrangers » venus pour trouver un lieu de réconfort ou mieux de renouveau, quand tout est perdu, quand tout semble irrémédiablement perdu.

Aujourd'hui, encore et toujours, des populations entières sont chassées, poursuivies et exterminées. Folies des hommes certes, mais aussi occasions de bienveillance, de fraternité et au fond de don de soi.

En sommes-nous toujours capables ?

Dominique Audrerie,
Président

1. Catherine et François Schunck sont les auteurs de nombreux ouvrages concernant l'évacuation des Alsaciens et notamment du récent *Strasbourg Périgueux. Villes sœurs* (éd. Secrets de Pays, 2019). Qu'ils soient remerciés pour leur diligence en acceptant de coordonner les différents auteurs et leurs travaux.

Pourquoi l'évacuation ?

par Catherine SCHUNCK

La ligne Maginot

Marqué par la guerre de 1914-1918, le haut-commandement de l'armée française avait conservé la même conception stratégique d'un conflit potentiel avec l'Allemagne : une guerre de position, une guerre défensive où la population environnante devait être éloignée, à la fois pour faciliter les mouvements des troupes et pour éviter des pertes civiles.

La construction de la ligne Maginot était un élément fort de cette stratégie (fig. 1). Envisagée dès 1920, c'est André Maginot, alors ministre de la Guerre, qui en fit voter les crédits (loi du 14 janvier 1930). La ligne porte désormais son nom. Il s'agissait d'une ligne de défense, longue de 700 km, composée d'ouvrages de tailles et de fonctions différentes, répartis selon la topographie du terrain et l'importance des zones à protéger : des casemates de mitrailleuses distantes au maximum de 1 à 1,2 km (fig. 2) ; des forts occupant les points dominants, avec des pièces d'artillerie sous casemates ou tourelles, distants de 10 à 12 km ; des abris bétonnés au ras du sol ou en cavernes pour le logement des troupes de réserve locale ; le tout relié par un réseau de galeries souterraines et protégé par une bande extérieure de rails antichar et une bande intérieure de réseaux de fil de fer à 5 à 15 km de la frontière.

Comme de nombreuses communes alsaciennes et mosellanes se trouvaient à l'avant de la ligne, dans le même temps qu'on la construisait, l'État-major élaborait des plans d'évacuation des populations civiles vers des régions éloignées des zones de combats potentielles, de façon à laisser le champ libre aux mouvements des troupes. Plusieurs départements d'accueil furent envisagés au fil du temps, notamment les deux départements de Savoie ; finalement, l'attitude de Mussolini et les risques de guerre avec l'Italie conduisirent à opter pour le Sud-Ouest de la France, plus éloigné et donc plus sûr (fig. 3).

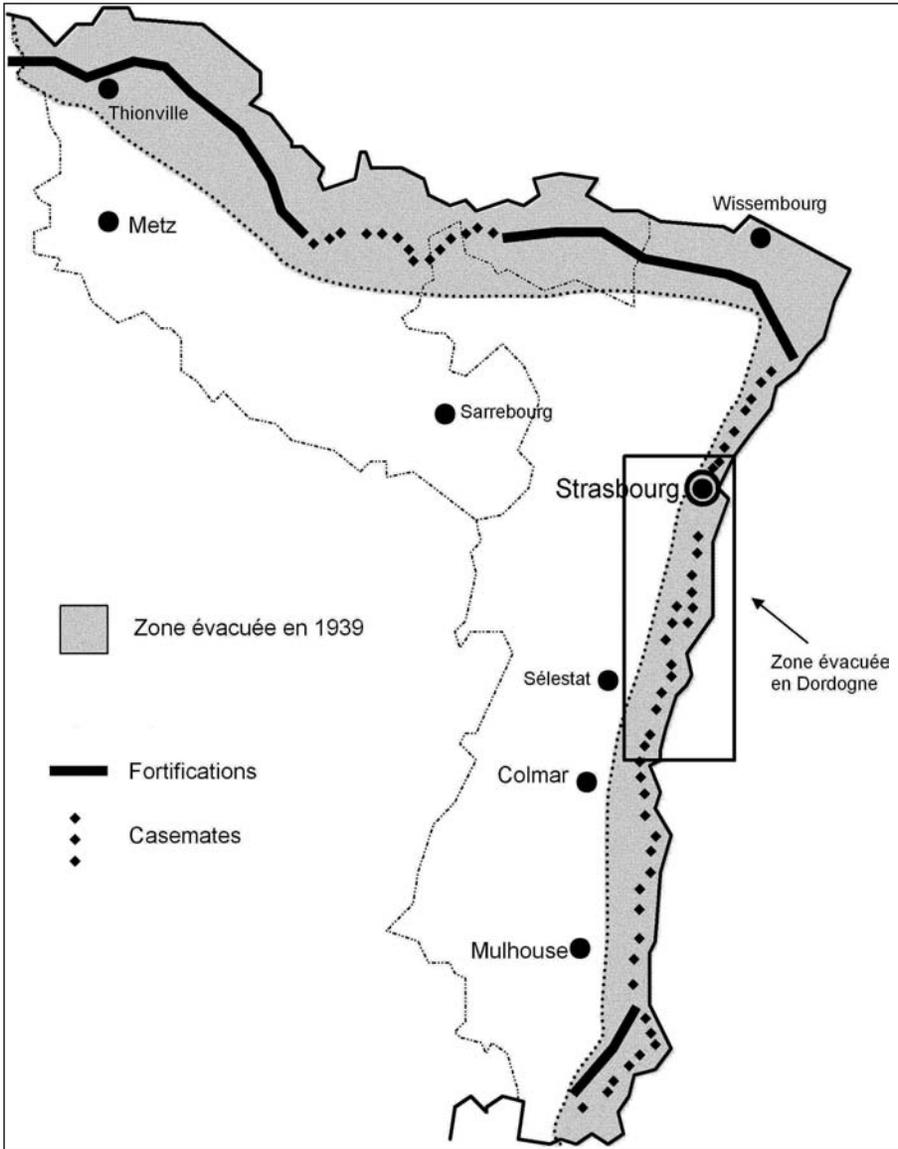


Fig. 1. Carte de la ligne Maginot et de la zone évacuée.



Fig. 2. Une casemate à Marckolsheim.

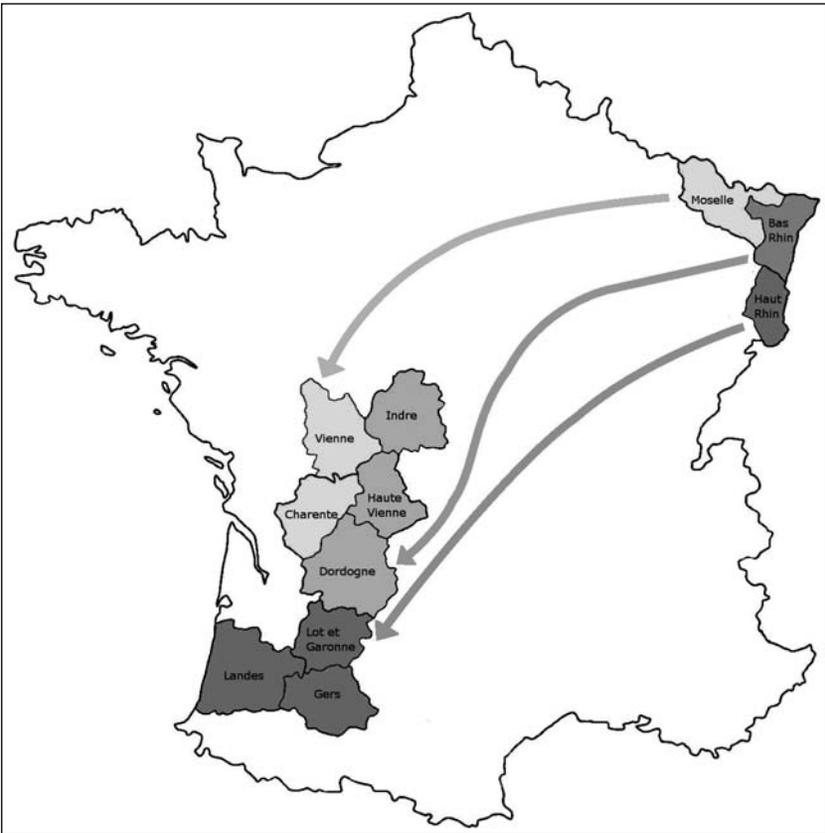


Fig. 3. Carte des départements évacués et des départements d'accueil.

Le plan d'évacuation

Les dangers d'un conflit devenant plus pressants, une première instruction à l'intention des préfets parut le 1^{er} juillet 1938. Elle organisait dans le détail l'évacuation de la zone dite « avant », proche de la ligne Maginot.

Le plan énumérait les étapes qui devaient mener les populations concernées vers leur lieu d'évacuation : départ par leurs propres moyens vers des centres de recueil situés au pied des Vosges, où les évacués seraient recensés et regroupés et d'où, après un séjour de quelques jours, ils seraient acheminés en train jusqu'au chef-lieu de leur département d'accueil ; de là, ils seraient véhiculés vers la commune désignée pour les recevoir pendant la durée de leur séjour.

Le 24 septembre 1938, les tensions provoquées par l'affaire des Sudètes entraînèrent la mobilisation de 600 000 réservistes et déclenchèrent la mise en œuvre du plan d'évacuation. Les accords de Munich, signés le 30 septembre 1938, stopperent son exécution : à ce moment les évacués n'avaient pas dépassé les centres de recueil.

Ce test grandeur nature mit en lumière les faiblesses du plan et l'hiver 1938-1939 fut consacré à y remédier. Dans une lettre au directeur des Services d'Alsace-Lorraine du 31 janvier 1939, le préfet du Bas-Rhin énumérait les améliorations apportées : centres de recueil rapprochés entre 20 et 30 km de la zone évacuée au lieu de 50 à 60 km, création de nombreux gîtes d'étape, trains-navettes assurés, non réquisition des chevaux des habitants de la zone avant, suppression des commissions et sous-commissions d'évacuation, moyens de transports mis directement à la disposition du préfet¹.

Au début de l'année 1939 fut promulguée l'*Instruction générale à l'usage de MM. les Préfets sur les mouvements et les transports de sauvegarde*, dite IGS 38-39, instruction entourée du plus strict secret ; seuls les préfets en étaient informés, les maires sachant seulement qu'une évacuation était envisagée : ils reçurent une enveloppe cachetée à n'ouvrir que sur l'ordre donné par l'armée.

L'IGS 38-39 était explicite sur les raisons de l'évacuation : libérer le terrain pour faciliter l'action des armées. Elle précisait ainsi :

« Les mesures d'évacuation civile à prévoir dans les parties des régions frontières exposées aux atteintes directes d'un ennemi éventuel visent essentiellement à dégager les abords de la position de couverture afin de permettre la libre action des forces et le jeu instantané des plans de feux sans servitude d'aucune sorte. Elles comportent :

1. Archives départementales du Bas-Rhin, 98 AL 273.

L'évacuation de la population civile résidant aux abords et en avant de la position de couverture ;

Accessoirement la récupération, dans les limites de temps dont on pourra disposer, des ressources susceptibles d'être utilisées par les armées ou bien intéressant la Défense nationale.² »

RECOMMANDATIONS

Il est recommandé pour le cas de forte tension extérieure aux personnes qui en ont la possibilité de quitter la ville pour se rendre dans des régions moins exposées.

Au cas où les circonstances rendraient nécessaire une évacuation, chaque personne devra emporter un bagage à main ou sac de fer sans contenir :

- papiers de famille, valeurs, etc.,
- vivres pour quatre jours (pain, biscuits, conserves, lait concentré pour les enfants, boissons, etc.),
- couvertures,
- couvert individuel (gilet etc...),
- une paire de chaussures,
- effets personnels etc.,

Le poids de ce bagage ne devra en principe pas excéder 30 kg pour les personnes ne disposant pas d'un moyen de transport personnel.

Utiliser au maximum, pour l'enlèvement de personnes notamment, le moyen de transport personnel que vous posséder le cas échéant (auto).

Pour le reste, suivez rigoureusement toutes instructions données par l'autorité militaire ou civile, en particulier celles qui seront affichées le moment venu.

EMPFEHLUNGEN

Bei starker politischer Spannung, wird den Personen, die die Möglichkeit haben, emzuziehen, die Stadt zu verlassen, um sich in eine weniger gefährdete Region zu begeben.

Falls die Umstände eine Räumung notwendig machen sollten, soll jede Person ein Reisegeräck oder einen Hucksack, mit wenigen folgenden Inhalt, mitzuführen :

- Familienpapier, Werkzeugen usw.,
- Lebensmittel für 4 Tage (Brot, Zwieback, Konserven, Biscuits) für die Kinder, Getränke usw.,
- Decken,
- Einzelbesteck (Gabel usw.),
- ein Paar weit-ferste Schuhe,
- persönliche Kleidungsstücke usw.

Das Gewicht dieses Gepäckes darf, im Prinzip, 30 kg für die Personen, die über kein persönliches Transportmittel verfügen, nicht übersteigen.

Benutzen Sie, besonders für die Personentransporte, voll und ganz, das persönliche Transportmittel, das Sie, gegebenenfalls, besitzen (Kraftfahrzeug).

Im übrigen, befolgen Sie, strengstens, die durch die Militär- und Zivilbehörden herausgegebenen Vorschriften, besonders diejenigen, die im gegebenen Augenblick, angeschlagen werden.

9^e ARRONDISSEMENT No 516

VILLE DE STRASBOURG (Département du Bas-Rhin)

CARTE DE RENSEIGNEMENTS

Nom *Hahn*

Prénoms *Yvette*

Profession

Né le *28-4-1923*

à *Strasbourg*

Adresse *6, route de Dillingen*

Nationalité : française

Le Commissaire de Police,

Voir cartes

N^o *74-77*

(même famille)

MAY 1938

— La présente carte doit être précieusement conservée pour justifier le cas échéant le qualité de réfugié. Elle ne confère aucun droit ou avantage à l'individu mentionné portée à l'intérieur de la carte ou d'un avis spécial ne peut servir de pièce d'identité.

— Die gegenwärtige Karte muss sorgfältig aufbewahrt werden, um, gegebenenfalls, die Eigenschaft als Flüchtling nachzuweisen zu können. Sie gewährt keine Rechte oder Vorteile, wenn dies im Innern der Karte nicht vermerkt oder besonders bekannt gegeben worden ist, und ist keine Identitätskarte.

Fig. 4. Carte de réfugiée de Yvette Hahn, de Strasbourg.

Début avril, le préfet du Bas-Rhin adressa une série de circulaires, marquées du tampon « secret », précisant la mise en œuvre de l'évacuation (fig. 4 et 5) : le 1^{er} avril aux maires des communes à évacuer, le 5 aux maires des communes accueillant les centres de recueil et le 10 aux sous-préfets et agents d'exécution des centres de recueil.



Fig. 5. Médaillon d'identification fabriqué par les parents de Georgette Gruber, de Plobsheim, âgée de 5 ans en 1939.

2. Service historique de l'Armée de Terre, 2 N 196, IGS 38-39 du 1^{er} juillet 1938, refondue 1939, *Instruction générale à l'usage de MM. les Préfets sur les mouvements et les transports de sauvegarde*, p. 7.

Les 23 et 24 mai un exercice de mise en service des centres de recueil effectué dans les sous-préfectures permet de remédier aux dernières imperfections lors de la réunion de synthèse du 25 mai à la préfecture du Bas-Rhin.

C. S.*

Sources et bibliographie

RIEDWEG Eugène, 1984. *L'Alsace et les Alsaciens de 1939 à 1945*, thèse de doctorat, Strasbourg.

Service historique de l'Armée : 2 N 196, IGS 38-39 du 1^{er} juillet 1938, refondue 1939, *Instruction générale à l'usage de MM les Préfets sur les mouvements et les transports de sauvegarde*.

Archives municipales de Strasbourg.

Archives départementales du Bas-Rhin et de la Dordogne.

* Auteure avec François Schunck de plusieurs livres sur l'évacuation alsacienne dont *Strasbourg-Périgueux, villes sœurs*, paru en mai 2019 aux éditions Secrets de Pays.

7 septembre 1939- 3 septembre 1940. Rocal, Saint-Saud et quelque 50 Alsaciens

par Guy MANDON

Les « Strasbourgeois » à Saint-Saud... Pour être né juste après la guerre, j'ai entendu évoquer leur souvenir par ma mère, l'une des épicières du village, qui ne le faisait jamais sans un brin de mélancolie. Lorsqu'elle est morte voici quelques années, au milieu du petit nombre de papiers qui constituaient ses archives personnelles, se trouvait une lettre d'une de ces Saint-Saudaises d'une année. Lettre très chaleureuse et précieusement conservée. C'est pourquoi lorsque je tombai sur le journal que Rocal avait tenu pendant les deux premières années de la guerre¹, précieux parce qu'il montre sa paroisse face au drame et surtout l'évolution qui devait le conduire à la Résistance, mon attention fut attirée par l'intérêt que le prêtre avait porté à ces paroissiens d'une année, du 7 septembre 1939 au 3 septembre 1940.

Le mieux serait peut-être, pour répondre au vœu de ceux qui ont conçu ce numéro spécial, de m'en tenir à citer ces extraits. Mais l'historien a pour métier d'installer les faits dans leur contexte et c'est l'objectif de

1. Archives départementales de la Dordogne, J 1704.

cette contribution. Contribution sur l'air d'une contrition car je connais mal cette question. Mais les travaux de Catherine et François Schunck et notamment leur dernier ouvrage² donnent les précieux points de repère qui permettent de resituer les Strasbourgeois réfugiés de ce village du Nontronnais. J'appuierai mon approche sur ce livre. Mais cette présence alsacienne dévoile aussi Rocal, entre bonté et récrimination, mais surtout intérêt qui le conduit à dévoiler quelques réalités de cet exil³.

Le cadre : un curé isolé et ses nouveaux paroissiens

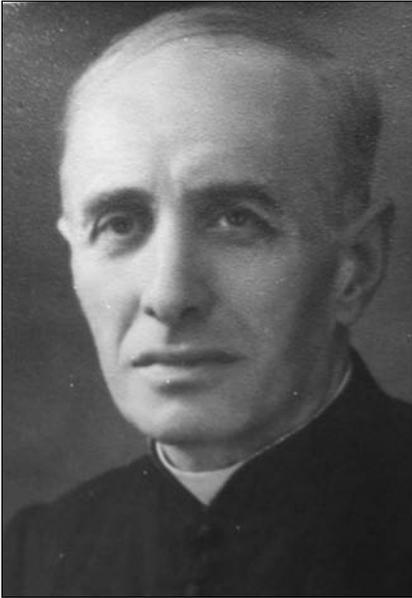


Fig. 1. Georges Rocal.

C'est au matin du 7 septembre que descendirent d'un autobus sur la place de Saint-Saud cinquante Alsaciens habitants de Strasbourg. On sait le calvaire que fut pour eux, une semaine durant, la traversée de la France, dans des trains de voyageurs bondés ou sur la paille des trains de marchandises. Manifestement mal informé, Rocal (fig. 1) parle de trois longues journées de voyage. De Périgueux, ils prirent le train pour Thiviers d'où un bus les achemina à Saint-Saud. C'est durant ce court trajet de moins de vingt kilomètres qu'ils prirent conscience de l'étrange contrée où ils arrivaient. Car, s'ils avaient pris le plus court chemin, c'est quasiment par des sentiers qu'on a peine à imaginer aujourd'hui qu'ils étaient parvenus à leur but...

Leur but... Un bourg de quelques centaines d'habitants (dans une commune qui en comptait 2 100 au recensement de 1936) si vivant avec sa vingtaine de commerces (au moins huit estaminets). Qui les attendait ? Le maire et le

curé ? Peut-être : mais ils étaient fâchés ! Et il n'y a pas qu'avec le premier magistrat que le prêtre était en mauvais termes. En tout cas, l'abbé était là.

L'abbé Julien, puisque c'était le nom de famille de l'écrivain, vivait au presbytère entouré de ses deux parents très âgés. La plume lui avait apporté une célébrité glanée au long de la publication de sa dizaine d'ouvrages (il préparait alors le douzième) qui lui avait valu, avec ses activités de maintenance

2. SCHUNCK, 2019.

3. MANDON, 2016.



Fig. 2. L'église de Saint-Saud
(avant la restauration des années 1950).

occitane, la Légion d'honneur en 1938. Quelques célébrités avaient honoré le presbytère de leur visite et la correspondance du prêtre montre d'estimables relations épistolaires. Mais, avec ses ouailles de la vaste paroisse de soixante kilomètres carrés dont il escaladait les collines à la force du jarret, tout allait au plus mal. L'église (fig. 2) s'était peu à peu vidée et les hommes à qui la tribune était réservée avaient planté là depuis longtemps le curé qui n'entrevoit à l'Élévation que le vide absolu. Il n'est pas ici de saison d'évoquer cette désertion. En revanche, il faut rappeler qu'on avait connu le drame lorsque le curé avait pris l'initiative de sonner le tocsin à l'annonce de la guerre une semaine auparavant. Il l'avait fait aussi en août 1914. Et comme vingt-cinq ans plus tôt, il n'avait pas cru nécessaire d'en demander avis au maire. Comme en 1914, il en récolta un attroupement d'évidence organisé par le Parti communiste que le pacte germano-soviétique avait rendu pacifiste. Les choses avaient failli mal tourner contre ce curé qu'on déclarait belliciste. Le presbytère gronda des insultes. Et c'était quelques jours seulement avant l'arrivée de nos Alsaciens.

Cette arrivée était au moins une heureuse diversion pour le prêtre ainsi isolé. Mais elle relevait surtout d'un devoir patriotique auquel il était viscéralement attaché. Son journal évoque leur arrivée dans deux cars :

« L'accueil leur a été sympathique. On a annoncé que des réfugiés seraient hébergés chez l'habitant en attendant que les cantonnements qui leur sont réservés ailleurs soient aménagés. J'ai mis un lit à disposition d'une dame et d'un enfant dans la chambre de ma mère. »

Surtout Rocal enregistre la chaleur du premier contact quitte à en tirer un peu vite des conclusions !

« Aux dames que j'ai croisées je leur ai demandé si elles étaient catholiques, et – comment en aurais-je douté à leur empressement souriant à me saluer ? – je leur ai annoncé que si elles voulaient fêter la Nativité de la Vierge une messe sera dite à 8 h demain. Sûrement un grand nombre y sera de ceux qui auraient dû. Il n'y a que quelques adultes et les enfants qui comprennent le français. »

Effectivement, le lendemain, l'église est le cadre d'un grand moment d'unanimité et d'émotion :

« La moitié des réfugiés alsaciens étaient présents à la messe. Je leur ai adressé de la sainte Table un mot cordial et leur ai développé les motifs d'espérance. Tous ceux qui comprennent le français pleuraient à chaudes larmes. »

Les nouveaux Saint-Saudais

En fait, il est surprenant de voir les Strasbourgeois au rendez-vous de la Nativité. Nous savons par C. et F. Schunck que nos nouveaux Saint-Saudais, 43 adultes et 12 enfants scolarisés, étaient originaires des arrondissements centraux de Strasbourg. Mais la même statistique, établie quelques mois plus tard à la demande de l'abbé Gyss et dont un exemplaire est contenu dans le journal de Rocal, nous indique que les protestants sont sensiblement majoritaires (31 contre 24) et ceci surtout chez les enfants aux 2/3 luthériens. Soulignons que la statistique nous indique aussi une majorité de femmes, 27 parmi les adultes, mais seulement 8 hommes. Et, on ne s'en étonnera pas en temps de mobilisation, plutôt âgés : 8 sur 10 sont nés avant 1900.

Ceci dit, il y a certaines évolutions dans la statistique. Les chiffres de l'abbé Gyss sont de février 1940. Rocal donne pour sa part le chiffre de 53 arrivants en septembre puis indique curieusement en octobre de nouvelles arrivées (une vingtaine) avant le départ en octobre d'« une vingtaine d'Alsaciens » à Champs-Romain. Il est vrai que les chiffres s'équilibrent. Autour de Noël, il fait état du départ d'hommes pour la poudrerie de Bergerac

dont nous savons qu'elle avait recruté beaucoup parmi les Alsaciens. Mais compte tenu de l'âge des hommes, ils ne purent être nombreux.

Un certain isolement

Au moment de leur arrivée, Rocal souligne ensuite le flot de rumeurs qui assaillent le village. Sont notamment en cause la rupture du courrier et, surtout, la lenteur et la réduction des moyens de transport collectifs qui ajoutent à cet isolement. D'où la grande difficulté pour les Alsaciens de s'associer aux activités organisées dans la capitale du département. Le seul moyen de transport à leur disposition est la ligne de bus Périgueux-Saint-Mathieu qui a remplacé le « tacot » qui désormais s'arrête à Saint-Pardoux. Or ce sont soixante kilomètres de route et près de trois heures de trajet. Est-ce un ersatz ?

« 20 sept : le moral strasbourgeois est bon !!! Les hommes et certaines femmes boivent sec l'alcool de la distillerie ambulante, coupé de bocks de bière et de chopines de vin blanc. Après cela des disputes. » Il va un peu plus loin dans ce sens fin septembre : « On continue à se saouler mais moins souvent car l'argent fait défaut. 3 filles ont pris le large pour une vie galante à Limoges... Les jeunes filles se laissent courtiser de bien près. »

Nous avons là un témoignage du regard pessimiste de Rocal sur la nature humaine et son empressement à dénoncer les péchés de ses ouailles. Il note d'ailleurs déjà que ces nouveaux venus seraient d'une origine sociale très populaire.

Se loger et « popoter »

La question du logement semble faire l'objet d'une évolution qu'on ne perçoit pas toujours très bien. D'abord logés chez l'habitant, les Alsaciens semblent à la recherche de la solution la moins mauvaise. Inutile de rappeler ici l'écart de confort et d'hygiène entre l'Alsace et le Périgord dont les habitants des campagnes se scandalisaient à l'idée qu'on pût installer des lieux d'aisance dans les maisons ! Rocal note que la chambre du presbytère, en principe à la disposition de la commune, est d'abord boudée faute de travaux adéquats. En octobre les choses évoluent : « Des visites fréquentes sont faites à la chambre annexe du presbytère qui enfin ne déplaît plus aux visiteurs. J'aurai donc bientôt des voisins. » Et finalement arrivent chez le prêtre deux réfugiés. Rocal s'amuse de leur chien de manchon déjà habillé de laine pour l'hiver. Mais problème : il ne peut communiquer avec eux que par signes. D'ailleurs à la mi-octobre, la situation change. Après les départs vers Champs-Romain, les autres devraient quitter les chambres des particuliers pour bénéficier de logements.

« Prochainement, annonce Rocal, les maisons vides dans les villages de la commune seront aménagées. Les réfugiés qui y logeront popoteront⁴ selon leurs goûts. Hier soir il est arrivé un lot important de paillasses, matelas et couvertures. »

Il remarque que, parmi ces nouvelles demeures, figure « l'ancienne gare du tramway ». Celle-ci, encore en place, témoigne de ce qu'il fallait se contenter de peu. Autre regard de tristesse pour Rocal en novembre :

« Ces pauvres gens cuisinent presque tous à leur compte en se regroupant pour diminuer les frais généraux. Ainsi se nourrissent-ils à leur guise avec plus d'abondance et des mets de qualité. Mais leur installation est plus que sommaire. La literie est arrivée pour l'occupation des immeubles vides, mais les bois de lit n'étant pas prêts, ils couchent encore chez l'habitant. »

Finalement il faut attendre la veille de Noël pour que Rocal note : « 23 décembre. Nos réfugiés sont installés chez eux et popotent. »

Querelles d'intendance

Il faut dire qu'au cours des premiers mois la question de la nourriture a soulevé de vives critiques et même une algarade assez sévère. Les Strasbourgeois se nourrissent dans trois restaurants, deux du bourg (sur la place, chez Camus, et dans la rue qui mène aux écoles, chez Tabouret) et un autre à quelques hectomètres au lieu-dit Les Places, tenu par Madame Lastère⁵, du bourg, qui font office de cantines moyennant dix francs de subvention qui leur sont versés. Mais tout ne va pas pour le mieux.

Le premier réflexe de l'abbé, en septembre, est de minimiser leurs plaintes :

« Le groupe de la cantine, établi chez M. Tabouret, est souvent mécontent de la nourriture, quoique le menu soit le même et soit aussi bien préparé que celui de la cantine de la place. Il suffit d'un mauvais sujet pour exciter. »

Mais, un mois plus tard, Rocal analyse la situation et cette fois trouve un nouveau coupable à une situation qui dégénère au point de rendre malades certains :

« Les réfugiés nourris dans les cantines établies sur la place chez Camus ou dans la rue de l'école chez Tabouret se plaignent de la nourriture. Peut-être

4. L'abbé adore ce terme militaire.

5. Bien connu des résistants, le restaurant de « Maman Lastère » fut le lieu où, en juin 1944, la Brigade Rac obtint le ralliement de la gendarmerie. Au siècle précédent, c'était l'un des lieux de rendez-vous de la Bande à Burgou. Autres temps, autres mœurs !

les hôteliers pourraient-ils mieux cuire les aliments, quant à leur qualité (c'est surtout contre elle qu'on proteste), ils reçoivent viande et légumes du maire... Or c'est lui qui présente ensuite les revendications... Nulle autorité ne peut intervenir sur place pour réprimer cet abus qui est nettement administratif. Ce qui exaspère ces pauvres gens, dont plusieurs ont été intoxiqués avec obligation de recourir au médecin, c'est que le groupe qui loge aux Places à l'hôtel Lastère a une nourriture exquise. Or l'hôtellerie reçoit l'indemnité de 10 f par tête et par jour et agit pour le mieux. Tous ceux de St Saud voudraient que leur couvert soit dressé aux Places. »

La vie quotidienne a aussi ses moments difficiles. Il n'y a pas de médecin à Saint-Saud et il faut aller au chef-lieu du canton pour en trouver. Mais depuis que, durant la Grande Guerre, Rocal a servi comme volontaire infirmier (il avait été réformé dix ans plus tôt), il est devenu le médecin du village auquel recourent même ceux qui ne connaissent pas le chemin de l'église. Ce sont bien des méthodes de médecine classique qu'il emploie et pas celles d'un guérisseur, encore qu'il se soit intéressé de très près à celles-ci⁶. Cette tradition est respectée avec les Alsaciens :

« J'ai soigné hier le doigt d'une dame atteinte d'un panaris qui menaçait de dégénérer en phlegmon car le bras était fort douloureux déjà. Après mon traitement suppression de la douleur et possibilité de dormir. D'où gratitude. »

Un journal des Strasbourgeois

La vie quotidienne est aussi faite pour Rocal de ces gestes d'entraide. Ainsi souligne-t-il qu'un « petit jeune homme » de 19 ans est venu scier son bois et réparer sa ligne électrique, gagnant ainsi son premier salaire. Est-ce le même que nous retrouvons à l'œuvre dans la confection de ce journal des Strasbourgeois :

« 9 octobre. Depuis une semaine les réfugiés ont leur journal affiché sur la place. Une planche habillée de papier bleu reçoit les divers communiqués qui les intéressent. Au centre de ces papiers retenus par 4 punaises est un dessin à la plume représentant la cathédrale de Strasbourg et les collines au Nord de la ville (fig. 3). Un petit jeune homme de 19 ans qui est employé au bureau calligraphie les nouvelles du jour, les propositions de travail. Hier il avait copié une poésie en allemand à la gloire de la France composée par sa mère. Il avait illustré les strophes. Sur la place, le facteur distribue leur correspondance aux réfugiés qui n'ont pas encore indiqué la maison où ils logent. »

6. ROCAL, 1922.



Fig. 3. Dessin dans le journal des Strasbourgeois.

La vie religieuse : des catholiques peu dépaysés en Dordogne

On a souvent souligné la ferveur des Alsaciens et leur regard assez surpris sur le peu de foi des hommes et des femmes de cette terre radicale qu'est la Dordogne. La flamme était peut-être entretenue sur les bords du Rhin par la rivalité tricentenaire entre catholiques et protestants. Or ici les choses s'inversent : les catholiques s'attédisent et les relations entre les deux communautés sont fraternelles.

En même temps, la désaffection des catholiques est rapide. Dès le 24 septembre, troisième dimanche de leur présence, Rocal note : « Nos réfugiés strasbourgeois n'ont pas témoigné un vif esprit chrétien ce matin. Leur présence précédente à l'église était épisodique plutôt qu'habituelle. 5 ou 6 sont fervents. » Et de remarquer qu'il s'agit d'une population au caractère social un peu mêlé. Et au moment de l'affaire Camus, qu'on verra ci-dessous, il évoque les propos d'une Alsacienne qu'il avait soignée : « Elle a de l'éducation et comprend que le groupe débarqué ici comprend de la racaille ». Même dans des propos rapportés, on pourrait y voir un écart inacceptable à la charité... Soit. Mais la suite allait, sinon l'excuser, du moins indiquer qu'il partageait cette conviction avec son confrère alsacien, l'abbé Gyss. En effet, Rocal fit ce qu'il put pour leur permettre d'avoir une assistance religieuse appropriée. Comme il avait eu connaissance de la volonté de l'évêque de Strasbourg de doter chaque chef-lieu de canton d'un prêtre et que lui-même desservait Saint-Pardoux-la-Rivière, il vint à Périgueux s'enquérir de la situation. Le 15 novembre, en même temps qu'il lisait une lettre des évêques de Strasbourg et Metz, il s'avança semble-t-il un peu en annonçant un curé au chef-lieu de canton. Ce qui valut cette amusante anecdote :

« À mon retour à la gare du tramway de St Pardoux une bonne femme qui avait appris que, le 15, j'avais annoncé l'arrivée prévue d'un prêtre

alsacien, me demanda si j'étais d'Alsace et à ma réplique que le prêtre alsacien n'arriverait que pour Noël s'exclama "Qu'allons-nous devenir dans ce pays, nous allons mourir de froid" Aussi ce matin ai-je amusé mes auditeurs à l'église de St Pardoux en leur racontant les miracles dont était capable le clergé alsacien qui pouvait réduire les mauvais effets des intempéries. »

Il faut d'ailleurs noter que ce moment amusant se produit à Saint-Pardoux que Rocal dessert avec un réel bonheur tant la ferveur lui apparaît aussi évidente qu'elle manque à Saint-Saud.

De son côté, l'abbé Gyss nous éclaire beaucoup sur la situation. Dans un document tiré des Archives diocésaines de Strasbourg (et que F. Schunck m'a aimablement communiqué), on prend conscience de ses difficultés. Chargé du Nontronnais, le prêtre alsacien soulignait l'ampleur de ce territoire, le nombre des réfugiés hors Nontron et leur dispersion (1 780 sur 34 communes) et surtout le caractère particulier de cette population évoquant « la plupart des indésirables qu'on a expulsés à Nontron » pour en conclure : « La grande majorité n'a pas besoin de secours religieux ». Il expliquait ensuite ses efforts et la difficulté des déplacements en train ou en bus pour les joindre.

C'est donc le 15 février que l'abbé Gyss se manifesta et demanda, pour prendre la mesure des besoins par commune, le nombre de réfugiés, des enfants catholiques et protestants, qui donne l'instruction religieuse et s'il y a un contingent d'Alsaciens qui demande un curé alsacien pour instruction en alsacien, se confesser et surtout s'il y a des malades dans ce cas. Suit la liste des évacués de Strasbourg à Saint-Saud.

Assez tardivement (mais on comprend pourquoi), le 5 mai, la venue du père Gyss devait permettre d'éclairer un peu plus la situation :

« Pour faciliter les Pâques des Alsaciens, l'abbé Gyss, curé d'une paroisse ouvrière de Strasbourg, est venu pour les grouper et les confesser. Un tout petit groupe répondit à l'appel et ensuite 2 femmes et 3 enfants se confessèrent. Il y a peu de ferveur parmi les catholiques réfugiés... plusieurs se trouvent dans une situation irrégulière qui leur interdit les sacrements. »

Des protestants majoritaires et œcuméniques

Il avait fallu un mois à Rocal pour mesurer l'état religieux de ses nouveaux paroissiens et le fait qu'ils aient été majoritairement protestants. Mais la relation avec eux fut très bonne selon l'abbé. Ainsi note-t-il le 8 octobre :

« La majorité des réfugiés de Strasbourg est luthérienne mais peu fervents sont les catholiques. Jamais plus de 5 ou 6 à la messe désormais. Tous me saluent, catholiques et protestants, avec une respectueuse cordialité. »

Cette cordialité va plus loin et prend des couleurs d'œcuménisme à l'heure où celui-ci n'est pas encore de saison.

« Dès les cérémonies religieuses des premiers jours, nous avons ainsi vu les luthériens s'associer au culte dès leur arrivée. Les Strasbourgeois ont prié et chanté dans leur langue hier, leurs frères protestants y assistaient et pleuraient. »

Et ainsi la relation se poursuivit-elle pour le jour des morts et la fête de l'Armistice.

« 2 novembre Fête de Toussaint. Une trentaine de Strasbourgeois où l'élément protestant l'emportait de beaucoup s'est réunie à l'église pour offrir une couronne de fleurs au monument aux morts. Je recueillerai pour ce registre de souvenirs le ruban tricolore et l'écusson qui le portait (fig. 4). Ces réfugiés éclatèrent en sanglots tandis que les moins émus chantaient en leur langue un cantique. Je leur ai dit des paroles fraternelles et d'espoir une flamme de bonheur s'allumait dans leurs yeux pendant mon discours. »



Fig. 4. Écusson de la couronne de fleurs offerte par les Strasbourgeois.

Fait caractéristique : Rocal put fêter le 11 novembre au jour anniversaire alors que, faute d'assistance, on avait pris l'habitude de le reporter au dimanche suivant alors que c'était dans l'église qu'avait été édifié le monument aux morts de la guerre de 1914-18.

Une vraie cordialité se lit dans les échanges épistolaires et dans cette lettre du pasteur Kalh après sa visite du 1^{er} décembre. Rocal précise :

« Le pasteur protestant de Strasbourg installé à Nontron qui venait pour l'organisation du culte ici. Il est reparti sans s'être occupé de rien. Nous avons causé pendant une heure et demie. Il reviendra et me remettra divers ouvrages que je lui ai prêtés. »

Au moment de Noël où, à Saint-Saud comme ailleurs en Périgord, on a sacrifié à la tradition de la plantation de l'arbre de Noël (un arbre de Noël organisé pour les enfants de Strasbourg). « Hier M. Kahl a fait de nouveau une très longue visite ». Manifestement plus heureux que l'abbé Gyss, « il a déjà réuni 2 fois à l'ex-hôtel Gigaudon ses coreligionnaires ».

Des moments difficiles mais classiques : les Alsaciens traités de « Boches »

Quelle fut la relation des Alsaciens avec les habitants ? Rocal fluctue sur ce point. Il évoque, nous l'avons vu, la chaleur de l'accueil. Il estime assez amèrement pourtant en octobre que les Alsaciens de Saint-Saud n'ont pas eu de chance et peuvent en prendre conscience quand ils rencontrent leurs amis des autres villages : « Les réfugiés se visitent de commune à commune et quand ils reviennent des environs, ils rapportent des jugements très sévères portés sur la mentalité de Saint-Saud et l'apitoiement qu'ils inspirent ». Réalité ou effet du regard un peu noir de Rocal sur ses paroissiens ? Il leur trouve aussi des excuses :

« Le 15 novembre j'ai lu la lettre des évêques de Strasbourg et de Metz aux populations qui ont accueilli leurs diocésains. Ils mettaient en valeur la qualité de Français des réfugiés. J'ai souligné tant à St Pardoux qu'à St Saud les engagements à la fraternité en termes différents ici et là car à St Pardoux tout fut préparé au mieux avec générosité, intelligence et dévouement. »

En somme tout se serait mieux passé à Saint-Saud si les autorités, à commencer par le maire, avaient fait leur travail.

Saint-Saud n'échappa pas aux traditionnels sobriquets de « Boches » infligés aux Alsaciens à défaut de celui de « yaya » dont il n'est jamais fait mention. Or pour Rocal (à qui son ardeur patriotique rendait le terme d'usage courant), l'Alsace c'était la partie de la France retrouvée en 1918. D'où son indignation.

« 11 oct. Les Alsaciens sont blessés comme par la plus grave injure de ce qu'en classe leurs enfants sont traités de "Boches" par les petits garnements saint-saudais. Aussi hier l'agitation fut-elle excessive parce qu'un homme de Strasbourg nourri à la cantine de la place aurait été traité de "Boche" par

M^{me} Camus l'hôtelière, impatient de ses exigences⁷. Elle affirme n'avoir point décoché cette épithète. Mais cinq témoins certifient l'avoir entendue. Le tapage a été grand toute la journée et l'on parlait de dénoncer l'outrage. La Dame au panaris m'a raconté les incidents. Elle comprend que la population n'est pas favorable aux réfugiés et qu'il ne faudrait pas envenimer les rapports... Les conseils pacificateurs ont prévalu et le calme fut parfait aujourd'hui. 22 oct. Le brigadier de gendarmerie a recueilli les dépositions sur l'incident Camus et tout s'est calmé. »

Ce genre d'incident se reproduisit-il avant mai 1940 ? Rocal n'en fait pas mention ce qui laisse à penser que de tels incidents furent rares. D'ailleurs les Alsaciens « popotant » chez eux, les occasions étaient moindres.

La crise de l'exode

Naturellement, l'exode de mai changea les choses et ce n'est pas propre à Saint-Saud. Rocal décrit avec beaucoup d'émotion le climat qui s'empara de sa paroisse en plein désarroi et voyant l'ennemi partout. L'école fut le nouveau cadre des injures et Rocal essaya de soutenir les Alsaciens :

« Les Strasbourgeois sont soupçonnés d'être embrigadés parmi les espions et de se réjouir des malheurs de la France. Le 28 mai, ils m'ont mis au courant des suspicions dont ils pâtissent et des injures que leurs enfants subissent à l'école en même temps que des coups. J'ai parlé en leur faveur ce soir au mois de Marie. »

Peine perdue. Le lendemain, il note :

« 29 mai Tous les petits Alsaciens font aujourd'hui la grève de l'école sur l'ordre de leurs parents. En classe des observations seront faites aux gars de St Saud pour qu'ils ne traitent plus de Boches et ne frappent plus leurs camarades strasbourgeois. Quatre parents sont outrés contre M^{me} Dogneton, institutrice à qui l'on prête des propos tendancieux contre les Alsaciens. »

À ce moment, le journal de Rocal est tout entier focalisé sur la déroute de l'armée française, l'exode puis l'avancée de l'armée allemande. Pourtant, il ne perd pas de vue les Alsaciens.

« 19 juin. D'insistantes rumeurs à Nontron annoncent l'arrivée imminente des "Boches". Plusieurs Strasbourgeois sont venus s'informer

7. Madame Camus était une patriote. Elle fut un peu l'idole des résistants qu'elle soigna de son mieux à la fin de la guerre. Elle était aussi connue pour sa générosité coutumière. Mais la colère d'une restauratrice attaquée sur la qualité de sa cuisine peut être mauvaise conseillère !

auprès de moi dimanche de l'exactitude de la nouvelle affirmant le désastre. Ils pleuraient. »

Pourtant Rocal se méfie. Ma mère me racontait qu'il la mettait en garde contre la Cinquième colonne que pourraient constituer certains Alsaciens. Il le fit d'autant plus qu'il avait compris les liens qui s'étaient noués entre l'épicière et Madame Foesser. Toutes les deux s'appelaient Jeanne. Et Rocal se méfiait de la « Dame Foesser » au point qu'à la mi-juin, il note :

« On remarque le sourire énigmatique de la dame Jeanne Foesser que ses compatriotes tiennent depuis le début en suspicion et que l'opinion publique traite d'espionne depuis quelques mois. Bien qu'elle ait manifesté un certain zèle religieux à son arrivée et qu'elle ait pris place plusieurs dimanches parmi les chanteuses, elle cessa ensuite de paraître à l'église. Même le jour de Pâques et le jour de la visite de l'abbé Gyss. Elle me prévint au cours de l'hiver que ses compatriotes se montraient méchants à son endroit. Je n'aurais pas à m'étonner si elle s'abstenait de se présenter désormais dans les rues. On s'est inquiété de ses fréquents déplacements sous le prétexte de trouver quelque travail. »

Épilogue

Dans le défilé des réfugiés puis des régiments à Saint-Saud dans lequel Rocal reconnut la présence de Pierre Brossolette (événement confirmé par les historiens), Rocal perdit de vue les Strasbourgeois. Le 3 septembre il note un peu laconiquement :

« Aujourd'hui départ de tous les Strasbourgeois. Plusieurs démobilisés étaient venus ici rejoindre leur famille. La séparation s'est faite sans grande émotion. Il y a eu de vrais regrets pour quelques personnes dont la conduite fut toujours [illisible]. D'autres donnèrent à juste titre motif de se plaindre. Madame Foesser n'a pas suivi son mari. Le 28 août elle a mis au monde une fille à la maternité de Périgueux. Elle repartira après son rétablissement. »

Rocal avait-il des dates certaines ? Le 28 septembre cette même dame Foesser envoyait à ma mère la lettre dont j'ai fait mention ci-dessus. Elle était toujours à Périgueux d'où elle devait partir le lendemain dimanche 29. Elle s'enquerrait des nouvelles de mon père avec lequel elle promettait d'entrer en relation s'il était toujours en Alsace. En fait, il avait été fait prisonnier. Les propos étaient chaleureux et parlent au fond des relations d'amitié qui s'étaient nouées :

« Je tiens encore une fois à vous remercier pour toutes vos gentillesses à mon égard et ne vous oublierai pas. Si le destin nous le permet nous aurons l'occasion de correspondre ou même de nous voir à Boofzheim ou Strasbourg. »

En fait de correspondance, la jeune épicière en était bien incapable, privée qu'elle avait été comme quelques petits enfants pauvres du Nontronnais de l'école primaire au lendemain de la Grande Guerre. Mais elle n'oublia pas les Strasbourgeois. Comme nous cherchons à le faire aujourd'hui d'une autre manière !

G. M.*

Bibliographie

- MANDON Guy, 2016. *Un prêtre résistant, Georges Rocal. 1881-1967. Historien du Périgord et Juste parmi les nations*, Couze-et-Saint-Front, Secrets de Pays.
- ROCAL Georges, 1922. *Vieilles coutumes dévotieuses et magiques en Périgord*, Toulouse, Librairie Marqueste.
- SCHUNCK Catherine et François, 2019. *Strasbourg et Périgueux. Villes sœurs*, Couze-et-Saint-Front, Secrets de Pays.

* Inspecteur général honoraire de l'Éducation nationale. Président de l'association Georges Rocal pour la promotion de l'histoire et du patrimoine de la commune de Saint-Saud.

Le discours patriotique d'un évacué alsacien à Condat-sur-Trincou le 11 novembre 1939

présentation par François SCHUNCK

À l'arrivée des évacués en Dordogne, le dialecte alsacien fut cause de nombreuses frictions avec les Périgourdins, choqués par sa ressemblance avec l'allemand. De là à accuser les évacués d'être de mauvais Français, il n'y avait qu'un pas que bien des Périgourdins franchirent. Les cérémonies des 11 et 12 novembre 1939 furent l'occasion pour les évacués alsaciens francophiles de manifester publiquement leur patriotisme et d'affirmer celui de leurs compatriotes par des discours et des dépôts de gerbes (fig. 1).

Le discours, présenté ici, est prononcé devant le monument aux morts de Condat-sur-Trincou par Robert Heusch (fig. 2), président d'honneur du groupe de Colmar de la Fédération des Engagés Volontaires Alsaciens et Lorrains aux armées françaises (FEVAL). Il est l'archétype de ces professions de foi patriotiques.

Né à Bischwiller le 6 février 1872, dans une Alsace devenue allemande, Henri Édouard Robert Heusch est appelé à prendre les armes pour la défense du Reich pendant la Grande Guerre. Mais il déserte, parvient à gagner la France et s'engage pour se battre sous l'uniforme

français, comme 17 500 de ses compatriotes alsaciens. Après la guerre, il adhère à la FEVAL dont il devient un des responsables. Habitant Strasbourg, il est évacué avec sa femme, née Caroline Vogel, à Condat-sur-Trincou en septembre 1939.

Discours prononcé par M. Robert Heusch, évacué du Bas-Rhin, au monument aux morts de Condat-sur-Trincou, le 12 novembre 1939 (fig. 3)¹

Monsieur le maire,
Mesdames et Messieurs,
Chers amis,

Les jours, les anniversaires se suivent et ne se ressemblent pas.
11 novembre 1918

Joie délirante. L'Allemand, vaincu, vient demander merci.

L'Alsace, depuis 1870 malheureuse sous le joug prussien, redevient heureuse par son retour à la France.

L'Alsace pavoise, l'Alsace est en liesse. Dans tous les yeux, des larmes de joie. Nos soldats victorieux font leur entrée triomphale dans le pays retrouvé, qui les a attendus impatiemment pendant un demi-siècle. « Enfin ! Enfin ! » s'est écrié le curé-doyen Cetty, le 18 novembre à Mulhouse, en élevant les bras au ciel en nous voyant déboucher sur la place de la Réunion, noire de monde. C'est au chant de la Marseillaise qui éclate de toute part lorsque le général Hirschauer, un Alsacien de vieille souche, atteint la mairie, que notre brave et vénéré curé s'effondre, foudroyé par l'émotion et la trop grande joie. L'entrée des troupes françaises dans le territoire usurpé en 1870 par la force brutale, l'Alsace et la Lorraine, ces deux enfants arrachés à leur mère-patrie, a été l'objet de manifestations indescriptibles, que peuvent seulement concevoir les privilégiés qui ont vécu ces heures inoubliables.

À Strasbourg, l'entrée du glorieux mutilé, le général Gouraud², reste légendaire. Nos belles Alsaciennes, parées de leur costume national, encadraient nos poilus, assises sur caissons d'artillerie et canons, en chantant à pleins poumons notre Madelon, en y intercalant nos vieilles mélodies alsaciennes qui charment les oreilles et réjouissent les cœurs.

« Voilà l'Alsace ! »

1. Brochure imprimée par D. Joucla 19, rue Lafayette à Périgueux. Le discours y est daté du 12 novembre alors que les photos qui accompagnent cet article portent au dos la date du 11 novembre 1939. Qui se trompe ?

2. Il avait perdu le bras droit aux Dardanelles en juin 1915.



Fig. 1. Texte de la gerbe déposée par les évacués de Strasbourg : « Aux enfants de Condat-sur-Trincou morts aux Champs d'Honneur. Vive la France - Vive l'Alsace » (coll. M^{me} Nicole Roussarie).

11 novembre 1939

L'enthousiasme de 18 fait place, cette année, à une profonde tristesse. Nous sommes tous malheureux.

Nos pensées ne vont pas seulement à ceux qui sont tombés au cours de la grande guerre : elles vont à nos chers absents actuellement sur la ligne de feu. Elles vont aux nouvelles victimes, mortes pour la France depuis le début de septembre.

Nous, les Anciens combattants, avons lutté pour chasser l'envahisseur de notre patrie bien-aimée : la France. Nous nous battions pour épargner une fois pour toutes à nos enfants les souffrances, les horreurs de la guerre. Et vous

chers morts, qui avez versé votre sang, sacrifié votre vie, vous qui reposez dans les cimetières de l'Alsace et du Périgord, de Verdun, de l'Artois, de la Somme, de l'Argonne, de Belgique et d'Italie, en un mot partout où ces petites croix de bois s'alignent en rangs serrés, comme des régiments prêts pour la bataille. Et toi, soldat qui repose sans sépulture apparente, sans tombe, sans croix – toi qui as été enterré à la place même où tu es tombé –, et toi, soldat inconnu qui repose à Paris sous la dalle sacrée de l'Arc de Triomphe – vous tous, les grands morts, qui avez forgé notre victoire, vous exhortez maintenant vos camarades de la ligne Maginot. Vous leur criez : « Courage ! Hardi les gars ! Ils ne passeront pas ! On les aura ! »

Oui on l'aura, le seul responsable, ce fou dangereux, cette bête nuisible, cet assassin, ce bandit, ce pirate, cette misérable créature qu'est Hitler ! Oui nous aurons sa peau !

Et à nous, parents des braves, ils nous demandent d'avoir confiance dans la victoire. La justice immanente des choses le veut. La victoire, nous l'aurons.

Si Georges Clemenceau, le président Raymond Poincaré, Foch ont bien mérité de la patrie, notre président du conseil, ministre de la Guerre, Édouard Daladier, mérite ce même titre aujourd'hui déjà. Ce grand Français nous donnera la victoire du droit et de la justice que la France mérite. La France et nos amis et fidèles alliés, l'Angleterre, ont fait tout ce qu'il était humainement



Fig. 2. Le personnage qui lit son discours devant le monument aux morts de Condat-sur-Trincou est probablement Robert Heusch (coll. M^{me} Nicole Roussarie).

possible de faire pour éviter la guerre, allant jusqu'à faire au forban les concessions les plus larges et toujours à notre désavantage.

Oui la victoire nous l'aurons ; mais d'ici la fin de ce cauchemar, que d'angoisses, que de souffrances aurons-nous à endurer encore !

Les souffrances que vous ressentez, chers habitants de la Dordogne, nous, les Alsaciens, nous les ressentons aussi ; mais, en plus, nous souffrons du mal du pays.

Nous souffrons d'avoir tout abandonné chez nous : notre foyer, tout notre bien, nos souvenirs les plus chers. Nous avons abandonné notre Alsace. Nos liens étroits de famille sont déchirés. Nous sommes séparés de nos amis, qui sont souvent le meilleur de ce qu'un homme possède au monde.

Il y a peu de jours, il ne nous a pas été possible d'aller fleurir les tombes de nos chers disparus. Nous n'avons pu être auprès d'eux qu'en pensées seulement.

Peu de semaines nous séparent de Noël, fête bien alsacienne, qui réunit toute la famille autour du sapin traditionnel, qui s'allume le 24 décembre à la tombée de la nuit. Dans toutes les demeures, même les plus modestes, on se réunit et c'est en chœur que le chant sacré, « Mon beau sapin » est entonné.

Mais toutes ces souffrances, que nous ressentons tous, sont atténuées par la profonde compassion, par l'affection, dirais-je, que nous avons trouvée ici, en Périgord.

Au nom des évacués de Strasbourg, je viens remercier avec une profonde émotion monsieur le préfet de la Dordogne qui aime l'Alsace et qui comprend la mentalité des Alsaciens. Sa note admirable du 14 septembre³, qu'il a adressée à la population périgourdine avant notre arrivée, le démontre. Elle nous a profondément émus : elle a été, en arrivant à Condat, un grand soulagement pour nous, pauvres exilés.

Nous, évacués du Bas-Rhin, nous sommes reconnaissants à M. Jacquier, qui est aussi devenu notre préfet, pour tout ce qu'il a fait pour nous et pour tout ce qu'il voudra encore bien faire par la suite. Il a bien compris la mentalité alsacienne. Aussi a-t-il demandé à Paris d'avoir à côté du dévoué et infatigable M. Feyfant, secrétaire général de la préfecture de la Dordogne, M. Pierre Barraud, précédemment secrétaire général à la préfecture du Bas-Rhin, à Strasbourg.

M. Barraud connaît l'Alsace et le caractère alsacien à fond. Il est le bras droit de M. le préfet pour toutes les questions touchant les évacués du Bas-Rhin. Vous voyez que nous ne sommes pas abandonnés.

Combien d'entre nous n'ont-ils pas eu malheureusement à entendre... des choses désobligeantes prononcées par des ignorants, du fait qu'un certain

3. La note du préfet à laquelle Robert Heusch fait ici référence paraît dans les journaux le 8 septembre. Elle incite les Périgourdins à bien accueillir leurs compatriotes alsaciens.

nombre de nos compatriotes ne possèdent pas la faculté de parler la langue française ! Mais ce n'est pas leur faute car l'Allemand défendait l'enseignement du français dans les écoles. Dans beaucoup de familles de vieille souche alsacienne, et surtout dans le Bas-Rhin, lors de leurs réunions, c'est notre patois qui domine. Nos grands-pères et nos pères s'exprimaient dans notre dialecte, mais leur cœur était et restait profondément français.

Parmi les vieux grognards de Napoléon, un grand nombre de leurs chefs étaient Alsaciens. Je ne citerai de l'ère napoléonienne que Kléber, Desaix, Rapp, Ney, Kellermann, Lefèvre, Schmeegans (1831), Hastung (1832), Strohl (1834), Hatt (1840), de Dachstein (1849), Paulinier (1861), Reibel (1866), Zopff (1871), Héring (1874) ⁴ et tant d'autres qui ne parlaient et n'écrivaient qu'imparfaitement notre langue ; entre eux, ils s'exprimaient souvent en alsacien. Mais peu importe, disait Napoléon, ces braves gens sabrent et se battent en Français.

Et dans notre époque, n'avons-nous pas un grand nombre de généraux dont le berceau de famille est l'Alsace ? Je crois que leur chiffre se monte à 22 ; leurs noms m'échappent pour l'instant : je ne citerai que les généraux Héring, Hirschauer, Mittelhauser, de Poudraguin, de Bergheim, Heusch, Grollemund.

Pour finir, c'est à M. le maire de Condat-sur-Trincou ⁵, qui est également devenu un peu notre maire à nous, et à la municipalité que je m'adresse pour les remercier très sincèrement pour tout ce qu'ils ont fait pour nous.

Vous avez compris, dès notre arrivée chez vous, que vous receviez des malheureux, des exilés qui, encore fatigués d'un long voyage, arrivaient exténués physiquement et moralement.

Aussi avez-vous eu pitié de nous. Vous nous avez reçus à bras ouverts et vous nous avez offert spontanément tout ce que vous avez pu ; il ne vous a pas été possible de nous offrir ce que vous n'avez pas vous-mêmes. Mais vous nous avez témoigné votre affection et donné votre cœur. Nous vous en sommes profondément reconnaissants.

Aussi je viens, au nom de mes camarades, vous inviter tous, sans exception, à venir nous rendre visite lorsque l'heure heureuse et tant attendue par nous aura sonné. Nous vous invitons, pour fêter la victoire, à venir en Alsace. Nous visiterons ensemble, accompagnés de vos fils revenus de la fournaise, les lieux où ils se sont battus, où ils ont souffert, les lieux où eux aussi ont eu le *Heimweh*, le mal du pays. Ils seront heureux de faire avec vous et avec nous ces pieux pèlerinages, après que l'heure de la victoire aura sonné.

À notre tour à vous recevoir en amis, à bras ouverts. Nous serons heureux, fiers de vous montrer les beautés de notre Alsace.

4. Les années entre parenthèses sont les années de naissance des personnages cités. L'ère napoléonienne ne concerne que les six premiers de la liste.

5. En novembre 1939, le maire de Condat-sur-Trincou était Alfred Roussarie.

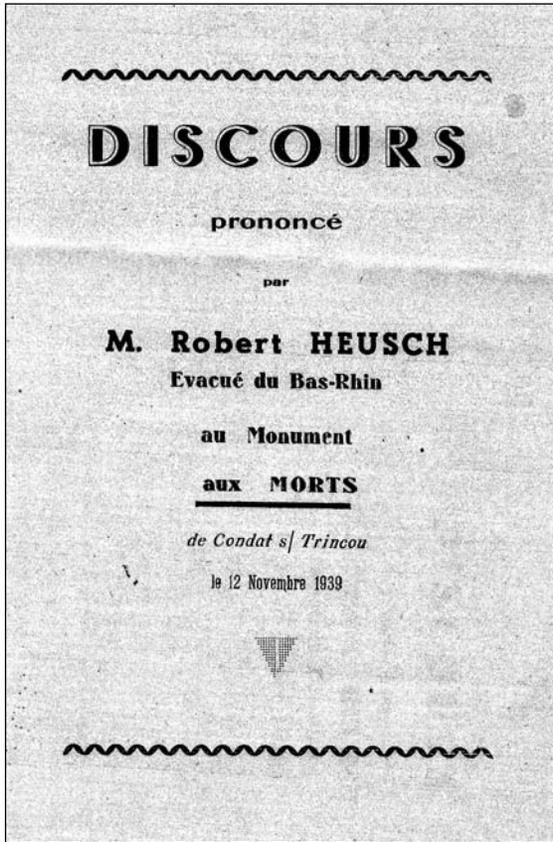


Fig. 3. Couverture du discours de R. Heusch, imprimé chez Joucla (coll. Dr Étienne Claesen).

Louis XIV, en arrivant pour la première fois sur la terrasse du château de Saverne, ville des roses, émerveillé du panorama, cette belle plaine verdoyante, si fertile, qui s'étendait devant lui jusqu'au Rhin, s'est écrié : « Quel beau jardin que l'Alsace ! »

Oui c'est un beau jardin, notre Alsace ! Avant notre départ, nous vous demanderons la promesse de venir le visiter. Dès aujourd'hui, nous vous offrons l'hospitalité.

Je termine.

C'est à Strasbourg qu'en 1789, Rouget de Lisle, au cours d'une soirée donnée chez le maire Dietrich, entonna la « Marseillaise ». C'est à cette soirée

que, chanté pour la première fois, est né notre chant national, comme une plaque commémorative à la Banque de France de Strasbourg le rappelle.

Nous vous demanderons tout à l'heure, avant de nous séparer pour clore cette cérémonie commémorative, de joindre vos voix périgourdines à nos voix alsaciennes pour bien sceller notre ardent patriotisme à tous.

Nos voix se mélangeront. Elles prouveront notre rapprochement qui devient de jour en jour plus étroit.

Nous chanterons ensemble, en chœur, la première strophe de notre hymne national.

Vive la France une et indivisible !

Vive l'Alsace, pour toujours française !

Nous remercions le Dr Claesen de Champagnac-de-Belair qui nous a communiqué la brochure et M^{me} Nicole Roussarie de Condat-sur-Trincou à qui nous devons les photos.

F. S.*

* Auteur avec Catherine Schunck de plusieurs livres sur l'évacuation alsacienne dont *Strasbourg-Périgueux, villes sœurs*, paru en mai 2019 aux éditions Secrets de Pays.

Le Racing-club de Strasbourg, champion de... Dordogne 1939-1940

par Pierre PERNY

Les joueurs du Racing-club de Strasbourg, qui n'étaient pas mobilisés, furent évacués en Dordogne en 1939 où un club fut reconstitué et... remporta le championnat de Dordogne en 1940. C'est cette épopée qui est développée dans cet article.

La saison 1939-1940 du Racing-club de Strasbourg ne débute pas, comme prévu, le dernier dimanche du mois d'août. On suit, en effet, depuis quelques semaines l'évolution de la situation mondiale et on se demande comment il est encore possible d'éviter une nouvelle guerre avec l'Allemagne. L'on suit quasiment heure par heure l'évolution de la situation polonaise et les footballeurs se voient déjà plus sur le champ d'honneur que sur les terrains de football. Certains sont mobilisés, pour d'autres l'ordre de mobilisation est imminent. C'est cette atmosphère que Marcel Rossini, « patron » de *Football*, ancêtre de l'actuel *France Football*, exprime dans l'éditorial du 30 août 1939 :

« La grande famille du football est dans l'attente. Dimanche dernier devait avoir lieu l'ouverture du championnat de France. Elle a été remise à plus

tard. Dirigeants et joueurs de football sont des gens au cœur jeune, aux muscles vifs. Dans leur grande majorité, ils sont tous “sélectionnés”. En masse, les gens du football sont partis ».

Les footballeurs du Racing sont partis à la guerre ou en exode (fig. 1). Entre le moment de la mobilisation générale, le 1^{er} septembre à 11 heures, et celui de la déclaration de guerre, le 3 septembre à 17 heures, Strasbourg a été vidé de sa population. Le 4 au matin, la ville est morte. 200 000 habitants environ (la ville, pas les faubourgs) ont été évacués en direction de la Haute-Vienne, de l’Indre, de la Dordogne où, politiquement et administrativement, Périgueux deviendra un « Strasbourg-bis » :

« Les jours passent. On se réunit dans ces cafés et ces restaurants du centre de la France qui s’appellent *Rendez-vous des Alsaciens, Au goût d’Alsace, À la vraie choucroute*. On place son argent à la Banque de Strasbourg ou au Crédit Foncier et Communal d’Alsace et de Lorraine. On évoque le pays que l’on voudrait tant revoir et où certains “remontent”. Les enfants courent les bois et les adultes commencent à mieux connaître leurs compatriotes¹ ».

La vie reprend tout doucement dans le Sud-Ouest. On envisage même de recommencer à jouer au football. Le 11 octobre, par contre, tombe une triste



Fig. 1. Photo officielle de l’équipe de la saison 1939-1940. Accroupis : Waechter, Halter, Ober, Dambach, Lergenmuller, Roessler, Pachurka, Cottin. Debout : Zinsmeister, F. Keller, Schaal, Magnin, Rolland, Sbarra, Rohr, Thévenot, Beitz, Rumbold (entraîneur). Ils ne joueront jamais ensemble car la guerre anéantira leurs rêves de footballeurs. Certains, comme Auguste Zinsmeister, le secrétaire général, ou Gérard Schaal, le plus grand espoir du club, ne survivront pas à la tragédie qui va se déclencher.

1. AMOUROUX, 1997, p. 130.

nouvelle en provenance d'Alsace. La presse annonce le décès du secrétaire général du club, Auguste Zinsmeister, resté à Strasbourg :

« “Zins” a trouvé la mort en service commandé. La voiture dans laquelle il avait pris place avec son lieutenant a dérapé et s'est écrasée contre un arbre. Le corps de notre ami a été inhumé provisoirement à Saverne. C'est notre premier mort officiel de la guerre ² ».

En Dordogne, le Racing est basé à Périgueux même. Paul Wolff, fabricant de bonbons à Neudorf, supporter et annonceur dans le *Allez Racing* des années 1935, assure la présidence du club en l'absence de Charles Belling resté en Alsace.

« Le Racing Club de Strasbourg a trouvé des parrains. [...] Le CA Périgourdin et le COPO qui n'ont été jusqu'à présent que des clubs de rugby mais qui n'oublient pas que tous les sports sont frères. Un Comité a été créé qui continuera à faire vivre l'esprit alsacien, l'esprit strasbourgeois en Dordogne et qui fera animer le football dans tout le Périgord. Quelques très bons éléments du Red Star de Strasbourg et de l'ASS étant également à Périgueux pour la durée des hostilités, l'entraîneur Rumbold a pris tous ces éléments en main. On a mis sur pied un onze homogène commandé par le sympathique Paul Wolff qui, dès ce dimanche, s'est produit au stade Roger-Dantou. Avec un derby de rugby auquel participaient les deux clubs locaux cités plus haut, la manifestation fut un succès. La recette a été consacrée à un envoi de colis aux soldats périgourdins et strasbourgeois qui se trouvent sur le front. Et que tout cela fasse un beau geste de solidarité sportive ³ ».

La vie continue et le football rapproche populations alsacienne et périgourdine (fig. 2).

Si le Racing renaît, trop de ses joueurs sont mobilisés pour qu'il puisse jouer un rôle intéressant sur le plan national. Le club, composé non seulement de « Racingmen » mais aussi d'éléments des quatre clubs du centre-ville de Strasbourg (Res, ASS, Red Star, FC 06), s'engage, cependant, dans le « Championnat de France de Guerre » disputé par vingt et un clubs, dix dans la poule Nord et onze dans la poule Sud (cinq dans le Sud-Est et six dans le Sud-Ouest). Le Racing participe à cette compétition dans le groupe Sud.

« Le grand club strasbourgeois fait preuve encore une fois d'une vitalité et d'une ténacité qui sont bien dans la manière alsacienne. Après avoir dit l'unanime sympathie à l'égard de l'Alsace et du RC Strasbourg, le président de la Commission du Groupement de la FFF a exprimé le vœu, ratifié par toute la Commission, [qu'il] soit admis dans ce groupe ⁴ ».

2. *Dernières Nouvelles de Strasbourg*, 12 octobre 1939.

3. *Football*, 25 octobre 1939.

4. Rapporte Emmanuel Gambardella, dirigeant de la Fédération française de football, témoin de cette réunion. *Football*, novembre 1939.

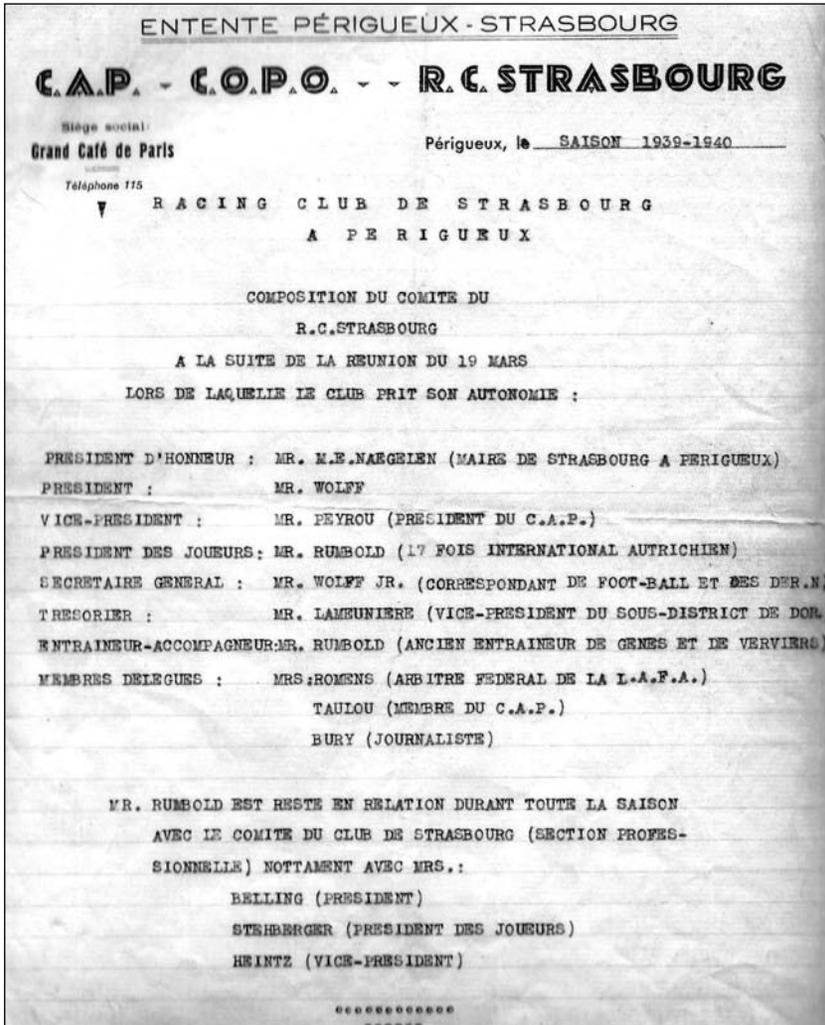


Fig. 2. L'Entente Périgueux-Strasbourg.

Le premier match officiel en terre d'accueil périgourdine est ce 32^e de finale de la Coupe. Non plus de la Coupe de France mais de la « Coupe de la Guerre », nouvelle appellation désormais. Le Racing est opposé à Ruelle, fin décembre 1939. Deux buts de Heitz et deux buts de Schaaf⁵ et le voilà en 16^e de finale. Pas pour longtemps car l'adversaire du jour dépose des réserves

5. Il fut enrôlé comme « Malgré-nous » et y laissera la vie.

concernant la qualification de Paul Wolff, le fils du président à la fois secrétaire du club et joueur. Ce dernier avait bien transmis tous les renseignements à la FFF en vue de l'établissement de sa licence mais en utilisant du papier à en-tête du CA Périgourdin ! Finalement, la FFF régularise la situation de l'attaquant strasbourgeois, ayant compris que dans la précipitation de l'évacuation, le Racing ne disposait de quasiment plus rien. Lergenmuller ; Peray, Messaoud ; Huraud, Engel ⁶, Gall ; Wolff, Stahl, Schaaf, Fuhrer, Heitz ont défendu les couleurs strasbourgeoises lors de ce match auquel ont assisté le préfet de la Dordogne et le maire-adjoint de Strasbourg. Dans la même édition de *Football*⁷, l'on apprend que le Racing, en fin de compte, n'a pas été admis dans le championnat de France. Il disputera, par conséquent, le championnat de Dordogne, « un District de Périgueux ayant même été créé suite à la fondation de nombreux clubs à recrutement surtout alsacien ».

Au pays du rugby, les victoires sont faciles pour les footballeurs du Racing. 10-1 contre Saint-Jean-d'Angély, début janvier, le jeune Schaaf étant le « roi sur le terrain », victoire en 16^e de finale contre les « Girondins » (fig. 3), les Strasbourgeois arrivent en 8^e de finale de la Coupe de la Guerre et sont opposés à Sète.

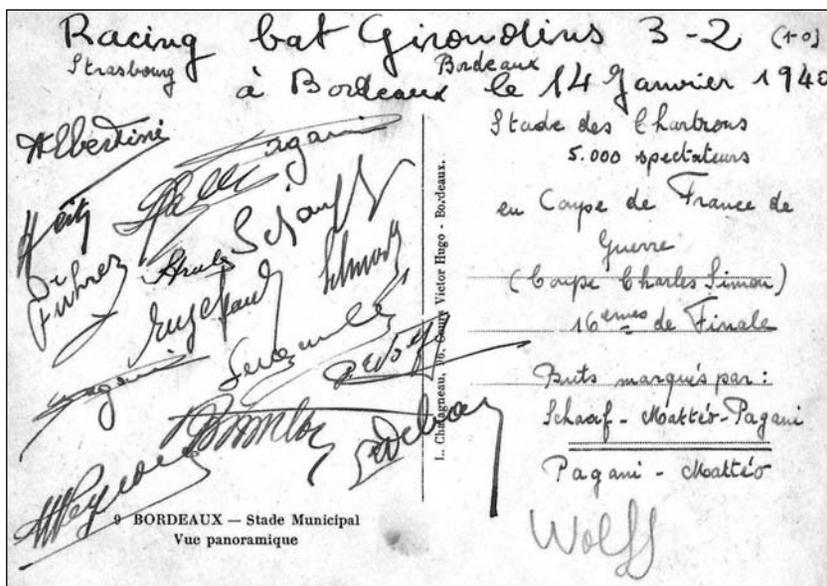


Fig. 3. Carte postale souvenir du match contre les Girondins.

6. Brillant demi-centre, dans l'équipe des Juniors du Red Star de Strasbourg, demi-finalistes de la Coupe Gambardella en 1937, brillant étudiant à l'École de Commerce de Paris, il sera torturé à mort par les nazis pour « ne pas avoir parlé ».

7. *Football*, décembre 1939.

« On sait que les Strasbourgeois fixés à Périgueux avec des éléments de fortune sont parvenus à se qualifier magnifiquement pour le prochain tour. Quel est leur but en participant à l'épreuve ? S'agit-il pour eux de continuer à prospérer, d'affirmer leur suprématie sur leurs rivaux, de remporter la Coupe ? Nullement. Leur club a voulu affirmer à la face du monde que la jeunesse alsacienne, transplantée, demeure elle-même⁸ ».

Le Racing ne fait pas le poids contre le champion de France en titre. Il perd par 8-1 au stade des Métairies à Sète. Mais ce qui est plus important que le score, c'est que l'on sait que l'Alsace continue de se battre par tous les moyens à mille kilomètres de chez elle. Entre autres, par ses footballeurs : Lergenmuller ; Peray, Fuhrer ; Gall, Engel, Oesch ; Wolff, Schaaf, Pagani, Bury, Albertini, cette fois-ci.

Mi-mars 1940, le Racing décroche le titre de champion de Dordogne (fig. 4) :

« La finale, dotée de la coupe Lachaise, mettait en présence le C.O.P.O. de Périgueux, vainqueur de la poule A, et le RC Strasbourg, brillant vainqueur de la poule B avec 5 matchs joués, 4 gagnés et 1 match nul (goal average 46-8 ; un match fut gagné par 21-0 !). Devant un très nombreux public, attiré par un temps splendide, le RCS a battu le COPO par 4-0. L'équipe strasbourgeoise, jouant au grand complet, fit une démonstration magnifique. Le jeune demi-centre Engel, qui n'a que 19 ans, fit une exhibition remarquable, de même que Schaaf, dont la classe est certaine. Ainsi, l'équipe alsacienne est championne de Dordogne⁹ ».

Pour *Football*, c'est l'occasion de rendre hommage à Charles Rumbold, l'entraîneur qui est resté avec ses joueurs malgré les difficultés du moment :

« Voici donc, Strasbourg... champion de Dordogne. C'est le moment d'exprimer combien les footballeurs de la Meinau, réfugiés à Périgueux, doivent à leur entraîneur Rumbold, et combien les intérêts alsaciens ont été magnifiquement défendus par ce passionné du football qui est le dévouement fait homme. C'est Rumbold qui a réorganisé les cadres strasbourgeois, qui a mis l'équipe au point, qui a attiré de nombreux jeunes autour du noyau de footballeurs affirmés qu'il avait su regrouper. Rumbold a fait cela sans contrat, sans appointements. Et l'on peut vous assurer pourtant qu'il n'a d'autres ressources pour vivre que son travail. Quand on vous dit que c'est un chic type dans la grande acception du terme¹⁰ ».

Charles Rumbold, faut-il le préciser, n'a plus de patrie depuis que l'Autriche est tombée sous les griffes nazies, en mars 1938.

8. *Football*, février 1940.

9. *Football*, mars 1940.

10. *Football*, mars 1940.



Fig. 4. Le Racing, champion de Dordogne en 1940. Accroupis : Peray, Lergenmuller, Messaoud. Debout : Strub, Schaaf, Albertini, ?, Engel, Fuhrer, ?, ?, Rumbold (entraîneur). Manquent : Émile Stahl et Paul Wolff. Le Racing vient d'arriver en Dordogne. Terrain de jeu, papier à lettre, maillot, tout lui est prêté par le CAP et le COPO, les deux clubs de Périgueux. D'ailleurs, il ne s'agit même plus du Racing, mais d'une entente des joueurs issus des clubs de Strasbourg/Ville, complétée, pour arriver à constituer une équipe, par des militaires (Peray, Albertini, Messaoud) stationnés sur place.

Dans cette période de « drôle de guerre », le Racing termine la saison 1939-1940 par une victoire contre Toulouse (7-3) en match amical et un autre succès contre une sélection des Deux-Sèvres à Niort (3-2).

« Il a fallu évacuer Strasbourg, mais l'esprit alsacien demeure avec cet ardent amour du football qui fait de l'ex-club de la Meinau le plus parfait propagandiste du ballon rond qu'on puisse rêver¹¹ ».

Le 15 mai 1940, le grand hebdomadaire du football paraît pour la dernière fois avant longtemps. « Le match décisif s'est engagé. À plus tard les championnats. C'est sur la Meuse et le Rhin que nos footballeurs vont disputer l'âpre finale », telle est la une du dernier numéro. Les Allemands ont engagé la « Bataille de France » le 10 mai. Elle sera rapide. Le 19 juin, les troupes allemandes entrent à Strasbourg. Trois jours plus tard, la France

11. *Football*, mars 1940.

signe l'armistice. Le 28 juin, Hitler fait son entrée solennelle à Strasbourg. Ses paroles ne laissent alors aucun doute sur ses intentions. Ses actes moins encore.

P. P.*

Bibliographie

- AMOUROUX Henri, 1997. *La grande histoire des Français sous l'Occupation*, Paris, R. Laffont.
- PERNY Pierre, 2006. *Racing, 100 ans*, Strasbourg, P. Perny.
- PERNY Pierre, 2009. *Le football en Alsace 1890-1950 : une histoire sportive et politique*, thèse de doctorat en histoire contemporaine, universités de Strasbourg et Fribourg-en-Brigau.
- ROSSINI Marcel, 1939. « Éditorial », *Football*, 30 août 1939.
- Football*, octobre 1939, novembre 1939, décembre 1939, février 1940 et mars 1940.

Annexe. Résultats des matchs du championnat de Dordogne retranscrits par Pierre Lafond, historien de Limoges.

8 clubs étaient engagés dans le championnat, répartis en deux groupes de 4, avec matchs aller/retour :

Poule A : Saint-Aulaye Sport, Gerbe de Chancelade, AS cité de Périgueux, Racing-club de Strasbourg

Poule B : COPO, FC des Mondoux, FC Fossemagne-Thenon, la Thibérienne

Le titre de champion de Dordogne est décerné au vainqueur de la finale qui oppose les premiers des deux poules.

28 janvier	Saint-Aulaye - RCS	3-3
18 février	RCS - Chancelade	21-0
	Chancelade - RCS non joué (match remis une 1 ^{re} fois pour cause de terrain gelé, le match n'est finalement pas disputé)	
25 février	RCS - Saint-Aulaye	8-3
3 mars	Cité de Périgueux - RCS	1-5
10 mars	RCS - Cité de Périgueux	9-1
17 mars	finale à Périgueux : RCS - COPO	4-0

* Docteur en histoire contemporaine (Universités de Strasbourg et Fribourg-en-Brigau, 2009). Thèse de doctorat : *Le Football en Alsace 1890- 1950 : une histoire sportive et politique*.

Les Schoenauviens de Saint-Chamassy et d'Audrix et le « bambou centenaire »

synthèse par François SCHUNCK,
d'après les témoignages de
Régis ALIX et Andrée TEILHAUD

Il est légitime et souhaitable que, dans ce numéro spécial consacré à l'évacuation des Alsaciens en Dordogne, la parole soit donnée aux Périgordins qui l'ont vécue et peuvent témoigner. C'est le cas de Régis Alix et Andrée Teilhaud, de Saint-Chamassy, dont les familles ont accueilli des Alsaciens avec qui ils ont gardé le contact. Cet article est une synthèse de leurs témoignages, publiés dans le numéro 18 du bulletin communal de Saint-Chamassy et les numéros 42 et 43 de celui d'Audrix. La bonne orthographe de quelques patronymes alsaciens a été rétablie pour l'occasion.

Le vendredi 1^{er} septembre 1939, la deuxième guerre mondiale éclata. La mobilisation générale fut décrétée et l'évacuation immédiate vers le Sud-Ouest des communes proches de la ligne Maginot fut ordonnée. C'est ainsi que nous retrouvons, par exemple, la commune de Markolsheim évacuée au Bugue, celle de Schoenau au Coux-et-Bigaroque, etc. Dans une plaquette souvenir éditée à

l'occasion du 40^e anniversaire de l'évacuation, le maire de Schoenau, François Ehrhart, nous dit que Le Coux ne disposait pas d'hébergements en nombre suffisant pour accueillir tous les Schoenauviens évacués et que plusieurs familles furent logées à Saint-Chamassy.

Nous avons fait appel à la mémoire de nos aînés pour retrouver, dans la mesure du possible, les noms et domiciles de ces familles et nous avons obtenu une vingtaine de noms pour Saint-Chamassy et Audrix. Ce sont les familles : Baltzinger, Beck, Bernard, Fonck, Gérardin, Hebert, Jaeger, Jung, Kuhn, Lévy, Moritz, Paliel, Rethaber, Roesz, Rohr, Schamberger, Schoelcher, Schmitt, Siegel. Nous avons pu localiser presque toutes ces familles mais nous ignorons le nom de ceux qui logeaient chez Soulage à Lascombe, aujourd'hui Ségalat, ou à Caumont chez Soulié (commune d'Audrix) et peut-être quelques autres nous ont-ils échappé. Certains, comme les Schamberger, venaient de Marckolsheim.

Voici le résultat de nos investigations : la famille Bernard était domiciliée au Petit Breuil chez Lascombe ; les Jung au Mouscard chez Lévignat ; les Kuhn au Mouscard chez Bredoux ; les Schamberger à Vic ; Siegel à La Queyzie chez Ockinzic ; Roesz au Bourg ; Hébert à Laumède chez Selves, aujourd'hui Lachaud ; les Paliel et les Gérardin à Pégauret chez Teillet et Bertounesque ; Jaeger à La Côte (Audrix), chez Gisson ; Schmitt à La Côte ou à La Baronnie ; Rohr à Gravard chez Conangle et Lamaud ; Schoelcher au Bourg d'Audrix, actuellement chez de Saint-Chamas ; Lévy chez Magne ; Moritz à Gravard chez Roux ; Fonck aussi à Gravard.

Ces personnes évacuées étaient agriculteurs ou artisans. La vigne – rappelons-nous qu'à cette époque, nos coteaux étaient couverts de vignes – et le tabac vont rapprocher les deux communautés qui pratiquaient les mêmes cultures en Alsace et en Périgord. Les hommes étant mobilisés, la main d'œuvre allait donc manquer, surtout pour rentrer le tabac et pour les vendanges. Les évacués, qui connaissaient déjà ces travaux puisqu'ils les pratiquaient chez eux, allaient être une aide précieuse.

Le « bambou centenaire » et autres témoignages

C'est lors des vendanges au Bos, début octobre, que Gaston Bernard grava quelques mots sur un bambou que nous appelons le « bambou centenaire » (fig. 1) et qui est conservé précieusement :

« Alsace, Strasbourg,
Bernard Gaston,
Schoenau, Bas Rhin,
souvenir d'un alsacien 1939
réfugié »

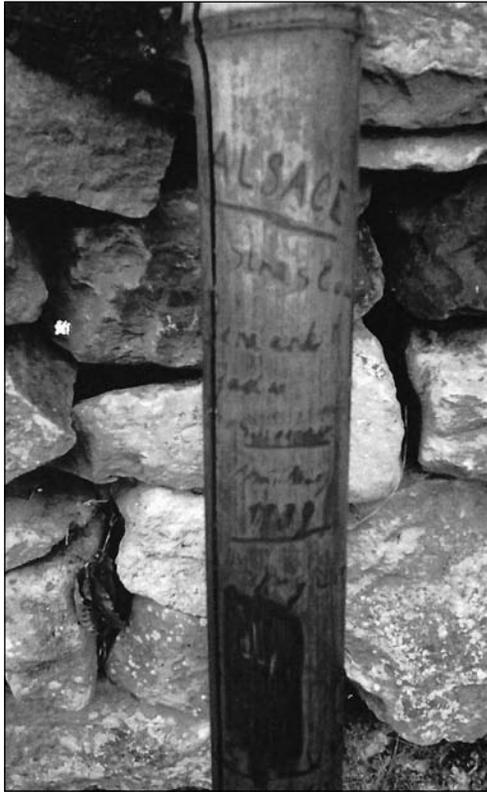


Fig. 1. Le « bambou centenaire »
(photo Jean-Luc Alix).

Dans le souvenir de l'enfant de dix ans qu'était alors Régis Alix, témoin de ce travail de gravure sur bois et possesseur actuel du bambou, cette journée se termina dans la bonne humeur et la gaité. Le bambou gravé par Gaston Bernard avait déjà entre vingt et trente ans en 1939. Il est donc aujourd'hui largement centenaire, ce qui justifie son appellation.

Un autre réfugié, Jean-Baptiste Rethaber, était charron et il continua d'exercer sa profession à Saint-Chamassy. Il faut bien préciser que s'il y avait toujours un forgeron en la personne d'Arthur Malaurie, il n'y avait plus de charron à Saint-Chamassy depuis le siècle précédent. Le charron Rethaber fabriqua de grosses charrettes à bœufs comme il avait l'habitude de le faire et il ne manqua pas d'y graver son nom. Ces charrettes tirées par des bœufs ont circulé sur nos chemins jusqu'à l'arrivée des tracteurs aux environs de 1950.

Dans ces familles où la plupart des hommes se trouvaient sous les drapeaux, il ne restait souvent que des personnes âgées, des épouses, des



Fig. 2. Le maire de Schoenau, Lucien Butscha (barbu), trinque avec Charles Calès, maire du Coux (photo collection particulière).

enfants et des jeunes gens qui n'avaient pas atteint l'âge d'être mobilisés. C'est ainsi que dans la famille Schamberger, domiciliée à Vic, il y avait deux garçons : Paul, 16 ans, et Alfred, 14 ans. Paul allait travailler à Bonnemort chez la famille Lalot-Carrier où le père était mobilisé. En décembre de cette année-là, on attendait un « heureux événement » et c'est le jeune Paul, toujours très dévoué, qui partit au Bugue, de nuit, à bicyclette, chercher la sage-femme, Madame Verdier.

État civil schoenauvien à Saint-Chamassy

Les évacués contribuèrent à enrichir les registres d'état civil de Saint-Chamassy.

Ainsi, le 26 décembre 1939, le maire de Saint-Chamassy, Jean Soulage, célèbre le mariage de Gautier Baltzinger, soldat au 42^e régiment d'infanterie de forteresse, fils de Jules, sabotier, et d'Anne Angermund, sans profession, domiciliés à Algolsheim (Haut-Rhin), avec Anne Marie Beck, couturière, née à Marckolsheim (Bas-Rhin), fille mineure de Léon et Marie Léonie Roesz, elle-même couturière, domiciliés à Saint-Chamassy. Les témoins sont François Roesz, cordonnier, et Émile Bemard, cultivateur.

François Roesz déclare la naissance de son neveu, Jean Jacques Jules Gautier Baltzinger, enfant de ce mariage, le 11 avril 1940, le père étant sous les drapeaux.

Le 27 février 1940, en l'absence du maire empêché, c'est son adjoint, Aymond Monédière, qui célèbre le mariage de Marie-Thérèse Bernard avec Édouard Michel Ponsat, « actuellement aux armées », nous dit l'acte. Marie-Thérèse Bernard était née le 4 juin 1922 à Schoenau (Bas-Rhin). Elle était la cadette des deux enfants d'Émile Bernard et de Madeleine Vogel. Les témoins à ce mariage sont Jean Baptiste Rethaber, charron à Saint-Chamassy, et le frère de la mariée, Gaston Bernard, cultivateur à Saint-Chamassy.

Un décès vient endeuiller une autre famille. Le 6 juillet 1940, Émile Jung, cultivateur, né le 14 février 1858 à Schoenau, fils de Oswald et Madeleine Bootz, époux de Mathilde Gledarer, termine ses jours, à 82 ans, à son domicile du Mouscard. C'est son gendre, Alphonse Kuhn, qui déclare le décès.

Le maire de Schoenau en exercice en 1939, et réfugié comme ses administrés au Coux, Lucien Butscha (fig. 2), décède peu avant le retour en Alsace et repose en terre du Coux jusqu'à la libération du territoire. L. Butscha, qui était chevalier de la Légion d'honneur et francophile convaincu, n'aurait pas été bien vu par l'occupant et n'aurait certainement pas été gâté par eux.

Que sont nos Alsaciens devenus ?

À l'automne 1940, ce fut le retour en Alsace. Le retour à Schoenau fut plus pénible que le départ un an auparavant, nous dit le maire François Ehrhart.

De l'union des mariés de Saint-Chamassy, Michel Ponsat et Marie-Thérèse Bernard, naquirent deux fils. Michel est décédé à l'âge de 70 ans en 1975 et son épouse Marie Thérèse, le 4 août 1993, à l'âge de 71 ans, à Neuf-Brisach (Haut-Rhin), où elle s'était établie en 1952. Elle eut la joie d'avoir deux petits-enfants.

Le graveur du bambou, Gaston Bernard, ainsi que toute sa famille sont revenus souvent en Périgord. Son fils Gérard était maire de Schoenau en 2002 lors du jumelage de Schoenau et du Coux-et-Bigaroque.

Dans Marckolsheim dévasté, la maison de la famille Schamberger avait été rasée « parce qu'elle cachait la vue sur la route ». Paul Schamberger ne tarda pas à être enrôlé de force dans l'armée allemande dans les rangs des « malgré nous » et envoyé sur le front russe. Durablement affecté par cette période atroce, il quitta sa région : « trois guerres, ça suffit ». Fixé au Lavandou, où il était douanier, il revint à Saint-Chamassy dans les années soixante. Il décéda en 2010. Évoquant ses souvenirs avec Andrée, sa veuve lui confia qu'à la fin de sa vie, même très malade, il se souvenait toujours de son accueil en Dordogne et de la nourriture. Profondément affectée par son deuil, elle ajouta : « Mais à Noël, comme d'habitude, je vais commander du foie gras à Sarlat...

pour toute la famille ». En 2012, dans le cadre du jumelage, une classe du collège de Marckolsheim était accueillie au Bugue. Une amie d'Andrée, active dans ces échanges, lui avait proposé qu'on lise son témoignage *Que sont nos Alsaciens devenus ?* À la fin de la lecture, un jeune se leva et se présenta : « Je m'appelle Nicolas Schamberger ». Bouleversé, il venait d'apprendre l'histoire de sa famille. En effet, l'adolescent de 14 ans était le petit-fils d'Alfred et donc le petit-neveu de Paul Schamberger. Andrée et sa sœur Annette furent appelées au collège. L'émotion fut d'autant plus profonde que c'est précisément pour la venue au monde d'Annette en décembre 1939 que le jeune Paul de 16 ans était parti chercher la sage-femme... Andrée et Annette prirent Nicolas dans leurs bras. Par cette rencontre inattendue, le lien d'amitié était transmis...

synthèse par F. S.*
d'après R. A. et A. T.

* Auteur avec Catherine Schunck de plusieurs livres sur l'évacuation alsacienne dont *Strasbourg-Périgueux, villes sœurs*, paru en mai 2019 aux éditions Secrets de Pays.

Le repli des Alsaciens en Dordogne en 1939-1940

par Michel BERNARD

Le 3 septembre 1939, à 17 heures, la France, 3 heures après la Grande-Bretagne, déclarait la guerre à l'Allemagne.

« Par suite de l'agression dirigée par l'Allemagne contre la Pologne et en violation des engagements les plus librement acceptés par tous les États signataires du pacte de renoncement à la guerre du 27 août 1928¹, l'état de guerre se trouve exister entre la France et l'Allemagne [...] La présente notification est faite en conformité de l'article 2 de la Convention III de La Haye du 18 octobre 1907, relative à l'ouverture des hostilités² ».

L'évacuation

Le repli des Alsaciens en Dordogne fut envisagé en vue de les éloigner de la zone des combats dès le début des hostilités afin de ne pas exposer les civils et de ne pas entraver la manœuvre des armées. Le préfet Valot, périgourdin, avait été chargé de son élaboration, baptisée « *Valot's theorie* » par les Alsaciens. Si cette opération avait été prévue au niveau du gouvernement et des états-majors, aucune mesure concrète n'avait été envisagée pour l'accueil

1. Le 23 août 1928, 63 états avaient signé le Pacte Briand-Kellog mettant la guerre hors-la-loi. Il s'agissait d'une pétition de principe et non un traité contraignant les signataires comme le laisse supposer l'expression « les engagements les plus librement acceptés ».

2. MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, 1939, p. 414.

de ces populations si ce n'était une répartition par localité, aux bons soins des maires des différentes communes de les loger et d'assurer, dans un premier temps, leur subsistance. Il est vrai que le plan, placé sous l'autorité des armées, devait rester secret ce qui ne facilitait pas la tâche des responsables. Toutefois, les administrations, les services de l'État et des municipalités, les grandes entreprises privées avaient pris certaines précautions et préparé leur repli.

« Depuis septembre 1938, les maires des communes prévues reçoivent des instructions prévoyant la constitution de commissions communales en vue de l'accueil de réfugiés dont l'origine est passée sous silence, mais dans la majorité des cas elles ne se réunissent pas ; personne ne croit à la vraisemblance d'une évacuation de population aussi massive³ ».

Pour les Alsaciens, le Périgord était *terra incognita*. Pour les Périgourdins, il s'agissait de recevoir des gens qui ne parlaient pas ou peu le français et dont l'accent était totalement différent voire incompréhensible. C'étaient des « boches de l'est⁴ » ! Dans une note adressée aux maires de la Dordogne en date du 28 mai 1940, le préfet, Marcel Jacquier, écrivait :

« Il me revient que, depuis quelques jours, des incidents se seraient produits en divers endroits du département entre Périgourdins, voire même entre réfugiés belges et évacués du Bas-Rhin. C'est le dialecte alsacien qui semble être la plupart du temps à l'origine de ces incidents... Je tiens tout particulièrement à ce que l'on ne traite pas de "boches" les Alsaciens parce qu'ils parlent entre eux le dialecte de leur région comme, il y a 100 ans, les Périgourdins parlaient eux-mêmes, leur patois familial⁵ ».

Quant à « ceux de l'intérieur », c'est-à-dire vivant à l'ouest des Vosges, ils sont dénommés, encore aujourd'hui en Alsace, en tant que *welches* (synonyme d'étrangers).

En retour, le particularisme alsacien pouvait-il s'accommoder avec une culture franco-provençale ? Que pouvait-il advenir lorsque deux entités régionales, très typées, fières de leurs passés et soucieuses de préserver leurs identités se trouvaient dans l'obligation de cohabiter ? C'est un questionnement auquel nous nous efforcerons d'apporter quelques éléments de compréhension, sans douter un seul instant, qu'ils ne peuvent être définitifs.

La connaissance et le déroulement des faits réels imposent de s'éloigner d'un certain discours conformiste pour tenter d'approcher, au mieux, les événements tels que les différents protagonistes les ont vécus. Ainsi nous tenterons de nous situer sur le plan de l'information, et non sur celui de la

3. PUYMARTIN, 1989, p. 74.

4. Expression usitée il y a peu encore !

5. ADD (Archives départementales de la Dordogne), 3 X 27.

propagande, après avoir recherché les causes lointaines des circonstances qui ont déterminé les mentalités et les comportements des différents « acteurs » de cette époque. Le professeur Gaston Zeller de la faculté de lettres de Strasbourg écrivait, en 1945 :

« En dépit des suggestions d'un présent détestable : l'histoire n'est pas un tribunal... Elle ne cite pas les peuples ou les individus à sa barre pour les juger. Elle n'a ni à condamner ni à absoudre... elle pose des problèmes et s'applique à en chercher la solution ». Et il poursuit son raisonnement ou mieux sa démonstration : « Le problème qui nous hante, à propos de l'Alsace, c'est celui de ses sentiments, de ses inclinaisons profondes. Entre la France et l'Allemagne, l'âme alsacienne a-t-elle hésité, fluctué ? Ou bien a-t-elle de bonne heure pris parti ? Et son choix a-t-il été définitif ?⁶ ».

En quoi ce choix pouvait-il être définitif alors qu'un sujet alsacien, né avant 1870 et décédé après 1945, aurait changé quatre fois de nationalité dans un intervalle de 75 ans, sans n'avoir jamais été consulté sur son rattachement à l'un ou l'autre pays⁷ ?

Eckmann-Chatrion apportent une réponse à ce qu'il convient de nommer « le dilemme Alsacien » :

« Dis-moi quel est ton pays :
Est-ce la France ou l'Allemagne ?
C'est un pays de plaine et de montagne
[...] la terre où vit la forte race
Qui regarde toujours les gens en face...
C'est la vieille et loyale Alsace !
[...]
Quoi que l'on dise et quoi qu'on fasse,
On changera plutôt le cœur de place
Que de changer la vieille Alsace !⁸ »

Lors d'une conversation privée, portant sur l'identité de la province, avec un curé de la région d'Haguenu, celui-ci nous avait dit : « Un bon Alsacien, c'est un bon Français, mais un très bon Alsacien, c'est un bon Français et un demi spunz ».

Il est à noter, également, que l'Alsace n'a été rattachée au royaume de France qu'en 1648 (1681 pour Strasbourg) et que les Alsaciens de la région de Wissembourg, Haguenu parlent le même langage que leurs voisins allemands du Palatinat et que le Haut-Rhin est très proche du pays de Bade.

6. ZELLER, 1945, p. VI.

7. Avant 1870, il était français, puis allemand de 1871 à 1918 pour redevenir français jusqu'en 1940 et de nouveau allemand pour cinq ans, enfin français jusqu'à nos jours.

8. PFISTER, 1920, p. 1-2.

Des accordailles difficiles !

Les provinces de l'Est (Alsace, Lorraine, Bourgogne, Franche-Comté) avaient donc, à des degrés divers, une vraie proximité de cultures et de mœurs avec le monde germanique. Ainsi ce fut un choc de culture et de civilisation pour les uns comme pour les autres, résultant d'une absence d'information et d'une méconnaissance réciproque entre deux cultures différentes malgré leur voisinage politique... La Grande Guerre aurait pu être l'occasion de pallier cette lacune mais les régiments périgourdins avaient été envoyés en renfort de nos alliés italiens. Ils n'ont pas connu l'Alsace, ni l'Allemagne ce que regrette fort Paul Nogué : « Je ne vous cache pas que je ne serais pas fâché d'aller passer une ou deux semaines en Bochie en attendant la démobilisation⁹ ».

C'est avec ce « bagage » culturel et historique, fondement de leur mémoire collective, que les Alsaciens arrivèrent en Périgord. Ils avaient quitté leur *Heim*¹⁰ dans la hâte et l'improvisation, en lâchant dans la campagne leurs animaux domestiques, chevaux, bovins, petit bétail, en abandonnant leurs maisons, leurs villes et villages pour un pays inconnu, sans savoir comment ils seraient accueillis. Religieux, fervents lecteurs de la bible, ce fut vécu par eux comme un exode faisant allusion à la parole de Moïse : « Je suis un immigré en terre étrangère ».

L'« exode »

Le 1^{er} septembre 1939, deux jours avant la déclaration de guerre, une affiche était collée vers 11 h 30 sur les murs de toutes les villes et de tous les villages proches de la frontière de l'est :

« Bureau de la Défense nationale. Conseils à la population.

Le repliement de cette commune est ordonné, les habitants doivent suivre scrupuleusement les ordres qui leur sont donnés par la mairie et les chefs de groupe. Ils doivent obligatoirement se rendre au centre de recueil.

Chaque personne emportera des vêtements chauds, une couverture, un quart, une gamelle, etc. et pour trois jours de vivres. Le poids des bagages ne doit pas dépasser 30 kilos [...] Pour les enfants de moins de sept ans, il est de la plus grande importance de coudre à leurs vêtements une étiquette indiquant leurs noms, prénoms, date de naissance, lieu d'origine et centre de Recueil¹¹ ».

9. BERNARD et LE PONTOIS-BERNARD, 2016, p. 139.

10. Il est « impossible de rendre en français la totalité du sens que possède ce terme qui veut dire « chez soi » et désigne à la fois la demeure et le pays natal ».

11. AMOUROUX, 1976, p. 159-160.

Les plus chanceux des évacués partirent en voiture, mais ils étaient peu nombreux : les « autorités » militaires avaient recommandé de mettre un matelas sur le toit des véhicules afin de protéger les passagers d'un mitraillage éventuel par les avions ennemis ! Pour les autres, ce sera le train :

« dans des wagons où ils sont entassés à cinquante ou soixante, vivant dans une ambiance qu'ils décriront tous comme "infernale", ne débarquant que trois jours plus tard dans une ville qui ne les attend pas puisque, en décembre, bon nombre d'évacués coucheront toujours dans des greniers, sur la paille¹² ».

« La population de Strasbourg et de sa banlieue – 250 000 habitants environ – a été évacuée dans les mêmes conditions de rapidité (la ville a été « vidée » de ses habitants en deux jours et le 3 septembre 1939, au soir, il ne reste que quelques centaines d'ouvriers municipaux ainsi que des pompiers et des policiers) mais dans un inconfort moindre, en direction le plus souvent de la Dordogne où politiquement et administrativement, Périgueux deviendra un Strasbourg-bis ce qui n'ira d'ailleurs pas sans complications d'amour-propre.

Dans ce département paysan encore ignoré du tourisme, replié sur lui-même, pauvre, laïque, où la générosité n'a à sa disposition que des moyens dérisoires et un vocabulaire pudique, où la vie quotidienne est rude dans des villages plongés plus qu'à demi dans le XIX^e siècle, arrivent donc, en quelques jours, près de cent mille citadins et ruraux habitués à une existence très différente. Ils sont fortement encadrés par leurs prêtres et leurs pasteurs, ce qui créera bien des problèmes dans une région aux églises souvent désertées par le peuple. Ils parlent alsacien ou allemand, langues qui, dès les premiers instants, dresseront entre les autochtones et eux les plus hautes barrières¹³.

Au centre d'accueil de la gare de Périgueux, où sont passés en une seule journée 11 000 Alsaciens (il y aura, bien sûr, quelques « erreurs » d'acheminement), les annonces aux réfugiés ont d'abord été faites en français et en alsacien, puis en alsacien et en français, enfin, dans les derniers jours de septembre, en alsacien seulement. *L'Avenir de la Dordogne* donne des communiqués en allemand, tandis que *Les dernières nouvelles de Strasbourg*, qui ont une édition en langue allemande, sont imprimées à Bordeaux sur les presses de *La Petite Gironde*. Chaque dimanche, en la cathédrale Saint-Front, le chanoine Speich, prêche en alsacien et, chaque dimanche également, des émissions catholiques et protestantes ont lieu en alsacien sur Bordeaux-Lafayette et Radio Toulouse¹⁴ ».

12. AMOUREUX, 1976, p. 162.

13. L'*elsässerditsch* appartient à la famille des langues allemandes, le *Hochdeutsch*, en dialecte *Hochditsch* et en français, le haut allemand.

14. AMOUREUX, 1976, p. 162 et 163.

Un accueil parfois complexe

Le préfet de la Dordogne, Marcel Jacquier, rend compte au ministre de l'Intérieur, le 16 septembre 1939, des conditions dans lesquelles s'effectue l'accueil des populations du Bas-Rhin dans son département¹⁵. Commencée le 3 septembre, la réception des réfugiés est assurée à la gare de Périgueux par un comité départemental secondé par des fonctionnaires interprètes, la police et la douane de Strasbourg. Leur nombre atteint, au 15 septembre, un total de 47 300 personnes réparties par arrondissements : Périgueux 27 000, Bergerac 5 500, Nontron 4 200, Sarlat 10 600. En outre, les chiffres prévus dans le plan d'évacuation primitif auraient été, dans beaucoup de cas, considérablement inférieurs au nombre de réfugiés effectivement arrivés. Le préfet souligne que :

« leur répartition, qui a été faite proportionnellement à la population de chaque commune de correspondance, rencontre dans la pratique de grosses difficultés qui sont atténuées par le dévouement admirable des municipalités et des populations périgourdines et par l'esprit compréhensif des populations alsaciennes¹⁶ ».

Mais il ajoute que l'effectif initial de 165 000 réfugiés à replier sur la Dordogne, qui compte en temps de paix une population de 386 963 habitants, dépasse les possibilités du département.

Un tel déplacement de personnes, sans véritable programme d'accueil et d'insertion, posait problème car les difficultés quotidiennes de toutes sortes allaient apparaître et leur solution serait à la charge de l'échelon administratif de base, c'est-à-dire à la commune et plus spécialement au maire absolument démunis pour faire face à une telle situation. À ces difficultés s'ajoutaient les nombreuses demandes de renseignement des familles ayant perdu un ou plusieurs de leurs membres lors de « l'exode ». À Jaure, Christ. Falkenberg, chez M. André, à La Réfrairie, recherchait Jos. Falkenberg et sa fille Adrienne, de Strasbourg ; Frieda Simon, chez M. Labattut, lançait un avis de recherche au sujet d'Eugène Simon, de Strasbourg¹⁷. La famille Simon (Eugène, Frieda et Henriette) était au complet le 1^{er} février 1940, lors du contrôle des allocataires. Mais nous n'avons pas d'éléments au sujet de la recherche de C. Falkenberg qui ne figurait pas sur la liste des ayants droit à une aide.

De Périgueux, le 12 septembre 1939, le préfet de la Dordogne, Marcel Jacquier, lançait un « Appel à la population », en français, doublé de sa traduction en allemand « *Aufruf an die bevölkerung* » :

15. ADD, 3 X 28.

16. ADD, 3 X 28.

17. ADD, 3 X 28.

« Je suis donc certain que les populations périgourdines, si éprises de justice et de bonté, sauront accueillir nos compatriotes comme ils le méritent, c'est à dire comme des frères, et que la différence de dialecte ne sera jamais l'occasion de difficultés qui ne doivent pas exister.

VIVE LA FRANCE VIVENT L'ALSACE ET LE PERIGORD
ETROITEMENT UNIS »

À sa signature, le préfet ajoute qu'il est officier de la Légion d'honneur et ancien combattant de 1914-1918¹⁸.

Le 19 septembre 1939, M. Clas, chef de division, chargé de la Mission du Bas-Rhin à Périgueux, adresse un rapport au préfet du Bas-Rhin à Lutzelhouse dont nous avons retenu les points suivants :

- Le recensement de toute la population réfugiée du département en Haute-Vienne, Dordogne et Indre permettra de retrouver les membres des familles perdus en cours de route. Par ailleurs, des listes de recherche seront publiées dans la presse locale.

- En raison de nombreuses plaintes relatives aux conditions d'hébergement et de ravitaillement, la mairie de Strasbourg, à Périgueux, a pris l'initiative de se rendre dans les communes où sont reçus des réfugiés.

- Cette « inspection » confirme que des milliers de réfugiés sont couchés sur la paille, dans des granges, écuries ou autre locaux froids, sans possibilité de chauffage. Ils manquent de couvertures et d'effets d'habillement, le ravitaillement est souvent insuffisant.

- La préfecture de la Dordogne a pris des mesures afin de faire fabriquer 10 000 lits ainsi que des baraquements dans les centres les plus encombrés.

- Enfin le jugement est sans appel : « le plan de placer la population d'une grande ville comme Strasbourg dans une région aussi dépourvue de ressources comme celle de Périgueux et Ribérac, s'avère, dès maintenant, comme une grave erreur ».

Toutefois, le rapport est plus nuancé en ce qui concerne les régions agricoles de Bergerac et de Sarlat car les populations rurales d'Erstein et de Sélestat pourront trouver du travail en raison d'un manque de main d'œuvre dû à la mobilisation¹⁹.

À l'occasion du 1^{er} janvier 1940, par une note du Service des évacués du Bas-Rhin, le préfet s'adresse aux maires :

« Au seuil de l'année nouvelle, je tiens à adresser mes vœux les plus cordiaux à tous mes administrés de la Dordogne et du Bas-Rhin.

Je remercie encore une fois les premiers de la fraternelle hospitalité que, depuis le mois de septembre, ils ont offert à leurs compatriotes évacués. Je les prie de se montrer toujours plus compréhensifs vis-à-vis de leurs frères

18. ADD, 3 X 27.

19. ADD, 3 X 28.

d'Alsace et de s'efforcer sans cesse de leur rendre plus agréable leur séjour en Périgord pour que, la guerre finie, ils conservent un bon souvenir du temps qu'ils auront passé en Dordogne.

À Mrs. les Maires du Département, j'exprime ma vive reconnaissance pour les efforts qu'ils n'ont cessé de déployer depuis quatre mois et grâce auxquels le redoutable problème de l'évacuation a pu être résolu dans les meilleures conditions possibles. Il reste encore beaucoup à faire et je sais que je peux entièrement compter sur eux pour l'œuvre qui nous attend en 1940.

J'assure de toute mon affection les évacués du Bas-Rhin en Dordogne. Je leur dis mon admiration pour l'esprit de résignation stoïque avec lequel ils ont accepté leur sort dans l'intérêt de la Patrie et je leur donne l'assurance que rien ne sera négligé pour améliorer encore leurs conditions d'existence. Je souhaite du fond du cœur que le juste triomphe de nos armes leur permette de rentrer en 1940 dans leur belle Alsace, chère aussi au cœur de tous les Français²⁰ ».

Par cette communication, qui prolonge celle du 12 septembre 1939, le préfet établit, avec beaucoup de diplomatie et de chaleur humaine, le cadre d'accueil des réfugiés tout en précisant qu'il ne sous-estime pas les difficultés matérielles de l'installation des « frères d'Alsace » ainsi que les « frictions » éventuelles dues aux différences de langage et de culture voire de coutumes et de traditions. Les témoignages de l'époque seront révélateurs de l'écart entre ce qui serait souhaitable et les vicissitudes de la réalité.

Ainsi que M. Clas le signale, les Alsaciens habitués à un cadre de vie moderne sont désagréablement surpris par le manque de confort et d'hygiène qu'ils trouvent dans des lieux souvent inhabités depuis longtemps ou détournés de leur fonction, sans WC et sans douche, sans chauffage également. Et quand on connaît le soin qui anime les ménagères alsaciennes pour leur intérieur, leur propreté méticuleuse, leur amour du foyer, leur sens très aigu de la famille et de la parentèle, la propreté de leurs villages si bien décorés, il n'est pas étonnant qu'elles éprouvent une répulsion pour leur nouvelle situation ce qui se traduira par la nostalgie de leur *Heimat* (pays natal) et leurs aspirations au retour.

Par une note en date du 2 janvier 1940, émanant de la préfecture de la Dordogne, Service des évacués du Bas-Rhin, le préfet met en garde :

« certains d'entre eux [Alsaciens] désirant regagner provisoirement ou définitivement la zone évacuée et qui font les frais du parcours jusqu'à Paris... Cette façon de procéder est fort regrettable car M. le Vice-Président du Conseil, dans l'impossibilité de les acheminer vers la zone de l'avant, est obligé de leur faire regagner le département d'accueil ».

Ils seront donc contraints de rester en Dordogne pour un avenir incertain, dans des conditions précaires.

20. ADD, 3 X 27.

Nous citerons quelques exemples extraits des Archives départementales de la Dordogne en respectant l'anonymat des différents « acteurs » ainsi que le village d'accueil. Le rapport daté du 16 janvier 1940 débute par des impressions générales :

« Très peu de sens social, aucune initiative intéressante. Beaucoup de mécontentement parmi les évacués, dû, en partie, aux conditions d'hébergement très rudimentaires, d'autre part, à l'accueil froid de la population ».

Le rapport, très détaillé, ne signale que l'essentiel, sans accuser les propriétaires auxquels il a été imposé de recevoir des réfugiés : compte tenu de la soudaineté de leur arrivée, il n'était pas possible d'améliorer les conditions d'accueil si toutefois les logeurs en avaient éprouvé le désir...

Propriété du restaurateur D... :

« Une pièce mansardée qui n'a plus servi durant de longues années est occupée par Mr et Mme W... H... Murs autrefois blanchis ainsi que le plafond très sales. Pas de chauffage ni d'éclairage. Une lucarne donnant sur le toit de la maison voisine. Porte sans poignée ni verrou.

Mobilier : un lit d'environ un mètre de largeur pour les deux personnes. Vieux matelas de maïs à housse déchirée ne pouvant pas être retourné ni aéré. Couverture très mince offerte par la maison, une chaise, une table de nuit.

Hygiène : aucune possibilité de faire la toilette, pas de W.C. ni d'eau. L'air pur ne peut pas y pénétrer, encore moins le soleil. La chambre est froide et humide ».

Un autre exemple concernant la même commune :

« Très bonne famille de 4 personnes (père, mère, jeune fille et jeune homme) occupant une chambre à deux lits. Pas de possibilité de chauffage, pas de soleil.

Mère atteinte de phlébite, grelotte tout le jour. Son repas est cherché à la popote populaire et mangé froid à cause du trajet assez long qui les éloigne. La santé diminue de plus en plus, les propriétaires témoignent peu de compréhension.

Moral des gens : on voit qu'ils souffrent beaucoup mais silencieusement ».

Nous terminerons par une nouvelle évocation sans oublier qu'il y aurait d'autres situations identiques : « Chambre pour six personnes dont hommes, femmes et jeunes gens de familles différentes ».

« À la date du 4 novembre 1939 la Vice-Présidence du Conseil (Service central des réfugiés) demandait instamment [au préfet] de poursuivre l'extension de vos moyens d'hébergement des réfugiés notamment par la remise en état des maisons abandonnées et des locaux actuellement inhabitables

tels que granges ou remises ; la fermeture de ces immeubles, l'installation des plafonds, planchers, des portes et des fenêtres et des moyens de chauffage pouvant être réalisés par des travaux rapides et peu coûteux, tout en constituant cependant une amélioration définitive de l'habitat rural, en certains de ses aménagements²¹ ».

La note était signée par le vice-président du Conseil, Camille Chautemps, et par le ministre de l'Agriculture, Henri Queuille, tous deux faisant une longue carrière politique.

Une époque qui s'estompe dans la mémoire collective

Pouvons-nous juger cette époque avec notre mentalité d'aujourd'hui ? Les conditions de vie des Périgourdins habitants dans nos campagnes étaient très rustiques. Dans certains villages, l'adduction d'eau ne fut réalisée que dans la décennie 1970 et pour que le téléphone soit accessible aux particuliers, il fallut attendre quelques années de plus. Il est vrai que les conditions d'existence, en milieu urbain, dont Périgueux, furent plus favorables et moins frustes.

D'autres causes de tension entre les deux communautés allaient s'ajouter aux précédentes. Nous évoquerons, brièvement, l'indemnité de logement versée aux logeurs :

« Les Commissions d'accueil communales ont fixé, pour chaque logement, un loyer forfaitaire par occupant. Il arrive donc d'une part que le montant du loyer n'est pas fixe, mais varie avec le nombre d'occupants et d'autre part que plus il y a d'occupants dans un immeuble, moins ils y sont bien logés alors que le propriétaire a plus de profit. Cette situation risque de provoquer un légitime mécontentement parmi les évacués²² ».

Les réfugiés ont, également, leur part de responsabilité dans la mésentente entre les deux communautés. Le préfet leur demande de parler, autant que possible, français, tout particulièrement dans les lieux publics et de tenir compte de la sensibilité d'une opinion périgourdine trop souvent ignorante « des choses de l'Alsace ».

Dans un rapport, non daté²³, M. Barraud, secrétaire général, chef de service des évacués, a noté qu'au cours de ses inspections dans le département :

« La mésentente entre évacués et autochtones est de règle partout. Elle tend à s'accroître avec les mois au lieu de s'apaiser. On ne relève nulle part

21. ADD, 3 X 26.

22. Souligné par nos soins. ADD, 3 X 27.

23. ADD, 3 X 27.

la volonté d'une compréhension réciproque. Les mœurs, les langages sont différents et les contacts sympathiques ne s'établissent pas. En dehors de ces causes psychologiques, des raisons de fait déterminent un déplorable "climat" : il faut citer, en premier lieu la jalousie :

a) les femmes de mobilisés résidant dans le département, et qui ne touchent que 7 francs par jour d'allocation militaire, acceptent mal que les évacués reçoivent 10 francs par personne.

b) En outre, les autochtones travaillent, alors que les évacués sont oisifs et veulent généralement le rester.

Des maires prévoient qu'avec la belle saison, alors que les paysans périgourdins, hommes et femmes, se lèveront avant le jour pour vaquer jusqu'à la nuit aux travaux agricoles, tandis que les Strasbourgeois des deux sexes se promèneront dans les champs, les mains dans les poches, des incidents ne manqueront pas d'éclater ».

Lors d'une nouvelle circulaire, datée du 6 juin 1940, M. Barraud atténue ses propos précédents et précise : « Je crois qu'il faudrait essayer de faire quelque chose de concret²⁴ pour favoriser un rapprochement entre Périgourdins et Alsaciens ».

Il est à noter, cependant, que la situation ne fut pas aussi dramatique à Périgueux et dans certaines communes. Ainsi le village de Jaure, canton de Saint-Astier, accueillait 109 personnes alors que sa population habituelle était de 168 habitants. Lors de la 8^e tournée d'inspection du 26 septembre 1939, la situation générale est bonne. Les réfugiés ont tous des lits et se nourrissent eux-mêmes. L'Office départemental des jardins familiaux verse 600 francs au village pour l'achat d'outils aratoires, de graines et de plants pour 6 jardins d'une superficie de 6 ares²⁵. Selon le rapport (semaine du 12 au 17 février 1940), « les conditions d'hébergement sont jugées satisfaisantes. Aucune plainte spéciale n'a été émise ».

L'espionnage, fantasmes et inquiétudes

En dehors des difficultés de voisinage et de vie sociale s'ajoutaient, dès l'arrivée des évacués, des problèmes de Sûreté nationale. Le 23 septembre 1939, M. Mann, commissaire spécial des Services d'Alsace et de Lorraine en mission à Périgueux, adressait une lettre au contrôleur général de la Sûreté nationale à Lutzelhouse par laquelle il demandait :

« une certaine somme d'argent, au titre des fonds secrets, destinée à rémunérer les informateurs recrutés en vue de la surveillance des menées autonomistes et communistes des éléments suspects du Bas-Rhin, évacués

24. Souligné dans le texte.

25. ADD, 3 X 29.

sur le département de la Dordogne où ils sont disséminés dans les différentes communes²⁶ ».

Le 26 septembre 1939, le gouvernement Daladier avait dissout le parti communiste, dont le titre était alors « Section française de l'Internationale communiste », et toutes ses organisations affiliées.

Le Pacte germano-soviétique signé le 23 août 1939 faisait de tout communiste français un allié potentiel de l'Allemagne... jusqu'au 22 juin 1941 qui marquait le début de l'opération « Barbarossa », nom de code de l'invasion de l'URSS par l'armée allemande et ses alliés italiens et roumains. Le premier attentat à Paris contre l'occupant fut commis par un communiste, Pierre Georges qui deviendra célèbre sous le nom de « Colonel Fabien » : il avait abattu de deux coups de revolver un militaire allemand, à la station de métro Barbès.

Le 14 octobre 1939, le préfet de la Dordogne, répondant à la demande du ministre de l'Intérieur, lui adresse une liste nominative des fonctionnaires et agents des services publics professant des idées extrémistes.

« Ils demeurent partisans du pacte germano-soviétique... et dans leurs conversations privées ils prédisent que lorsque les forces germano-russes viendront lutter contre les pays démocratiques sous l'insigne de la Faucille et du Marteau, le peuple français n'aura plus rien à craindre, puisque le nouveau régime tant attendu par le parti communiste sera à nos portes. Il y aura lieu, et c'est là où le parti communiste interviendra, de ne pas s'opposer à la victoire de la révolution, c'est à dire à la victoire de nos ennemis. [...] Parmi les nombreux ouvriers des ateliers de Bischheim (Bas-Rhin) évacués à Périgueux qui travaillent actuellement aux ateliers de la compagnie des chemins de fer P.O-Midi, beaucoup sont de tendance communiste²⁷ ».

Le commissaire spécial en mission à Périgueux signale, le 3 octobre 1939, qu'un certain Charles Lorentz, chargé de la réception des réfugiés arrivant en gare de Périgueux, leur tiendrait des propos désobligeants pour la France. Sa femme, née Marguerite Hauss, est la sœur de René Hauss, leader du *Landespartei* (parti autonomiste) et propriétaire de l'imprimerie Hauss où était imprimé l'organe autonomiste *ELZ (Elsass Lothringen Zeitung : Journal d'Alsace Lorraine)*²⁸.

Le 4 octobre 1939, un rapport de police signale M^{lle} Marie-Louise Binder, de nationalité française, affectée, huit ans auparavant, à la bibliothèque de l'hôpital civil de Strasbourg sur la demande de l'abbé Joseph Brauner, directeur de ladite bibliothèque, autonomiste notoire, actuellement incarcéré à la prison militaire de Nancy avec Karl Roos de la *Landespartei*, arrêté pour

26. ADD, 3 X 29.

27. ADD, 3 X 29.

28. ADD, 3 X 30.

espionnage le 4 février 1939²⁹... Elle se rendait assez souvent à la Hühneburg, domicile du leader autonomiste Spiesser Fritz, actuellement en fuite en Allemagne, et était en relation avec l'Institut des Allemands à l'étranger. Actuellement, la demoiselle Binder est occupée au service de triage des lettres à la mairie de Strasbourg, détachée à Périgueux³⁰.

Les autorités françaises suspectaient les autonomistes alsaciens d'être des agents allemands. Ainsi, Hartwig Machts, venant de Strasbourg où il habitait, est arrivé comme réfugié à Villamblard. Il vivait, en concubinage, avec Käthe Sell, de nationalité allemande. Tous deux sont titulaires de cartes d'identité délivrées par la préfecture de Strasbourg. Arrivé en France, le 1^{er} décembre 1933 après avoir été commissaire de police à Sarrebrück, il se livrerait à la vente d'horoscopes. « Il expédierait et recevrait beaucoup de courrier qu'il se fait adresser à la poste de Jaure, localité voisine³¹ ».

Les autonomistes et les communistes faisaient l'objet d'une suspicion commune car leurs revendications en faveur de l'Alsace-Lorraine étaient identiques.

« Le P.C. définit l'Alsace comme une colonie à partir d'avril 1924. Le 25 septembre 1925, il réunit à Strasbourg un congrès ouvrier et paysan qui adopte un manifeste exigeant le départ des autorités civiles et militaires françaises d'Alsace et de Lorraine, ainsi que l'organisation d'un plébiscite permettant à l'Alsace-Lorraine de recouvrer son autonomie politique³² ».

À la suite d'une alliance avec les cléricaux, réprouvée par la direction nationale du P.C., le parti se scindait en Parti communiste-opposition et P.C. orthodoxe. Très affaiblis régionalement, les orthodoxes continuaient de revendiquer jusqu'en 1935 « le droit à la libre disposition du peuple d'Alsace-Lorraine jusques et y compris sa séparation d'avec la France ».

Dès 1938, les annexions de l'Allemagne (Autriche, Sudètes) avaient fait monter les tensions internationales. En Alsace, « région frontière très sensible, il ne saurait être question de laisser planer une quelconque menace d'agitation³³ », selon un agent de la Sûreté publique. Les mouvements autonomistes qui ne voulaient « ni de la France, ni de l'Allemagne » sont démantelés : ils étaient considérés comme ennemis de la République et suspectés de connivence avec l'Allemagne hitlérienne. Lorsque la guerre est déclarée, plusieurs centaines de personnes sont arrêtées. Parmi d'autres organisations autonomistes qui sont dissoutes, nous citerons le « *Bund Erwin von Steinbach*³⁴, un mouvement de

29. Il est exécuté le 7 février 1940. STREICHER, FISCHER et BLEZE, 1982, p. 170.

30. ADD, 3 X 39.

31. ADD, 3 X 39.

32. STREICHER, FISCHER et BLEZE, 1982, p. 151.

33. STREICHER, FISCHER et BLEZE, 1982, p. 169.

34. Erwin von Steinbach (xiii^e siècle) est considéré comme étant le seul architecte de la cathédrale de Strasbourg).

jeunesse fondé en 1926 qui envoyait de jeunes Alsaciens en Allemagne prendre contact avec les Jeunesses Hitlériennes³⁵ ».

Les Périgourdins, à l'exception de l'administration peut-être mieux informée, ignoraient ces péripéties de l'histoire alsacienne et les comportements de certains réfugiés leur étaient inaccessibles.

La guerre et la défaite

C'est alors que la situation allait évoluer en quelques semaines. La période comprise de la déclaration de guerre du 3 septembre 1939 au 10 mai 1940, sans affrontement direct, allait passer dans une phase active à l'initiative de l'armée allemande. La défaite française fut consommée en six semaines. Le 22 juin 1940, le général Keitel (pour l'Allemagne) et le général Huntziger (pour la France) apposèrent leur signature au bas de la convention d'armistice.

Un retour tant espéré !

Il est précisé dans l'article 16 que « le Gouvernement français procédera au rapatriement de la population dans les territoires occupés, d'accord avec les services allemands compétents ». Dans une allocution radiodiffusée, du 25 juin 1940, le maréchal Pétain s'adresse au pays et déclare à l'intention des réfugiés : « Vous serez bientôt rendus à vos foyers ».

Une circulaire préfectorale du 1^{er} août 1940 informe les 80 000 Alsaciens installés en Dordogne « qu'en accord avec les autorités d'occupation, le rapatriement des évacués du Bas-Rhin allait commencer chacun étant libre de rester ou de partir ». Mais tous n'étaient pas autorisés « à rentrer » !

Un rapport, en date du 6 août 1940, frappée du sceau « secret », émanant du Commissariat spécial de Périgueux à l'attention du préfet³⁶, rend compte :

« Le retour ou le droit de séjour en Alsace est non seulement interdit aux Israélites et aux Français mais aussi à toute famille dont l'un ou l'autre des conjoints est d'origine française. Les Allemands n'admettent pas la naturalisation du conjoint qui n'est pas de descendance alsacienne. Si le conjoint d'origine alsacienne veut continuer à résider en Alsace, ils lui suggèrent le divorce. Dans ce cas, les enfants seront envoyés à l'intérieur de l'Allemagne pour y être élevés selon les principes du national-socialisme³⁷.

35. STREICHER, FISCHER et BLEZE, 1982, p. 169.

36. ADD, 3 X 39.

37. Il est fait allusion aux *Lebensborn* dont la traduction est mal rendue par « source de vie » ou « fontaine de vie ». Il s'agissait de centres d'accueil, destinés aux enfants ayant perdu leurs parents ou enlevés à leurs familles. Ils recevaient une éducation conforme à l'idéologie du Reich en vue de former ses futurs cadres.

Les familles à mariage “mixte” (Français avec une Alsacienne ou Alsacien avec une Française) peuvent quitter librement l’Alsace ».

En dehors de ceux qui restent, par obligation, puisque le retour leur est interdit, d’autres opteront pour la France car ils voudront conserver les avantages d’une activité professionnelle lucrative alors qu’il faudra tout reconstruire pour ceux qui « rentrent ». Certains d’entre eux découvriront, en revenant dans leur *Heimat* auquel ils avaient tant rêvé, que leur habitation a été dévalisée. D’autres refuseront le retour pour des motifs idéologiques ou par haine atavique des Allemands. Dans le rapport du 6 août, précité, une personne arrivée récemment en Dordogne venant d’Alsace, donne le renseignement suivant : « Les Allemands se plaindraient de la froideur que manifeste la population alsacienne à leur égard ». Un Allemand aurait déclaré : « Si le regard pouvait tuer, il ne resterait plus un Allemand en Alsace ».

Il est hors de doute que les sentiments étaient contrastés et que le choix n’était pas toujours facile pour des familles ayant des attaches de part et d’autre du Rhin. L’exemple emblématique de Marie Cremer illustre les difficultés de la situation. Née à Strasbourg le 6 janvier 1885, elle était donc allemande de naissance. Domiciliée à Strasbourg, réfugiée à Sarlat le 3 octobre 1939, elle obtient un sauf conduit pour Strasbourg avec la mention « nationalité française » alors qu’elle était titulaire d’une carte d’identité étrangère et qu’elle a négligé de se présenter au commissariat pour la faire viser. Ses propos anti-français et anti-anglais (les Anglais sont tous des juifs... si nous sommes en guerre, c’est uniquement de leur faute... Lui (Hitler) est un bon type...) avaient attirés l’attention du commissaire de police de Sarlat. Après avoir rappelé qu’elle a un fils dans l’armée allemande, un second dans un camp de concentration et que le troisième qui était également concentré, sans doute dans un camp français (???), vient de s’engager dans la Légion étrangère, le commissaire laisse le soin au préfet, par l’intermédiaire du sous-préfet de Sarlat, « d’examiner telles mesures il conviendrait de provoquer contre elle³⁸ ».

Familles divisées, familles disloquées, quel était leur pays, où était le devoir, quel était le « bon choix » ? Les Alsaciens choisirent, massivement, le retour. Leur séjour en Dordogne était d’un an presque jour pour jour. Le 15 janvier 1941, 134 000 Strasbourgeois sont rentrés, soit 70 % de la population de 1939. Mais 55 000 d’entre eux sont restés « à l’intérieur » sans avoir la possibilité, pour beaucoup, de revenir chez eux. À l’inverse, d’autres sont expulsés d’Alsace :

« Les Juifs sont dirigés dans des camps de concentration, dont la plupart ne reviendront pas... Les personnes d’origine étrangère, Romanichels,

38. ADD, 3 X 39.

Africains, Noirs (etc.) sont reconduits en zone libre, ainsi que les éléments antisociaux, les vagabonds, les mendiants, les souteneurs...³⁹ ».

Par une politique d'assimilation totale, l'Alsace doit être germanisée sous le mot d'ordre « *Raus mit dem welchen Plunder* » (Dehors le fatras français).

La situation politico-militaire allait évoluer au détriment de l'Allemagne qui connaît, à son tour, l'humiliation d'un armistice consacrant sa défaite, sans condition, le 8 mai 1945, et l'Alsace redevint française.

M. B.

Bibliographie

- AMOUROUX Henri, 1976. *Le peuple du désastre 1939-1940. La grande histoire des Français sous l'occupation*, Paris, Robert Laffont.
- BERNARD Michel et LE PONTOIS-BERNARD Joëlle, 2016. *Croix de bois, croix de guerre, Périgourds en enfer*, Rosheim, Imprimerie Kocher.
- MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, 1939. *Le Livre Jaune Français. Documents diplomatiques 1938-1939*, Paris, Imprimerie Nationale.
- PFISTER Christian, 1920. *Lectures alsaciennes*, Paris, Librairie Armand Colin.
- PUYMARTIN Jacques, 1989. *Saison d'Alsace*, n° 105, Strasbourg, La Nuée bleue.
- STREICHER Jean-Claude, FISCHER Georges et BLEZE Pierre, 1982. *Histoire des Alsaciens de 1789 à nos jours*, Paris, Nathan.
- ZELLER Gaston, 1945. *L'Alsace française de Louis XIV à nos jours*, Paris, Librairie Armand Colin.

39. STREICHER, FISCHER et BLEZE, 1982, p. 176.

Montignacois et Alsaciens en 1940 à Lascaux sous la plume des témoins

par Brigitte DELLUC,
Gilles DELLUC
et Jean-Philippe STRAUDEL

Tout événement exceptionnel, comme la découverte d'une grotte ornée préhistorique, donne lieu à des rapports écrits par les témoins. Mais il fait parfois naître et se répandre des récits oraux entachés d'inévitables imprécisions ou erreurs, qui perdurent trop souvent.

Le but des pages que voici est de confirmer et de préciser la présence à Lascaux, durant les premiers jours suivant la découverte, de quelques jeunes Alsaciens d'Elsenheim, évacués en Dordogne depuis un an (leur intervention fut décelée par Jean-Philippe Straudel dès 2016). Le présent texte s'appuiera avant tout sur les rapports écrits par les témoins de Montignac (Maurice Queyroi, M. Ravidat, J. Marsal, Léon Laval) et, plus tard, d'Elsenheim (Xavier Prévôt).

Un véritable conte de fées

Pendant près de 15 ans, de 1948 à 1963, date de la fermeture définitive de Lascaux pour cause de pollution, c'est « la naissance du mythe de Lascaux ¹ », qui vous accompagne durant la visite de la grotte, mis au point par deux jeunes guides, Marcel Ravidat et Jacques Marsal, en accord avec leur ancien instituteur, Léon Laval : 1 - Quatre jeunes garçons se promènent dans les bois le 12 septembre 1940 ; 2 - Leur chien se met à gratter au fond d'un trou ; 3 - Un des garçonnets descend l'aider ; 4 - Ils pénètrent tout de go dans la plus belle grotte du monde. Fin.

Aucun des auditeurs, émerveillés par ce récit, ne pense à demander aux guides Marcel ou Jacques, – c'est-à-dire à deux des inventeurs de la caverne (Ravidat et Marsal) –, avec quel outil ces gentils promeneurs avaient élargi l'entrée du trou, ni avec quelles lampes ils avaient exploré la belle caverne et admiré les peintures murales qui s'offraient à leurs yeux...

Veut-on des précisions ? Il suffit de les demander à l'ancien instituteur auquel ces « enfants » se sont confiés, de lire le livre qu'il a écrit ² : il entérine – en termes fleuris – la légende des « quatre tout jeunes gens, accompagnés de leur chien fidèle, parcourant les bois giboyeux par une charmante après-midi d'automne ». Mieux encore, dans un autre ouvrage, bien illustré, un tout jeune auteur, Pierre Fanlac, en 1968, narre l'aventure des quatre charmants bambins aux joues rebondies (fig. 1) (mais sans chien), animée par l'auteur lui-même.



Fig. 1. Les charmants « bambins » d'un merveilleux conte de fées. À la découverte de Lascaux (dessin de P. Vidal dans FANLAC, 1968).

Et la Presse ? Nombre de Montignacois ont lu les journaux de septembre 1940 et les collectionnent : entre autres bizarreries, les envoyés spéciaux télescopent les journées du 8 septembre (découverte de l'aven d'accès) et du 12 septembre (pénétration dans la grotte) et publient des articles d'une fantaisie à faire sourire et même rêver, malgré la tristesse de cet automne de guerre. Ils ne parlent pas des Alsaciens. Les pages de notre bulletin de la SHAP ³, en décembre 1940, et celles, bien illustrées, de Pierre Ichac, en janvier 1941, dans *l'Illustration* ⁴ sont bien plus sérieuses.

Au cinéma *Vox*, les Montignacois iront tous visionner, en 1944, le film *La Nuit des Temps*, tourné deux ans plus tôt. Sur l'écran, on assiste, comme si on

1. GRENET et COYE, 2018.
2. LAVAL, 1948.
3. BREUIL, 1940.
4. ICHAC, 1941.

y était, à la découverte de Lascaux en un temps (et en 12 minutes), mimée par des garçonnets d'une dizaine d'années (ils ne sont plus quatre mais cinq dont un louveteau), avec leur chien bien sûr, et, même, guidés par l'instituteur Léon Laval, jouant le beau rôle du découvreur en chef ! Un peu plus tard, dans une salle de classe (fig. 2), sa voix, bien doublée par l'acteur Claude Dauphin, mais sur un ton très sévère contrairement à ses habitudes, gronde pour tancer un élève en roulant des *rr* rocailleux... Alors que, naguère, le vrai Monsieur Laval était, en réalité, toujours très gentil, dépourvu d'accent et, de toutes façons, dans les années 1940, il était... à la retraite depuis une bonne dizaine d'années !



Fig. 2. Depuis longtemps retraité, Léon Laval redevient instituteur pour le cinéma ! (film *La Nuit des Temps* tourné en 1942).

En fouillant les dossiers du conservateur Léon Laval

Alors qu'on ne dispose que de la charmante *saga* racontée plus haut, les auteurs de la présente note sont chargés, en 1975, de rédiger, pour *Lascaux inconnu* (CNRS), entre autres chapitres, les circonstances de découverte de la grotte. Devant l'abondance de « témoignages » souvent discordants, ils décident de ne pas faire appel directement aux témoins vivants, mais de recueillir et de faire parler tous les « documents écrits » disponibles. Ils intitulent leur recherche « Les dix premières années sous la plume des témoins »⁵. Non sans mal, ils ont retrouvé François Laval, géologue à l'université de Nice. Il leur ouvre le très gros dossier oublié des archives de son père, le méticuleux conservateur de Lascaux durant la première décennie, lui-même disparu au début des années 1950.

Stupéfaction ! L'histoire qu'ils découvrent dans ces papiers de première main, notamment dans les rapports écrits par l'inventeur Ravidat et son compagnon Marsal, et par le conservateur lui-même, est bien différente de la *vulgate*, répandue auprès des visiteurs de Lascaux et de la presse, de sa découverte en 1940 jusqu'à la publication de l'ouvrage *Lascaux inconnu* en 1979.

Bien plus tard, le 14 octobre 1986, lors d'une conférence au Musée de l'Homme, J. Marsal, interrogé par nous, finira par reconnaître enfin, à propos

5. DELLUC, 1979.

de la première incursion dans la grotte du 12 septembre : « Ce jour-là, il n'y avait pas de chien. Mais c'était entré dans la légende et, moi-même, quand je montrais la grotte, où j'ai été guide pendant 15 ans, je racontais aux touristes que c'était pour aller chercher le chien qu'on avait découvert la grotte. ⁶ »

La véritable découverte de Lascaux « sous la plume des témoins »



Fig. 3. Le mécano Marcel Ravidat. L'athlétique et aventureux inventeur de Lascaux a 18 ans (coll. F. Laval).

Pour bien situer le rôle des Alsaciens, il nous faut d'abord présenter ici, avec précision, la véritable découverte de Lascaux, telle que nous la révéla la lecture des écrits de Maurice Queyroi, Marcel Ravidat, Jacques Marsal et Léon Laval.

1 - Le dimanche 8 septembre 1940. Un jeune Montignacois de 18 ans, Marcel Ravidat (apprenti mécano dans un garage depuis 2 ans) est en congé (fig. 3). Au-dessus de Montignac, dans la clairière d'un coteau, boisé de pins et de chênes, il repère, avec trois copains (des jeunes gens de son âge : Jean Clauzel, Maurice Queyroi et Louis Périer), un petit aven naguère mis au jour par la chute d'un grand arbre ⁷. Son chien Robot (un bâtard de setter et de terrier aux longs poils roux) gratte dans ce trou d'environ 1 m de côté et 1,50 m de profondeur. Au fond, s'ouvre un second orifice d'à peu près 20 cm de diamètre. Ravidat y fait tomber quelques pierres, qui roulent profondément : il se rend ainsi compte qu'une pénétration serait possible après désobstruction ; il pense à un souterrain, compte tenu de la proximité du manoir de Lascaux ⁸.

2 - Le jeudi 12 septembre 1940. M. Ravidat revient, seul et sans son chien, ses trois copains étant indisponibles. Mais il rencontre, en chemin, trois garçons, plus jeunes que lui. Ce sont des collégiens, en vacances : Georges

6. MARSAL, 1986.

7. Maurice Queyroi a, lui aussi, laissé un rapport de ce jour-là, intitulé 8 septembre 1940 (QUEYROI, 1940), dans lequel il explique que c'est sa mère qui lui a indiqué l'aven.

8. Ravidat était un homme un peu bougon, mais foncièrement honnête et au grand cœur. Il avait tenu à mentionner, entre les lignes de son premier manuscrit, les noms de trois autres jeunes gens (Jacques Clauzel, Robert Queyroi et André Détrieux). Eux aussi étaient avec lui ce jour-là sur le coteau, mais ils ne participent pas à la découverte du petit aven d'entrée (Manuscrit Ravidat, 1940, 1^{re} version non corrigée par L. Laval, *Découverte de Lascaux* (RAVIDAT, 1940 ; DELLUC, 2019)). Cet ajout fera dire – à tort –, en septembre 1990, lors d'un entretien avec C. Guillemeau (*Dernières nouvelles d'Alsace TV Magazine*), qu'ils étaient 8 (ou du moins 7) le 8 septembre, jour de la découverte de l'aven (STRAUEL et coll., 2016, p. 133, note 8).



Fig. 4a, b et c. Les jeunes compagnons de Ravidat (coll. F. Laval) : a, G. Agniel ; b, S. Coencas (photo de presse durant sa détention à Drancy) ; c, J. Marsal.

Agniel (15 ans), Simon Coencas (13 ans) et Jacques Marsal (bientôt 15 ans) (fig. 4a, b et c). Notre mécano s'est équipé d'une lampe Pigeon, d'une lampe à pétrole bricolée dans un corps de pompe à graisse *Tecalemit* et d'une lame de ressort d'auto transformée en un solide poignard. Il élargit la petite étroiture et, après une descente verticale de 3 m, il atteint le sommet d'un cône d'éboulis. De là, il se glisse entre l'éboulis pentu et la voûte hérissée de petites stalactites (passage difficile entre 30 et 40 cm de hauteur). Après une descente de 6 m, il arrive à la voûte de la grotte (actuellement plafond du 2^e sas). Au-delà, la pente continue sur 8 m jusqu'au premier gour, aujourd'hui comblé⁹. Il fait descendre ses compagnons et ils franchissent précautionneusement les autres gours de cette grande salle (aujourd'hui notre Salle des Taureaux). C'est seulement à une vingtaine de mètres de là, dans le Diverticule axial, qu'à la lumière fuligineuse de leurs deux lampes, les jeunes gens aperçoivent les premières peintures. Ils vont ensuite de découvertes en découvertes.

3 - Le vendredi 13 septembre, M. Ravidat et ses trois compagnons (et le petit Maurice Coencas) explorent toute la grotte et repèrent l'orifice du Puits : une étroiture d'environ 50 cm de haut¹⁰.

4 - Le samedi 14 septembre¹¹, M. Ravidat descend à la corde dans ce petit gouffre de 5 à 6 m de profondeur, à la force des poignets, après en avoir élargi un peu l'orifice et installé un baliveau en travers. Dans le précieux manuscrit intitulé *Rapport sur la découverte* (suivi de *Chronologie des premières entrées dans la grotte*¹², il est précisé que quatre autres « jeunes de

9. Gour : bassin d'eau calme, alors à sec, limité par une margelle de calcite festonnée, d'une quarantaine de centimètres de haut.

10. D'après la coupe du *Rapport Marsal* de 1965. Ce même 13 septembre, les jeunes Alsaciens X. Prévôt et A. Stiller sont venus jusqu'à l'aven d'entrée, mais sans y pénétrer. Ils y entreront les deux jours suivants, comme on va le voir.

11. Et non le vendredi 13, comme on l'a longtemps dit. Date confirmée par M. Ravidat, via T. Félix.

12. MARSAL, 1965.

Montignac » participent à cette journée du 14. Puis, le dimanche *15 septembre*, ce sera « une vingtaine de jeunes garçons de Montignac » et ensuite « tous les jeunes du pays ».

5 - Léon Laval, Henri Breuil et les autres. « Notre découverte attirant tous les jeunes du pays », note effectivement Marsal dans son rapport, l'ancien instituteur Léon Laval, érudit et actif animateur local, est prévenu le *17 septembre* et finit par monter à la grotte le *18*. Il se décide à y descendre le *19* au matin¹³, avec d'autres adultes. Le *21* voit l'arrivée de l'abbé Henri Breuil, alerté par son jeune ami Maurice Thaon, venu la veille, et accompagné par les deux abbés Bouyssonie et le Dr André Cheyrier. Suivront deux préhistoriens, Denis Peyrony le *22 septembre* et l'abbé André Glory le *24*¹⁴, puis des centaines de visiteurs jusqu'à la fin de l'année : « 1 500 visiteurs en une semaine », selon A. Glory, qui deviendra le grand archéologue de Lascaux¹⁵. Parmi eux, le comte Bégouën, le *31 octobre*, qui envoie un article au *Temps*.

Le premier journal à signaler la découverte est *le Petit Parisien*, les *25* et *26 septembre*, sous la plume d'André Le Bret. D'autres suivent, dont le célèbre Pierre Scize le *27* dans *Paris-Soir*. Aucun article de la presse des années 40 ne parle des Alsaciens¹⁶.

Aujourd'hui, après la publication de *Lascaux inconnu*¹⁷, la découverte est rapportée fidèlement notamment dans les livres¹⁸, dans une bande dessinée¹⁹ et dans les films²⁰.

D'autres garçons ? Des indices...

Avant d'être informés des résultats de l'enquête, menée en Alsace même par Jean-Philippe Strauel, président de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried (Centre Alsace), nous avons relevé quelques indices. Nous ne savions pas bien les interpréter. Dans les divers commentaires sur l'histoire de la découverte, des garçons, non Montignacois de souche, étaient parfois cités.

Ainsi, dans le brouillon de son rapport manuscrit²¹, demandé par Léon Laval et non encore corrigé par lui, Ravidat mentionne, à propos du *12 septembre* :

-
13. MARSAL, 1965.
 14. Soit une semaine avant le départ de ses compatriotes alsaciens qui retournent en Alsace...
 15. GLORY et DELLUC, 2008 ; DELLUC, 2015.
 16. DELLUC, 2012.
 17. LEROI-GOURHAN et ALLAIN, 1979.
 18. DELLUC, 2003a ; F. LAVAL, 2006 ; CHASSAIN et TAUXE, 2016.
 19. FÉLIX, 1989 ; FÉLIX et BIGOTTO, 1990.
 20. BUNIO, 1990 ; RUSPOLI, 2003 ; WILLEMONT, 2007.
 21. RAVIDAT, 1940.

« En chemin, je fis la rencontre d'autres camarades qui allaient régler une histoire avec certains garçons²², qui avaient mouchardé au sujet de... je ne sais plus quoi. Une fois la leçon donnée, trois d'entre eux décidèrent de me suivre : Jacques Marsal, Simon Coencas et Georges Agniel. »

Interviewé par Radio-Périgord, en août 1983, il s'exclame en patois, toujours à propos du *12 septembre* : « Nous sommes montés à Lascaux. Nous trouvâmes une autre équipe (et même un petit frère de Queyroi, le petit Robert)... mais elle n'était pas de notre bord²³ ».

Le livre de P. Fanlac parle même de « jeunes lorrains » [*sic*], qui avaient maille à partir avec les trois jeunes compagnons de M. Ravidat²⁴.

Plus tard, le futur géologue François Laval, âgé de 7 ans à l'époque et très souvent présent à Lascaux avec son père, seul détenteur de la clef de la caverne, évoquera ce même *12 septembre*, dans ses souvenirs²⁵ :

« Jacques Marsal se trouvait près du château de Lascaux, avec quelques autres garçons qui en voulaient à de jeunes réfugiés alsaciens pour une affaire d'honneur à régler. Marcel Ravidat les rencontra et pensa qu'une aide ne lui serait pas inutile dans son exploration souterraine. Les autres, ayant donné la leçon aux coupables, s'en retournèrent vers Montignac. Cependant, trois d'entre eux, Marsal et deux petits Parisiens, Georges Agniel et Simon Coencas, acceptèrent d'accompagner Ravidat. »

C'est ce que confirmera J. Marsal, lors de sa conférence au Musée de l'Homme, le 14 octobre 1986, sans donner d'autres détails sur ces « jeunes réfugiés alsaciens »²⁶.

Entrée en scène des Alsaciens

Le petit groupe formé par l'inventeur M. Ravidat et ses trois compagnons s'enrichit, le vendredi *13 septembre*, d'un très jeune garçon, le petit frère de Simon Coencas²⁷. Personne d'autre n'est cité.

Le *14 septembre*, M. Ravidat, accompagné de G. Agniel, S. Coencas et J. Marsal, reviennent dans la grotte, équipés d'une corde et d'un baliveau.

22. C'est nous qui soulignons ici certains mots.

23. RAVIDAT, 1983.

24. FANLAC, 1968, p. 22 et 27.

25. F. LAVAL, 2006.

26. MARSAL, 1986.

27. Les membres de la famille Coencas sont des réfugiés juifs d'origine grecque. Ils regagnent Paris très peu de jours après la découverte et seront emprisonnés au camp de Drancy, puis exterminés à Auschwitz, sauf Simon et sa sœur Éliette, car ils sont âgés de moins de 16 ans.

Ravidat descend dans le Puits. Le minutieux *Rapport sur la découverte* de J. Marsal²⁸ révèle que sont également présents « quatre jeunes de Montignac²⁹ ». La descente dans le Puits, à la suite de M. Ravidat, se fait « à l'aide d'un gros branchage, dont le basculement a laissé des traces encore gravées au plafond de l'Abside ».

Le lendemain, dimanche *15 septembre*, toujours selon ce *Rapport*, c'est le tour d'« une vingtaine de garçons » venus de Montignac. Les jours passent : « Notre découverte attirant tous les jeunes du pays³⁰ », et se répandant dans tout le pays « comme une traînée de poudre », Léon Laval, est prévenu le *17 septembre*. Il est convaincu par les dessins du jeune lycéen Georges Estréguil. Il monte à la grotte le *18*, mais n'entre dans la caverne (des marches ont été taillées) que le *19* au matin, selon Marsal, « accompagné par la plupart des jeunes du pays » et quelques curieux.

Le *20 septembre*, Maurice Thaon fait quelques dessins et va prévenir l'abbé Henri Breuil, réfugié près de Brive. Ce « Pape de la Préhistoire » vient le *21* à Lascaux, dont les premiers explorateurs et « des jeunes de Montignac » gardent l'entrée, et le dimanche *23 septembre*, ce sont 300 personnes et des journalistes qui pénètrent dans la grotte, attirés par la nouvelle et par la présence de H. Breuil.

Compte tenu du précieux *Rapport* de Marsal, nous concluons que les trois jours qui ont vu les premiers Alsaciens s'occuper de Lascaux seraient donc le *13 septembre* (à l'extérieur de la grotte), *les 14 et 15* (à l'intérieur).

Mais comment le prouver ? Ces Alsaciens avaient été évacués de leur bourg d'Elsenheim³¹ le 1^{er} septembre 1939, pour gagner Montignac par chemin de fer. En 1939, Elsenheim comptait environ 600 habitants et Montignac 3 000.

Rassemblés au son du tambour, ceux d'Elsenheim partirent, « avant vingt heures, le soir, direction Ribeaupillé, avec une charrette, quelques affaires, leurs chevaux et leurs vaches, et marchèrent toute la nuit. » Puis ce fut « un voyage interminable dans des wagons à bestiaux, recouverts de paille, allant aux toilettes dans un coin du wagon, tout comme des bêtes. Tous les soirs le train s'arrêtait. Quelques jours plus tard, ils sont arrivés à Montignac³² ».

28. MARSAL, 1965.

29. Dans cette formule, il faut comprendre « des jeunes [venus] de Montignac ». En effet, les Alsaciens repliés d'Elsenheim sont alors bien installés à Montignac depuis une année. Les jeunes y vont en classe (une trentaine de filles et autant de garçons, répartis en 2 classes) et partagent, très amicalement, diront-ils, la vie de tous, depuis septembre 1939.

30. C'est nous qui soulignons cette formule qui englobe les jeunes Alsaciens.

31. Arrondissement de Sélestat, canton de Marckolsheim, Bas-Rhin. Marckolsheim est aujourd'hui jumelée avec Le Bugue.

32. PRÉVÔT et PHILIPP, 2018-2019.

Lascaux : le témoignage écrit de Xavier Prévôt

Les premières explorations de Lascaux ont laissé des souvenirs vivaces auprès de certains réfugiés alsaciens, dont un précieux texte écrit de Xavier Prévôt (presque 16 ans en 1940). Évacué à Montignac, il devient vite l'ami des « copains du village », avec qui « on courait la montagne en jouant aux corsaires ». Il a dicté son aventure et raconté sa présence durant « trois jours de suite » à Lascaux, dans une interview du journaliste Pierre Maenner, parue dans le journal *L'Alsace*³³ (fig. 5). Elle a été retrouvée lors de l'enquête minutieuse de J.-Ph. Strauel³⁴ auprès de Michel Prévôt, petit-fils de l'interviewé³⁵. Voici l'essentiel de ce texte, très passionnant, qui cadre bien avec le *Rapport* de J. Marsal :



Fig. 5. L'Alsacien Xavier Prévôt. Il raconte ses « 3 jours de suite » à Lascaux dans *L'Alsace*, octobre 1980 (coll. M. Prévôt).

33. PRÉVÔT, 1980.

34. STRAUDEL, 2016 ; 2018-2019.

35. C'est dire si notre gratitude va à J.-Ph. Strauel, président de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried, et à M. Prévôt, vice-président de la Société d'histoire de Housset et membre actif de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried.

« C'est un après-midi de septembre en 1940. Mon cousin Arsène [Sittler] (il n'est malheureusement pas revenu de la guerre) et moi on courait derrière un gars qui avait pris la fuite dans la montagne.

On a trouvé l'entrée de la grotte derrière un taillis de branches. Un camarade de Montignac, Marsal, qui connaissait l'existence de grottes dans le secteur, est rentré le premier. Mais le premier jour [sans doute le 13 septembre] nous ne sommes pas descendus³⁶.

Le lendemain matin [le 14 septembre], sans en parler à personne, toute l'équipe est remontée dans la montagne. On était cinq ou six, avec Arsène [Sittler, 15 ans], Pierrot [X, patronyme non mentionné], un camarade qu'on appelait « Bagnard » [Marcel Ravidat]³⁷ et [Jacques] Marsal.

On a élargi le trou et on est entrés. C'est là qu'on a découvert les fresques préhistoriques [en réalité elles avaient été déjà découvertes par Ravidat et ses trois compagnons les deux jours précédents] dans une grotte [la Salle des Taureaux] et dans les galeries [le Diverticule axial et le Passage] dont les parois étaient piquées de quartz [de calcite]. On était tous impressionnés. On marchait à la bougie en regardant les dessins, le bison qui renverse le bonhomme³⁸ [la célèbre scène du Puits], et tout, et mon cousin Arsène a failli tomber dans un gouffre³⁹. Devant le bison qui renverse le bonhomme, Arsène, Marsal, Bagnard, tous, on tremblait. »

Outre Xavier Prévôt (fig. 6a), Arsène Sittler et Pierrot X, il y a trois autres participants : G. Agniel, S. Coencas, mais ils ne sont pas nommés, et la petite Alsacienne Marthe Grollemund (12 ans) (fig. 6b), qui le confirmera, durant l'été 1993, dans une interview par une radio locale⁴⁰.

Le 15 septembre, « une vingtaine » de jeunes participants, non nommés, accompagnent Ravidat et Marsal. Parmi eux se trouvent sans doute d'autres Alsaciens, non cités dans les écrits, en dehors de René Jehl qui a laissé un court texte (cf. *infra*).

« Nous sommes remontés à la grotte trois jours de suite⁴¹, [conclut X. Prévôt en 1980] sans en souffler mot au village. Mais la mère de Marsal tenait un bistrot à Montignac, et petit à petit l'affaire s'est ébruitée⁴². Quand la

36. C'est nous qui soulignons ce « premier jour », sans pénétration dans la grotte (sans doute sans l'accord de Ravidat et/ou faute d'éclairage), mais cette journée est décomptée par Xavier Prévôt, dans ses « trois jours de suite ».

37. Le Bagnard : surnom de Ravidat en référence à sa robustesse et au Jean Valjean du film *Les Misérables* de 1933. Michel Prévôt note : « Comment Xavier Prévôt aurait-il pu inventer le surnom de Ravidat », s'il ne l'avait côtoyé ? (PRÉVÔT et PHILIP, 2018-2019).

38. C'est la célèbre scène homme-bison du Puits. La descente dans le Puits et la découverte de cette scène datent donc effectivement du 14 septembre et tous semblent bien y avoir participé.

39. Ce « gouffre » était probablement le « suçoir » de la Salle des Taureaux, alors encore ouvert.

40. Marthe, devenue plus tard M^{me} Schwartz, citera alors seulement Xavier Prévôt, Arsène Sittler et Jacques Marsal (STRAUJEL *et al.*, 2016). Interviewée déjà en 1994, elle avait déjà confié avoir participé à la découverte de Lascaux (PERRIN, 2016).

41. C'est nous qui soulignons. « Remontés à la grotte » ne veut pas dire « entrés dans la grotte ». Noter que les Elsenheimois habitent un pays plat et que Xavier Prévôt appelle la colline de Lascaux « la montagne ».

42. Marsal précise bien : « Notre découverte attirant tous les jeunes du pays ».

mère de Xavier Prévôt a appris la nouvelle, elle a interdit à son fils d’y retourner et une dizaine de jours plus tard c’est le retour pour Elsenheim... »



Fig. 6. Des jeunes Alsaciens à Lascaux : a, Xavier Prévôt. Il reviendra à Lascaux en 1999 (coll. M. Prévôt) ; b, Marthe Grollemund, 12 ans, collégienne à Montignac en 1940 (coll. A. Oster).

Selon les enquêtes récentes de nos amis d’Alsace, André Gaschy (né en 1931) est « le dernier Elsenheimois à pouvoir encore parler de ce séjour à Montignac ». Il y côtoie des enfants de son âge. Son père, Robert Gaschy, l’accompagne à Lascaux juste « avant de partir quelques jours dans les wagons à bestiaux aménagés avec de la paille », sans doute le *15 septembre* avec Robert Rebert et une quinzaine d’autres jeunes⁴³. André Assal (né en 1929, aujourd’hui décédé) « visitera la grotte avant de partir pour l’Alsace [*fin septembre*], sans savoir que certaines personnes d’Elsenheim ont participé à cette découverte⁴⁴ ».

Les Alsaciens retournent en Alsace

En conclusion, le lendemain de la désobstruction de l’entrée et de la découverte des peintures, quatre jeunes Alsaciens d’Elsenheim sont venus à l’entrée de Lascaux le *vendredi 13 septembre* (mais ils sont restés à l’extérieur ce jour-là). Puis, certainement, ils sont entrés dans la grotte le *samedi 14* et sont alors descendus dans le Puits. Ils y ont admiré la fameuse scène homme-bison, découverte ce jour-là⁴⁵. Ils sont revenus dans la grotte le *dimanche 15* (soit, au total, « 3 jours de suite, sans souffler mot au

43. STRAUJEL, 2016.

44. PRÉVÔT et PHILIPP, 2018-2019.

45. C’est ce que résume bien l’article de X, intitulé « Les trois jeunes Alsaciens de Lascaux », dans les *Dernières nouvelles d’Alsace*, publié le 15 décembre 2016.



Fig. 7. Le retour en Alsace. Au tout début d'octobre 1940, les Elsenheimois passent par la gare de Sélestat pour gagner leur village (Presse de l'époque).

village », selon X. Prévôt) et peut-être le 16 septembre⁴⁶, avec de nombreux curieux, donc sans doute, au moins, trois autres Alsaciens.

Suite aux conventions d'armistice, les Elsenheimois de Montignac et des environs repartent le mardi 1^{er} octobre, dans des wagons à bestiaux *via* Sélestat (fig. 7), gardant un bon souvenir de leur séjour, malgré la dureté des temps et de petites difficultés durant les premiers jours⁴⁷. Ils sont au nombre de 751 (dossier n° 20), répartis dans 29 wagons⁴⁸.

Deux des ados alsaciens, explorateurs de Lascaux, seront en 1942 incorporés de force dans la *Wehrmacht*, parmi les « Malgré-nous » : Xavier Prévôt, envoyé 2 ans en Norvège occupée (fig. 8), sera ensuite emprisonné 13 mois par les Soviétiques au terrible « camp spécial n°188 » de Tambov-Rada et libéré le 28 octobre 1945 ; son cousin Arsène Sittler (fig. 9) mourra sur le front de l'Est, sans doute en Prusse orientale⁴⁹. Marthe Grollemund épousera en 1954 un agriculteur de Marckolsheim, Armand Schwartz⁵⁰.

À Lascaux, que se passe-t-il après la découverte la grotte ? L'abbé Breuil, à sa première visite, le 21 septembre, avait déclaré : « C'est presque

46. Encore que la mère de X. Prévôt, informée des visites de son fils à Lascaux, lui interdit d'y retourner (STRAUEL, 2016).

47. En Dordogne, le parler germanique des Alsaciens, vite baptisés les Ya-Ya, avait troublé les Périgordins ; l'absence de salles de bains et les cabinets au fond du jardin avaient stupéfié les Alsaciens (SCHUNCK, 2006, 2016 et 2019).

48. SCHUNCK, 2012, p. 26.

49. MENGUS, 2017b, p. 186-187. Comme tous les « Malgré-nous » elsenheimois non-rentrés, il sera déclaré « mort pour la France » le 18 juin 1963.

50. STRAUDEL, 2016.



Fig. 8. Xavier Prévôt, un « Malgré-nous ». Le soir de Noël 1942 (à g. sur la photo) (coll. M. Prévôt).



Fig. 9. Arsène Sittler, cousin de X. Prévôt, mort sur le front de l'Est en 1944 ou début 1945 (ADEIF et archives Eisenheim).

trop beau !⁵¹ » Il demeure à Montignac jusqu'au 13 décembre, au château de Puy-Robert chez M. de Montardy, à 1 km de la grotte. Après un examen de trois jours, il rédige le 28 septembre 1940 la première description de la grotte, qui sera présentée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 11 octobre 1940). Ce rapport dactylographié parvient à Paris via Vichy (car les deux zones sont alors coupées l'une de l'autre)⁵². Ce texte cite les inventeurs avec quelques approximations, mais ne parle pas des Alsaciens.

Durant l'été de 1942, on tourne le film *La Nuit des temps*, avec L. Laval et cinq très jeunes enfants, à l'aide d'accumulateurs, dans Lascaux et dans une grotte voisine. Montignac s'est endormie dans cette zone encore non occupée : elle va bientôt se réveiller avec l'invasion de novembre 1942, la Résistance et la Libération. Après les Chantiers de la Jeunesse et le maquis FTPF, Ravidat participe, dans la Première Armée de De Lattre, à la bataille d'Alsace puis à la prise de Karlsruhe⁵³. Marsal est requis par le STO et envoyé en Autriche.

La guerre se termine. Libéré, le caporal Ravidat redevient mécanicien au garage de Montignac, puis est embauché à Lascaux. Il fait revenir de Paris son compagnon Marsal : ils deviendront les premiers guides de la grotte, inaugurée en 1948.

51. Léon Laval s'était aussi montré stupéfait et avait également poussé un cri très admiratif : « Merde ! ».

52. BREUIL, 1940.

53. DELLUC, 2003b et 2010.

Xavier Prévôt de retour en Dordogne

Plus tard, Jean-Philippe Strauel et Michel Prévôt ont pu reconstituer les deux retours de Xavier Prévôt à Montignac :

« En août 1978, Xavier Prévôt, retournera à Montignac dans l'espoir de visiter la grotte. Selon son témoignage à son petit-fils Michel, il voudra aussi parler à Marsal, mais celui-ci se cacha, ne voulant pas le rencontrer. Le maire [Jacques Cabanel] aurait déclaré qu'on ne pouvait changer le contenu des livres⁵⁴. Enfin il retournera une dernière fois à Montignac en mai 1999, où il aura le privilège de visiter la vraie grotte de Lascaux, avant de décéder quelques mois plus tard⁵⁵ ».



Fig. 10. Sculpture sur bois de X. Prévôt (peu avant 1999). La Salle des Taureaux de Lascaux était restée présente dans sa mémoire, avec des détails significatifs (aven, laminoir, gours et « suçoïr », départ des deux galeries) (coll. M. Prévôt).

54. Ce malheureux épisode peut avoir 2 raisons : 1 - Le caractère très personnel de J. Marsal, déjà connu pour sa naïve tentative d'auto-attribution de la découverte de Lascaux : en 1940, il avait rédigé un récit manuscrit, très personnel, de la découverte, où il s'attribuait le beau rôle de l'inventeur Ravidat, mais il revint bien vite à la version devenue traditionnelle et nous indiqua en 1975, l'air un peu gêné, que ce brouillon était « une plaisanterie » : il était absent le 8 septembre et il n'avait pas de chien (DELLUC, 2010). 2 - De surcroît, on peut concevoir que le maire, fin politique (maire de Montignac pendant 30 années, de 1972 à 2001), n'ait pas voulu tout remettre en cause et paraître amoindrir la gloire de ses administrés Ravidat et Marsal, devenus guides.

55. En effet, Lascaux est alors encore ouverte pour 5 personnes 5 jours par semaine, mais cette possibilité va être supprimée très peu après (DELLUC, 2019).

En outre, peu avant son décès (1999), X. Prévôt, maçon de métier (et excellent sculpteur sur bois), exécute, de mémoire, une belle sculpture en bas relief, sur un grand bois de chêne (91 cm x 47 x 15) (fig. 10), représentant « la Salle des Taureaux »⁵⁶. Cette œuvre est très convaincante par certains détails et, tout particulièrement, par la petite excavation du sol, représentant « le suçoir » vers les fissures inférieures⁵⁷.

En définitive, les Alsaciens de Lascaux ne furent pas rejetés par les Montignacois, mais simplement oubliés. Après quelques difficultés initiales entre ces deux populations, leur cohabitation s'est révélée sans nuages et même le plus souvent amicale voire fraternelle et cette amitié dure encore. De surcroît, la participation des jeunes Alsaciens à l'histoire de Lascaux fut très fugace : ces « trois jours de suite » se placent juste après les deux premiers jours, si exaltants, de la découverte de la grotte par Ravidat et ses trois compagnons et juste avant les jours où tous les jeunes de Montignac allaient y pénétrer, dont d'autres Alsaciens devenus Montignacois. Et la plupart de ces réfugiés devaient regagner leur province définitivement deux semaines plus tard...

Deux compléments venus d'Alsace

René Jehl. Cet habitant d'Elsenheim a rédigé ses souvenirs⁵⁸. N'ayant pas participé à la découverte de Lascaux et télescopant le 8 et le 12 septembre, il l'attribue à :

« un groupe de jeunes (dont Xavier Prévôt, un garçon de notre village), parti se promener avec un chien. Près d'un bois, le chien s'est mis à gratter la terre [...]. Il y avait à cet endroit un trou dans la terre [...]. Ils y ont jeté des pierres [...]. Ils ont alors agrandi l'ouverture et ont pénétré à l'intérieur avec précaution : ils venaient de découvrir une grotte [...]. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre et, comme tant d'autres, je m'y suis rendu avec quelques camarades [...] et ce que nous avons découvert⁵⁹ nous a laissé sans voix ... »

Nicolas Mengus. Récemment, cet historien alsacien⁶⁰ fait référence à des articles déjà parus⁶¹. Mais il introduit un certain décalage dans les dates et dans la chronologie des interventions des divers jeunes Alsaciens.

56. Nous devons la communication de cette image à Michel Prévôt que nous remercions.

57. Il se souvient sans doute que son cousin Arsène Sittler a failli y tomber par mégarde le 14 septembre 1940 (cf. *supra* note 20). DELLUC, 2016.

58. JEHL, s.d. vers 1994. Une copie nous a été communiquée par J.-Ph. Strauel que nous remercions.

59. Le mot « découvert » a un double sens : il désigne à la fois ce que révèle l'inventeur et, ici, ce qu'observe avec enthousiasme le visiteur...

60. MENGUS, 2017a.

61. DELLUC et STRAUDEL, 2016 ; STRAUDEL, 2016. De même, la grande presse se fera parfois l'écho de ces découvertes (PERRIN, 2016 ; C.D., 2018...).

Pour conclure cette enquête...

Quatre jeunes d'Elsenheim ont donc bien participé à l'exploration de Lascaux au cours des jours suivant la découverte. La discrétion de leurs familles, préoccupées par des problèmes personnels bien plus importants, et leur retour en Alsace une quinzaine de jours plus tard ont conduit à les faire oublier complètement dans la petite histoire de Montignac et de sa grotte.

Mais cet événement est demeuré gravé à tout jamais dans la mémoire de Xavier Prévôt et de Marthe Grollemund, qui ont eu la chance de pénétrer, durant la première semaine, dans cette caverne merveilleuse. Et toute notre reconnaissance va à nos amis alsaciens, Jean-Philippe Strauel puis Michel Prévôt, à qui revient tout le mérite d'avoir, les premiers, pu nous permettre de bien situer et de préciser l'intervention de leurs compatriotes dans l'historique de la découverte de Lascaux.

Robert et André Gaschy, Robert Rebert, André Assal et d'autres Alsaciens, jeunes ou adultes, oralement cités dans les enquêtes ou dans un texte récent (R. Jehl), ont pu entrer dans la grotte après le 14 septembre, par exemple le 15, le 16, le 19, le 23...



Fig. 11. Plaque commémorative des jeunes Alsaciens à Lascaux en 1940. Inauguration le 4 novembre 2018 à Elsenheim. De g. à dr. : G.-D. Kennel, sénateur du Bas-Rhin, J.-Ph. Strauel, président de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried, Marthe Schwartz, née Grollemund, V. Griss, maire (coll. J.-Ph. Strauel).

C'est pour célébrer cette participation aux premiers temps de Lascaux que, le dimanche 4 novembre 2018, une plaque commémorative, portant le visage de cinq jeunes Elsenheimois, a été inaugurée devant la mairie rénovée et l'église d'Elsenheim, place du 31 Janvier 1945 (le jour de la libération de la commune), en présence de diverses personnalités et tout particulièrement de M^{me} Schwartz, née Grollemund, nonagénaire et survivante des « Alsaciens de Lascaux », honorée de la médaille de l'Assemblée nationale par le député Antoine Herth. Cette belle journée fut aussi l'occasion de souhaiter « amplifier les relations entre Montignac et Elsenheim ⁶² » (fig. 11).

En bref, pour nous, l'inventeur de la grotte de Lascaux est Marcel Ravidat : le premier, il constate que le petit aven semble se poursuivre par un passage. Il revient élargir lui-même cette étroiture, franchir le laminoir, atteindre la Salle des Taureaux. Ses trois compagnons, Agniel, Coencas et Marsal, qui le suivent, sont les co-inventeurs de Lascaux. Le courageux Ravidat sera aussi le premier à descendre dans le Puits.

Xavier Prévôt, Arsène Sittler, Pierrot X et Marthe Grollemund, les quatre Alsaciens, qui les ont rejoints le samedi 14 septembre, y compris au fond du Puits, où ils ont co-découvert avec eux la scène homme-bison (fig. 12), comme l'indique la présente enquête, méritent désormais d'être



Fig. 12. La scène homme-bison découverte le 14 septembre 1940.

62. « La vérité gravée dans le métal », *DNA*, 6 novembre 2018, p. 42, par J.-C. O.

associés à Ravidat et à ses compagnons pour la découverte de cette partie de la caverne.

B. D. *, G. D. **, J.-Ph. S. ***

Bibliographie

- Archives : H. BREUIL, B. et G. DELLUC, A. GLORY et F. LAVAL, J. MARSAL, M. RAVIDAT, A. et ARL. LEROI-GOURHAN et SHAP.
- BREUIL H., 1940. « Rapport à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres » (lu le 11 octobre 1940), *BSHAP*, t. LXVII, p. 485-490 (avec 3 relevés de M. Thaon) ; *CR de l'Académie des Inscriptions et Belle-Lettres*, p. 347-376, repris dans LAVAL L., 1948, p. 31-41.
- BUNIO M., 1990. *Les Enfants de Lascaux*, film DVD, SFP, France 2, SGGC, VSP Production.
- CHASSAIN H. et TAUXE D., 2016. *La Grande histoire de Lascaux. De la Préhistoire au XXI^e siècle*, Bordeaux, Sud Ouest (préface d'Y. Coppens et D. Vialou).
- DELLUC B. et G., 1979. « Les dix premières années sous la plume des témoins », dans LEROI-GOURHAN Arl. et ALLAIN J., 1979. *Lascaux inconnu*, XII^e suppl. à *Gallia Préhistoire*, Paris, CNRS, p. 20-33.
- DELLUC B. et G., 2003a. *Lascaux retrouvé. Les recherches de l'abbé André Glory*, Périgueux, Pilote 24.
- DELLUC B. et G., 2003b. « Marcel Ravidat, inventeur de Lascaux », *BSHAP*, t. CXXX, p. 491-510.
- DELLUC B. et G., 2010. « Lascaux et la guerre. Galerie de portraits », *BSHAP*, t. CXXXVII, p. 159-202 (repris sur *hominides.com*).
- DELLUC B. et G., 2012. « Lascaux et la Presse des années 1940 », *BSHAP*, t. CXXXIX, p. 551-577.
- DELLUC B. et G., 2015. « Le préhistorien André Glory. Le chercheur de Lascaux », *Art et Histoire en Périgord Noir*, n° 141, p. 61-78.
- DELLUC B. et G., 2016. « Comment ont-ils été oubliés », *L'Alsace*, 1^{er} septembre, p. 32.
- DELLUC B. et G., STRAUDEL J.-Ph., 2016. « La découverte de Lascaux en 1940 : du nouveau avec les Alsaciens », *BSHAP*, t. CXLIII, p. 361-374. Voir aussi STRAUDEL, 2016.
- DELLUC B. et G., 2019. *Dictionnaire de Lascaux*, Bordeaux, Sud Ouest (2^e éd.).
- FANLAC P., 1968. *La merveilleuse découverte de Lascaux*, Périgueux, Fanlac (illustrations par P. Vidal et M. Négrier).
- FÉLIX T., 1989. *Les Œuvres pariétales de la Salle des Taureaux et du Diverticule axial de la grotte de Lascaux*, diplôme d'études doctorales, Muséum national d'Histoire naturelle, 369 et 87 p., ill., pl. et tabl. (multigraphié).

* Dép. de Préhistoire du MNHN, Paris, UMR 7194 du CNRS, Équipe NOMADE. Courriel : gilles.delluc@orange.fr.

** *idem*.

*** Président de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried (Centre Alsace). Courriel : jph.strauel@free.fr.

- FÉLIX T., 1990. « Historique de la découverte et des relevés de la grotte de Lascaux », dans COLLECTIF, 1990. *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, SHAP (suppl. au t. CXVII du BSHAP), p. 13-67.
- FÉLIX T. et BIGOTTO P., 1990. *Le Secret des bois de Lascaux*, [Saint-Geniès], Impact (auteurs associés : S. Coencas, G. Agniel, M. Ravidat) (bande dessinée).
- GLORY A. (et DELLUC B. et G.), 2008. *Les recherches à Lascaux (1952-1953)*, *Documents recueillis et présentés par Brigitte et Gilles Delluc*, suppl. n° 39 à *Gallia-Préhistoire*, Paris, CNRS, avec la coll. de C. Leroy-Prost et A. Vannoorenbergh.
- GRENET S. et COYE N., 2018. « Raconter ou prouver. Récits de découvertes et de non-découvertes de grottes ornées », *Cahiers de narratologie*, n° 33 (en ligne).
- ICHAC P., 1941. « Un Versailles de l'art préhistorique. La grotte à peintures de Montignac, en Dordogne », *L'Illustration*, n° 5104, 4 janvier, p. 9-16, ill.
- JEHL R., s.d. (v. 1994). *Incorporé de force dans l'armée allemande (14 octobre 1942-7 décembre 1945)*, dactylographié par sa fille A. Oster (envoi de J.-Ph. Strauel à B. et G. Delluc, 29 juillet 2018).
- LAVAL F., 2006. *Mon père, l'homme de Lascaux*, Périgueux, Pilote 24.
- LAVAL L., 1948. *La Caverne peinte de Lascaux*, Montignac, éd. du Périgord Noir (avec le rapport de M. Ravidat, corrigé).
- LEROI-GOURHAN Arl. et ALLAIN J., 1979. *Lascaux inconnu*, XII^e suppl. à *Gallia Préhistoire*, Paris, CNRS.
- MARSAL J., 1965. *Rapport sur la découverte*, suivi de *Chronologie des premières entrées dans la grotte*, manuscrit du 24 juin, 4 p., plan et coupe (photocopié), à la demande de la Commission scientifique, rédigé « sous les conseils de M. Paul Guyon ». Coll. L. Laval et Bâtiments de France.
- MARSAL J., 1986. *Visite de Lascaux avec diaporama*, conférence du 14 octobre au musée de l'Homme, archives sonores B. et G. Delluc.
- MENGUS N., 2017a. « Lascaux, Xavier Prévôt et les autres Alsaciens », dans *Ces Alsaciens qui ont fait l'Histoire*, Villeveyrac, Le Papillon rouge, p. 122-126 (voir aussi en ligne).
- MENGUS N., 2017b. « Arsène François Sittler », dans « Les non-rentrés d'Elsenheim », *Annuaire de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried*, n° 29, p. 186-187, ill.
- PRÉVÔT M. et PHILIPP A., 2018-2019. *Enquête sur les Elsenheimois en 1939-1940*, in *litt.* à B. et G. Delluc.
- PRÉVÔT X., 1980. « Récit à propos de Lascaux en 1940 », interview par P. Maenner, *L'Alsace*, coupure de presse reprise dans STRAUDEL, 2016 (coll. M. Prévôt).
- QUEYROI M., s.d. (1940 ?). *Rapport du 8 septembre 1940*, 2 p. manuscrites, archives L. Laval.
- RAVIDAT M., 1940. *Découverte de Lascaux (rapport sur sa découverte)* : manuscrit dans FÉLIX, 1990, p. 24-27 ; texte revu et corrigé, dans LAVAL L., 1948, p. 12-16.
- RAVIDAT M., 1983. *Découverte de Lascaux*, interview par Radio-Périgord (en partie en occitan, archives Delluc), publiée en 1990 dans *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, SHAP (suppl. au t. CXVII du BSHAP).
- RUSPOLI M. (avec la coll. de B. et G. DELLUC et de M. PATOU-MATHIS), 2003. *Lascaux, un nouveau regard*, Paris, Bordas.
- SCHUNCK C. et F., 2006. *D'Alsace en Périgord, Histoire de l'évacuation 1939-1940*, Saint-Cyr-sur-Loire, A. Sutton.

- SCHUNCK C. et F., 2012. *Réfugiés alsaciens et mosellans en Périgord sous l'Occupation*, Saint-Cyr-sur-Loire, A. Sutton.
- SCHUNCK C. et F., 2016. *1940 en Dordogne, année de ruptures*, Périgueux, ARKA (les p. 129-131, consacrées à Lascaux, ne font pas intervenir de jeunes Alsaciens).
- SCHUNCK C. et F., 2019. *Strasbourg et Périgueux. Villes sœurs*, Couze-et-Saint-Front, Secrets de Pays.
- STRAUEL J.-Ph. (avec la coll. de B. et G. DELLUC), 2016. « Elsenheim-Montignac 1940. Des Alsaciens inventeurs de la grotte de Lascaux », *Annuaire de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried*, n° 28, p. 127-137, ill.
- STRAUEL J.-Ph., PRÉVÔT M. et PHILIPP A., 2018. « Grotte de Lascaux. Du nouveau avec les Alsaciens d'Elsenheim », *Annuaire de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried*, n° 30, p. 153-155.
- STRAUEL J.-Ph., 2018-2019. *Enquête sur les Elsenheimois en 1939-1940*, in litt. à B. et G. Delluc.
- WILLEMONT J., 2007. *Lascaux, un nouveau regard*, DVD, Espaces.

« La cité silencieuse¹ », évacuation des Hospices civils de Strasbourg vers la cité sanitaire de Salagnac-Clairvivre

par Christophe WOEHLÉ

I. Les projets d'évacuation

La situation particulière de l'Alsace et de la ville de Strasbourg, enclavées entre les deux lignes de forteresses (Maginot et Siegfried), conduit l'administration des Hospices civils de Strasbourg à envisager des mesures de protection et d'évacuation dès les années 1935. Une commission interne aux Hospices est créée le 28 avril 1936, chargée d'élaborer un projet en cas de conflit franco-allemand. Cette commission émet l'hypothèse d'un maintien des Hospices dans les locaux des rez-de-chaussée qui, auparavant, doivent être aménagés pour résister aux bombardements et aux gaz. Des aménagements sont envisagés au niveau de la protection du château d'eau, de l'installation d'un poste électrique de secours, d'un puits et d'un local souterrain conçu

1. Strasbourg fut surnommée *The silent city* par la BBC, car quasi totalement vidée de ses habitants en 1939.

pour stocker les matières inflammables. Une commission est créée et élabore des plans, elle doit en outre étudier, si nécessaire, la possibilité d'évacuer les services. En parallèle, l'État prévoit, depuis 1927, l'éloignement des populations du Nord-Est par un projet de loi sur l'organisation de la nation en temps de guerre. En 1935, le gouvernement imagine le déplacement de soixante-et-onze villes de dix-sept départements du Nord et de l'Est vers les deux départements de Savoie. Au début de septembre 1938, les dispositions prises par la commission de l'hôpital civil en accord avec la préfecture prévoient que l'hôpital et les services annexes ne soient évacués qu'après la population civile. En effet, sous la protection de la Croix Rouge de Genève, la commission estime que le lieu est, en cas d'hostilités, le plus sûr de la ville. Un service doit être maintenu après l'évacuation pour faire fonctionner l'hôpital. La commission admet toutefois qu'aucune disposition ou instruction concernant une éventuelle évacuation n'ayant été prise par les autorités, l'hôpital civil devait se contenter de prendre des mesures immédiatement réalisables et d'attendre le dénouement des événements en cours. Enfin, le 16 septembre 1938, a lieu une entrevue avec les autorités et la commission, qui annonce officiellement l'évacuation des Hospices civils le quatrième et cinquième jour après la mobilisation générale. Le plan définitif de l'évacuation de la ville de Strasbourg est arrêté le 18 septembre 1938. Des mesures concernant la défense passive sont prises immédiatement, du sable est acheté en grande quantité, des drapeaux et des brassards portant la croix rouge sont confectionnés avec de vieux draps de lit assemblés et placés sur les toits et dans les cours. Des caisses de transport et des brancards de fortune sont fabriqués par le service des travaux. Deux jours plus tard, les chefs de clinique sont informés que leur destination sera Périgueux, Trélissac, Salagnac-Clairvivre, Vauclaire (Montpon-Ménésterol) et La Meynardie (Saint-Privat-des-Prés).

Le 24 septembre, la mobilisation partielle des personnels masculins et la réquisition de matériel a lieu, obligeant l'administration des Hospices à se passer du tiers au moins de son personnel. Les deux camions de l'hospice sont réquisitionnés. Il est décidé par l'administration de réunir les membres de la commission administrative et les directeurs de service tous les matins à 9 heures afin de prendre les décisions, en temps réel, qu'imposent les événements. On installe les croix rouges sur les toits et dans les cours, on procède même à l'achat de huit pistolets automatiques, calibre 7.65 mm, pour la protection du personnel chargé de la recette. Dès le 24 septembre, seuls les cas urgents sont encore admis. Avec le personnel, les convoyeurs et les malades, les chiffres atteignent 2 400 personnes à évacuer, alors que la préfecture en a prévu 1 650. Selon l'administration de l'hôpital, l'ensemble des mesures prises et le plan d'évacuation relèvent du plus pur optimisme et constituent, à bien des égards, un appel à l'improvisation.

II. L'évacuation

Dans la nuit du 2 au 3 septembre 1939, selon le plan défini et conformément aux instructions secrètes, est annoncée l'évacuation définitive de la ville de Strasbourg à ses habitants. Ceux-ci ont obligation de se diriger, le 3 septembre au matin, avec leurs 30 kg de bagages réglementaires, vers les stations de tramways qui débarquent les Strasbourgeois aux gares des faubourgs de Bischheim, Schiltigheim et Lingolsheim. On évite la gare centrale de Strasbourg qui risque de devenir un objectif prioritaire des bombardiers allemands. 374 000 habitants sont ainsi évacués d'Alsace vers la Dordogne et la Haute-Vienne ; les instances officielles s'installent à Périgueux. La plupart des médecins sont appelés sous les drapeaux, certains malades sont renvoyés dans leurs familles alors que les plus gravement atteints sont évacués d'abord sur le Hohwald dans les Vosges (fig. 1). Une antenne de quelque cent lits est aménagée dans les hôtels de la station climatique vosgienne, à quarante kilomètres de Strasbourg. Le secteur « Médecine A » des docteurs Weber et Sauberman, avec ses deux cents malades gravement atteints, est évacué en une journée à l'aide de camions, qui ont bien du mal à circuler. Repliés dans un hôtel de la station de ski du Hohwald, certains malades y meurent. Le départ pour la Dordogne est annoncé pour le 20 septembre 1939. Depuis Barr, où les attend un train spécialement dédié, les évacués partent en direction de Hautefort et de Clairvivre (fig. 2). Les docteurs Weber et Sauberman rejoignent Clairvivre à moto, en passant par Beaune, où ils en profitent pour saluer les patrons de l'hôpital, en route pour Clermont-Ferrand où la faculté de médecine et l'université de Strasbourg vont se replier.



Fig. 1. Au Hohwald.



Fig. 2. Vue du grand hôtel et des pavillons de Clairvivre.

Dans sa séance du 14 octobre 1939, l'administration centrale des Hospices civils fait savoir que Marc Lucius, administrateur, prend la direction générale de l'établissement en remplacement de Joseph Oster. Le repli au Hohwald est alors achevé et Marc Lucius se rend en éclaireur à Clairvivre, afin d'organiser avec la mairie de Strasbourg, repliée à Périgueux, l'installation des Hospices et l'organisation des services en Dordogne. Finalement, les derniers personnels restés sur place à Strasbourg se replient le 4 novembre 1939 sur le Hohwald et l'hôpital civil est donc définitivement fermé à cette date. Le Hohwald est placé sous l'administration du régisseur Auguste Lieber et les sanatoriums orthopédiques Stéphanie, au Neuhof et au Lac Blanc, sont sous l'administration du régisseur Albert Woerli. Le Hohwald ne sera finalement jamais complètement évacué et continuera de fonctionner en tant qu'annexe des Hospices civils de Strasbourg à Clairvivre pendant toute la durée de la guerre.

La transition entre l'évacuation des Hospices civils à Strasbourg et la fermeture définitive prévue en novembre ne se déroule pas selon les prévisions. Le médecin général des armées Schickel réquisitionne l'hôpital dès l'évacuation et le militarise. L'hôpital civil est alors occupé par des militaires malades, auxquels s'ajoutent le corps médical et les évacués de l'hôpital militaire strasbourgeois Gaujot, les équipes de corvée, le personnel de la défense passive et de la désinfection. Ce sont parfois jusqu'à 700 personnes qui séjournent dans les locaux de l'hôpital. Alors qu'il doit être pris en charge par l'administration militaire, ce sont les personnels de l'hôpital affectés aux travaux de fermeture qui continuent d'alimenter les chaudières (cuisines, buanderie, vapeur pour stérilisation, chauffage), la fabrication de glace et font fonctionner le service de transport d'aliments, d'ordures, du linge, etc. Un responsable, un contremaître et huit ouvriers font fonctionner l'hôpital jusqu'à épuisement du mazout et fournissent en moyenne 10 à 11 heures de travail quotidien, parfois jusqu'à 15 heures, de bon cœur et sans réclamer. Le 2 novembre, les chaudières sont définitivement arrêtées et les conduites vidées. Marc Lucius, devenu directeur des Hospices civils de Strasbourg à Clairvivre, est en charge de l'installation et du fonctionnement de l'établissement en Périgord.

III. L'installation en Dordogne, une épreuve difficile

Alors qu'une partie des malades gravement atteints et des membres du personnel chargés de les soigner sont restés dans les Vosges, le gros des Hospices civils arrive à Clairvivre en Dordogne vers le début d'octobre 1939. La cité sanitaire abrite alors déjà un certain nombre de blessés et de malades du poumon, pris en charge par la Fédération nationale des blessés du poumon et chirurgicaux basée à Paris (fig. 3). Si les locaux sont en majorité occupés par les blessés du poumon, une partie de la cité sanitaire est réquisitionnée pour installer un hôpital complémentaire militaire et y accueillir des militaires espagnols. Dirigé par le médecin-lieutenant-colonel Peyronnet de Lafonvielle, médecin-chef, et administré par le capitaine Papot, gestionnaire, l'hôpital militaire met rapidement à disposition des réfugiés des Hospices civils une partie des pavillons réquisitionnés pour l'armée.

Le 11 octobre 1939, on compte 935 personnes prises en charge par les Hospices au sein de la cité sanitaire de Clairvivre. 544 adultes et 391 enfants, dont 319 orphelins et pensionnaires du refuge Albert-Schweitzer. À ce moment-là, l'hospice civil évacué ne traite que des patients réfugiés d'Alsace. Avec les malades et le personnel des Hospices civils de Strasbourg, la cité accueille, fin octobre 1939, en plus des malades, 600 à 700 membres du personnel, médical et technique. En raison du climat rigoureux qui règne en cet hiver de 1939 à Clairvivre, la clinique infantile et la maternité ont été transférées

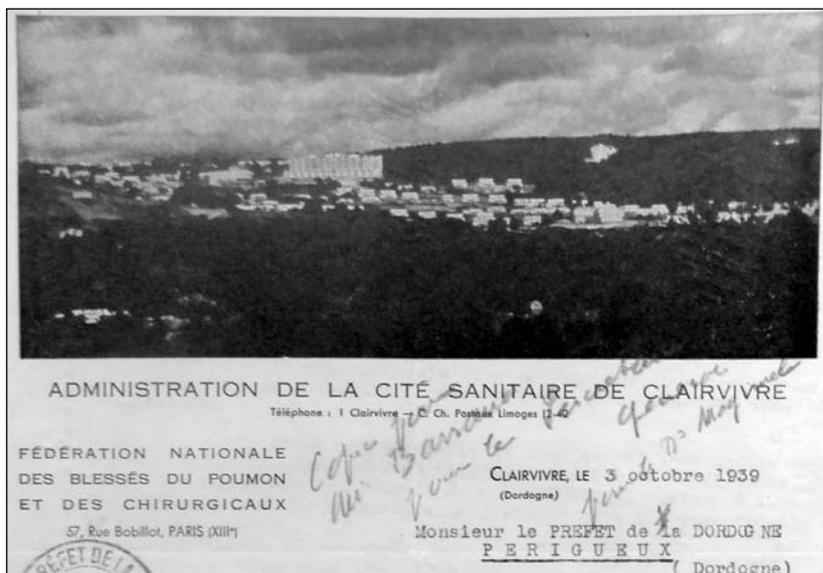


Fig. 3. Papier à en-tête de la FNBPC.

immédiatement à l'hôpital Parrot à Périgueux. Quant aux tuberculeux, leur transfert au château de Leyzarnie (Manzac-sur-Vern), réquisitionné par les Hospices, est prévu rapidement après l'arrivée des patients. Les enfants assistés du Bas-Rhin sont transférés au préventorium des Fougères à Brantôme.

Sans vouloir atteindre la capacité d'accueil qu'ils avaient à Strasbourg, à savoir 2 300 lits, les 500 lits que peut accueillir Clairvivre représentent, pour le directeur et administrateur, un écart excessif. De plus, les malades sont logés à quatre parfois cinq par chambre et, faute de place, de nouveaux patients ne peuvent être admis. Parfois, certains refus ont des conséquences tragiques. Clairvivre se situe à une grande distance des centres importants de la région que sont Périgueux et Brive. Cette situation provoque un surcoût pour l'acheminement des produits alimentaires et autres. Le transport des malades s'avère long, difficile et coûteux, ce qui fait hésiter les malades à venir jusqu'à la cité sanitaire. La présence des tuberculeux et la crainte de la contagion est également un frein à l'arrivée des malades alsaciens réfugiés qui préfèrent se faire soigner à proximité de leurs villages de résidence, dans de plus petites structures. Les difficultés rencontrées lors des premiers temps de l'installation ne sont pas restées ignorées du grand public et un préjugé défavorable à l'égard de l'établissement s'est installé au début. Des médecins strasbourgeois installés en Dordogne qui s'efforcent de diriger leurs patients vers Clairvivre se heurtent à une résistance opiniâtre, le corps médical régional montre une répugnance incontestable à faire venir ses patients à Clairvivre. Malgré le fait que les services des Hospices civils de Strasbourg à Clairvivre soient dirigés

par des professeurs de la faculté de médecine, la cité semble se transformer en hospice de vieillards et d'incurables, sans cas cliniques intéressants ce qui expose ces spécialistes à perdre leur technique opératoire.

IV. Le cimetière des réfugiés de la cité sanitaire de Clairvivre

Lors des opérations d'évacuation des Hospices vers la Dordogne en 1939, de nombreux décès sont constatés et, à chaque fois, l'administrateur Marc Lucius prend des décisions contraintes par les événements et l'urgence. Ainsi, il fait enterrer à la hâte, dans les lieux où les décès surviennent, les personnes sous la responsabilité des Hospices dont il a la charge. Le cimetière du Hohwald abrite encore les tombes de ceux décédés dans cette annexe des Hospices, qui a servi d'étape vers la Dordogne. Dès l'arrivée et l'installation à Clairvivre, des décès surviennent et obligent Marc Lucius à prendre les décisions concernant l'inhumation des décédés des Hospices. Ce sera le cimetière de Salagnac qui accueillera les dépouilles jusqu'au 22 septembre 1939.

Dès lors, les autorités municipales constatent que l'augmentation des inhumations des Alsaciens conduit inévitablement à une saturation du cimetière communal. Marc Lucius, face à l'urgence, décide d'enterrer les dépouilles sur un terrain situé sur la commune de Saint-Mesmin, en haut de la cité sanitaire. Cette décision unilatérale a été prise sans concertation avec les autorités municipales de Salagnac ou de Saint-Mesmin et répond en tout point à une situation d'urgence. Le maire de Salagnac, François Caille, est toutefois informé, étant donné qu'il signe les actes de décès que lui présente le chargé de l'état civil des Hospices, Henri Fillhardt. On enterre donc, après le 22 septembre 1939, à l'endroit sélectionné par Marc Lucius.

Le cimetière de Clairvivre (fig. 4) a vu l'inhumation de 249 Alsaciens, dont deux sœurs de la Charité et un prêtre, et 37 Mosellans.

Il faut considérer le statut de ceux qui ont été enterrés au cimetière de Clairvivre. En effet, il semble important de distinguer les évacués de 1939 et les réfugiés qui arrivent après le 21 octobre 1940, date d'ouverture de l'Hôpital des Réfugiés de la Dordogne. 280 décès ont été comptabilisés parmi les évacués, 213 parmi les réfugiés, 117 parmi les malades du sanatorium, 47 décès sont des personnes originaires des régions environnantes (Dordogne, Corrèze, Haute-Vienne).

Le cimetière de Clairvivre est exceptionnel car l'on y trouve les sépultures de personnes de cinq religions et dix-neuf nationalités : catholiques, protestants, orthodoxes, juifs et musulmans originaires de toutes les régions de France mais aussi d'Allemagne, d'Autriche, de Hongrie, de Tchécoslovaquie, de Roumanie, de Yougoslavie, de Grèce, de Suisse, de Belgique, du Luxembourg,



Fig. 4. Le cimetière de Clairvivre aujourd'hui (photo C. Schunck).

d'Espagne, du Portugal, d'Italie, de Pologne, de Russie, d'Algérie, de Tunisie ou encore d'Égypte ou d'Arménie. Il doit rester le symbole de l'unité, face à l'adversité, contre le nazisme. Plus d'origines, plus de religions, tous ensemble pour la liberté.

Alors que la France connaît la débâcle depuis les débuts de la bataille de France, l'exode des Français apporte son lot de nouveaux réfugiés venus de toute la France qui, fuyant l'avancée éclair des troupes allemandes, arrivent en Dordogne et à Clairvivre. Les Hospices lancent un appel à leurs personnels logés dans la cité sanitaire afin qu'ils accueillent ceux dans le dénuement complet et à qui, par devoir, ils doivent venir en aide dans toute la mesure de leurs moyens.

Au début du mois d'août 1940, Charles Frey, le maire de Strasbourg réfugié avec ses services à Périgueux, en francophile convaincu, n'envisage pas de retourner en Alsace occupée. Conscient de la situation, clairvoyant et pragmatique, il annonce que de nombreux médecins « de l'intérieur », réfugiés alsaciens et lorrains qui préfèrent commencer une nouvelle situation en France, et des médecins étrangers ne suivront pas les Hospices lorsque ceux-ci seront rapatriés sur Strasbourg.

V. Le retour des Hospices civils de Strasbourg en Alsace annexée

L'Alsace et la Moselle se situent au cœur des zones de contact et de conflit, une fois de plus après la défaite, les territoires sont annexés par le vainqueur. Dès lors, le régime nazi met en place une politique brutale de germanisation et une intégration par tous les moyens idéologiques de la population dans le Reich. Si une minorité d'Alsaciens et de Mosellans rejettent dès le début cette situation, une majorité de la population ne sait pas encore comment réagir. Il faut dire que l'histoire commune avec l'Allemagne est encore bien présente, on y parle un dialecte allemand, les habitudes religieuses, la proximité territoriale et les anciens de 1870 avaient, jusqu'en 1918, fortement ancré ces régions dans le paysage politique germanique. Tous ces éléments laissent comprendre la situation conflictuelle au sein de la population en ces temps troublés. Toutefois, la violence de la mise en place de la politique de germanisation imposée par les autorités d'occupation et l'attachement à la France de la population empêchent la phase d'endoctrinement de l'Alsace de s'opérer sans résistance. Mais les Alsaciens se retrouvent confrontés aux mêmes problèmes que les opposants à l'intérieur même du Reich, la répression empêche toute forme de lutte ouverte.

Les Alsaciens réfugiés en Dordogne sont invités à rejoindre leurs foyers dès le 13 juillet 1940, par le *gauleiter* Wagner, à grand renfort de propagande. Le même jour, il décrète l'interdiction du retour en Alsace des Alsaciens francophiles et des juifs, les coloniaux sont également concernés par ces décrets. D'autres dispositions permettent aux autorités occupantes de confisquer les biens des Alsaciens non rentrés après le 31 juillet 1941. Le 6 août 1941, le premier train de réfugiés rapatriés entre en gare de Strasbourg, pavoisée aux couleurs du Reich pour l'occasion et au son de l'orchestre de la police allemande. En revanche, ce sont quelque 40 000 Strasbourgeois qui refusent de réintégrer l'Alsace et décident de demeurer dans la région qui les a accueillis. À Clairvivre, la question du retour en Alsace est au cœur des préoccupations quotidiennes des personnels des Hospices. Les autorités allemandes ont exigé leur retour avec la totalité du matériel.

Dès le 3 août 1940, Marc Lucius envoie un courrier au garde des Sceaux du gouvernement de Vichy, lui annonçant le rapatriement d'environ 600 à 700 malades. Il évoque alors ceux qui ne pourraient ou ne voudraient pas rentrer. Au sein du corps médical, il évoque ceux qu'il appelle les « Français de l'intérieur » mais également les étrangers, dont le retour en Alsace n'est pas désiré par les autorités allemandes. Enfin, de nombreux personnels, Alsaciens ou Lorrains qui, en majorité, ne veulent pas rentrer et préfèrent se créer une nouvelle situation en France expriment le désir de rester en Dordogne en zone libre. À la date du 26 août 1940, le personnel des Hospices

civils de Strasbourg à Clairvivre s'élève à 558 personnes : 43 employées et 52 employés, 105 ouvriers, 235 servantes, 80 sœurs de la Charité, 18 infirmières et 25 domestiques masculins.

Dès le début du mois de septembre 1940, Marc Lucius engage les négociations avec le directeur général des Services d'Alsace et de Lorraine, Paul Valot, pour la création d'un « hôpital de liquidation » pour la population alsacienne, après le départ des Hospices. Devant l'urgence du départ des Hospices, prévu à la fin du mois de septembre, Lucius sollicite un rendez-vous d'urgence auprès du ministre de la Justice, de la Famille et de la Jeunesse, et des services de la Santé publique ainsi que celui de la Défense nationale. Cet hôpital de liquidation de 100 à 120 lits doit, selon Marc Lucius, être maintenu pour assurer le lien avec les 15 à 20 000 réfugiés alsaciens qui sont résolus à rester en Dordogne, soit parce qu'ils sont considérés comme indésirables par les autorités occupantes, soit parce qu'ils ne veulent pas se soumettre au nouvel ordre. À la date du 30 octobre 1940, les autorités du Reich estiment que 180 000 Alsaciens et Lorrains ne sont pas rentrés. Le 9 novembre 1940, un arrêté du préfet du Bas-Rhin annonce officiellement la création de l'Hôpital des Réfugiés de la Dordogne à Clairvivre qui fonctionne depuis le 21 octobre 1940, date officielle du retour des Hospices dans la capitale alsacienne.

VI. L'homme de l'ombre, celui par qui tout fut rendu possible : Marc Lucius

Marc Lucius (fig. 5) a grandi dans un contexte privilégié de la fin du XIX^e siècle en Alsace, né en 1888 de parents français, annexés par le deuxième Reich après la défaite de la France en 1871 dans la guerre franco-prussienne. Tout de suite après son doctorat en droit, obtenu en 1910, il entre dans l'administration préfectorale et municipale. Chef du secrétariat de la chambre de commerce de Strasbourg en 1913, il en devient secrétaire général adjoint en 1918 puis secrétaire général à partir de 1938. C'est en tant qu'administrateur délégué et vice-président des Hospices civils de Strasbourg qu'il quitte la capitale alsacienne dans le cadre des évacuations. Son œuvre au sein des Hospices civils de Strasbourg évacués et à l'Hôpital des Réfugiés de la Dordogne pendant la durée de la guerre a été développée dans cette enquête de plus de 18 mois réalisée au sein de nombreuses archives. En 1946, il est décoré chevalier de l'ordre de la santé publique et son comportement au cours de l'occupation permet sa promotion en 1951 au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur. Il termine sa carrière en tant que président du comité des armateurs français du Rhin, conseiller municipal de la Ville de Strasbourg, membre du conseil d'administration du port autonome de Strasbourg, vice-président de la commission administrative des Hospices civils de Strasbourg, vice-président au conseil de perfectionnement de l'école supérieure nationale

de chimie de Strasbourg, membre du conseil d'administration de l'Institut d'études politiques de Strasbourg, membre du conseil d'administration de l'enseignement commercial supérieur. Il s'éteint à Strasbourg le 10 juin 1962. Marc Lucius est un humaniste, doublé d'un altruiste, doté d'un sens élevé du devoir et de sa mission de fonctionnaire municipal et préfectoral. Dans l'adversité, il prend des décisions personnelles engageant sa propre sécurité dans le but de protéger ceux qui sont persécutés ou en danger. Il met en œuvre ses relations au sein de l'appareil d'État pour mettre au point un système permettant de venir en aide aux autres. Je fais le vœu que l'œuvre de Marc Lucius durant cette guerre et sa volonté de protéger les persécutés, pour laquelle il n'a jamais rien revendiqué, puisse être reconnue. J'ai acquis la certitude que Marc Lucius était un homme exceptionnel au service de son prochain, quelle que soit son origine, sa religion ou ses convictions politiques.



Fig. 5. Marc Lucius (1888-1962).

C. W.*

Sources non exhaustives

Archives de la ville et de l'Eurométropole de Strasbourg
Archives nationales
Archives départementales de la Dordogne
Archives départementales du Bas-Rhin
Archives de la Congrégation des Sœurs de la Charité de Strasbourg
Archives de la commune de Salagnac-Clairvivre
Archives de la Fédération nationale des blessés du poumon chirurgicaux
Bnf Gallica

* Docteur en histoire contemporaine de l'université de Bamberg (Allemagne), professeur d'histoire et de géographie bilingue de l'académie de Strasbourg.

- DESTHOMAS Jacqueline, JOUDINAUD Jean-Jacques, 1999. *Clairvivre, De l'utopie à la réalité*, Excideuil, La Tuilière.
- MANTZ Jean-Marie, 1997. *Histoire de la médecine à Strasbourg*, Strasbourg, La Nuée Bleue.
- MOREAU Pierre, 2002. *Clairvivre, une ville à la campagne*, Paris, éd. du Linteau. *Revue Histoire & Patrimoine Hospitalier, Mémoire de la Médecine à Strasbourg*.
- SCHUNCK Catherine et François, 2012. *Réfugiés alsaciens et mosellans en Périgord sous l'Occupation*, Saint-Avertin, Alan Sutton.
- WOEHLÉ Christophe, 2019. *La cité silencieuse. Strasbourg-Clairvivre. (1939-1945)*, Couzé-et-Saint-Front, Secrets de Pays.

Merci au président général du Souvenir Français Serge Barcellini, à la mairie de Salagnac-Clairvivre et sa secrétaire engagée et dévouée Martine Marquet, aux membres du comité du Souvenir Français de Clairvivre, sœur Blandine Klein, D^r Jean-Paul Sichel, Charles Salmon, Nicolas Cournil, Benoit Jordan, Christiane Kohser-Spohn, Brigitte Klinkert, Catherine et François Schunck, Bernard Reviriego, Jacky Tronel et tous ceux qui ont soutenu et encouragé ce travail de recherches. Le livre *La cité silencieuse* est paru aux éditions Secrets de Pays. Également paru aux éditions Secrets de Pays : François et Catherine Schunck, *Strasbourg, Périgueux, villes sœurs*.

L'évacuation d'une famille strasbourgeoise en 1939

par Bernard GASC

Mon père, Pierre Gasc, notait journallement sur son agenda les évènements qui le concernaient et ainsi la période de l'évacuation y est bien documentée. C'est à partir de ce document que j'ai pu rédiger ce récit.

Pour la compréhension des évènements familiaux une brève description de la famille est nécessaire. Mon père, Pierre Gasc (fig. 1), né en 1890, était en 1939 chef de bureau à la mairie de Strasbourg, dans la division IV qui avait en charge la gestion administrative des établissements culturels, conservatoire de musique, théâtre municipal, orchestre symphonique de Strasbourg et les écoles primaires. Ses connaissances en musique classique et lyrique étaient renforcées par ses relations avec les responsables de ces établissements. Ma mère, Hélène Gasc, née Charles en 1906, avait fait des études de piano au conservatoire de Strasbourg et souvent enchantait nos soirées par son interprétation des œuvres de Beethoven, Schubert, Mendelssohn, Chopin, etc.

En 1939, j'avais 9 ans (fig. 2) et ma sœur Simone en avait 5. Ma grand-mère maternelle, Maria Charles, habitait



Fig. 1. Pierre Gasc en 1939.



Fig. 2. Pierre et Hélène Gasc, à la naissance de leur fils Bernard, l'auteur de cet article.

tout près de chez nous, participait beaucoup à la vie familiale et profitait souvent des sorties au théâtre et aux concerts avec mes parents. Nous avions de très bonnes relations avec la famille du frère de mon père, M. et M^{me} Paul Gasc, très bons violonistes amateurs, et leur fille Marileine, et avec le frère de ma mère, André Charles, qui venait souvent nous rejoindre depuis les Vosges où il était ingénieur textile.

Mon oncle Paul Gasc était reporter occasionnel à la radio de Strasbourg et, lors de l'évacuation, fit un reportage émouvant sur l'état de la cathédrale sans ses vitraux et ses sculptures fortement protégées. Ainsi la famille participait activement à l'intense vie culturelle de Strasbourg.

Pendant, dans cette ambiance apparemment paisible, l'inquiétude se développait progressivement. À partir de la nomination d'Hitler comme chancelier en 1933, les Alsaciens et Lorrains étaient dans l'expectative ; la renaissance du militarisme allemand et la construction de la ligne Siegfried renforçaient l'inquiétude. En France, l'esprit de défense semblait se concentrer sur la ligne Maginot. Ainsi il se confirmait qu'un conflit devenait de plus en plus probable.

C'est dans cette perspective que les Alsaciens qui le pouvaient ont été encouragés à créer une résidence secondaire loin des zones frontalières. En 1936, mes parents sont allés en Loire-Atlantique pour rechercher une villa et ont opté pour une construction à Tharon-Plage, non loin de Pornic. En 1937, nous avons pu en profiter au mois d'août pour des vacances heureuses au bord de la mer. En cas de conflit, ce devrait être un lieu sûr...

Les 9 et 16 décembre 1937, des cours anti-gaz sont organisés à Strasbourg. La préparation des civils se précise. La population est informée que Strasbourg est déclarée ville ouverte et qu'une large bande de territoire longeant la frontière de Thionville jusqu'à la Suisse sera évacuée en cas de guerre.

En 1939, la guerre se prépare. Tandis que la vie familiale, culturelle et sociale se poursuit normalement, les relations internationales se tendent à partir des actions de l'Allemagne et de l'Italie. Ainsi l'annexion de la Tchécoslovaquie en mars et l'attaque de l'Albanie par l'Italie en avril laissent présager l'imminence d'un conflit.

Cependant, le 13 juillet, la famille part en vacances à Tharon-Plage en profitant du passage à Paris pour assister à la revue du 14 juillet. Le 16 août, Pierre Gasc reprend son travail tout en laissant sa famille à Tharon.

Chronologie d'après l'agenda de Pierre Gasc (fig. 3)

Août

Mercredi 23. Situation interne grave.

Jeudi 24. 1^{er} appel de réservistes. Je fais mes bagages. Rappel des employés en congé.

Vendredi 25. Mesures de pré-évacuation.

Dimanche 27. Distribution des masques, permanence à la mairie.

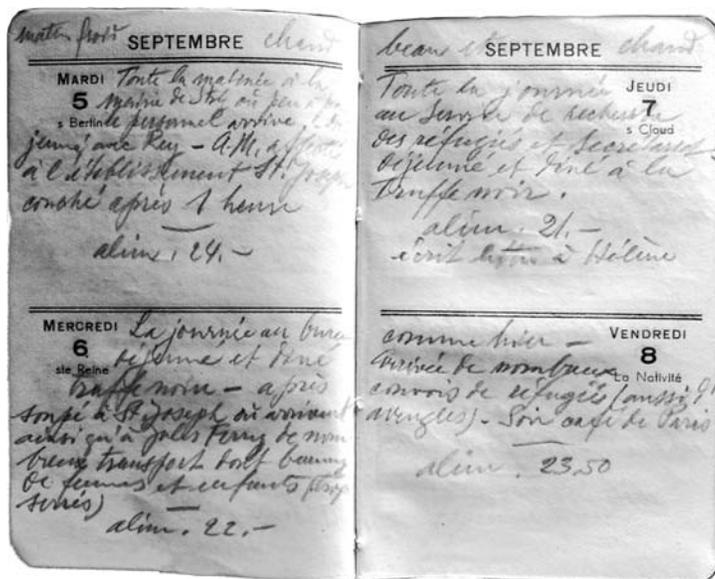


Fig. 3. Deux pages de l'agenda de Pierre Gasc.

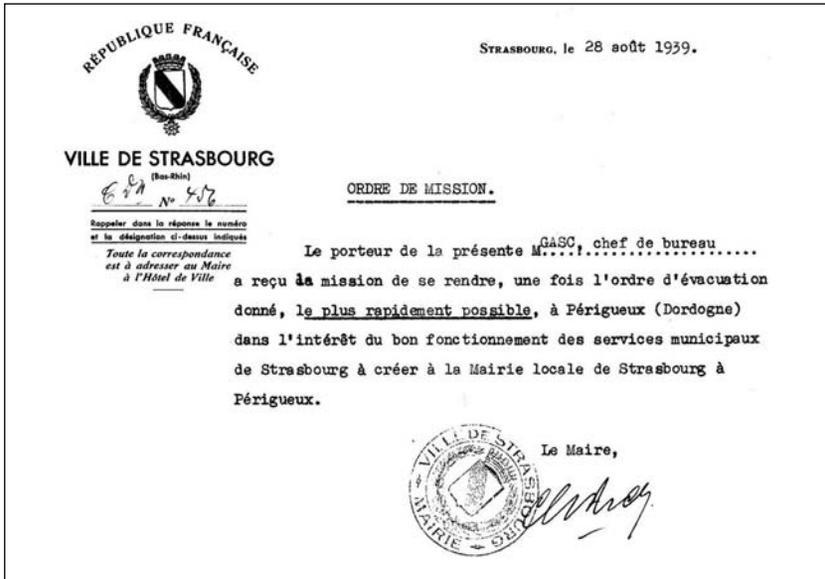


Fig. 4. L'ordre de mission de Pierre Gasc pour Périgueux.

Lundi 28. Réception de mon ordre de mission pour Périgueux (fig. 4).
Fermeture et descente des caisses.

Mardi 29. Caisses prêtes pour le départ.

Jeudi 31. Tournée d'inspection des écoles.

Septembre

Vendredi 1^{er}. Attaque de la Pologne. Ordre de mobilisation et d'évacuation.

Samedi 2. Arrivée vers 23 heures [à Périgueux], finalement hébergement à Saint-Joseph.

Dimanche 3. Déclaration de la guerre contre l'Allemagne. Accueil des réfugiés à la gare.

Lundi 4. Torpillage du paquebot « Athéna¹ ». Service d'accueil des réfugiés.

Mardi 5. Le personnel de la mairie arrive peu à peu.

Mercredi 6. Arrivée de convois de femmes et enfants. Déjeuné et dîné à la Truffe noire.

1. Le SS *Athenia*, paquebot transatlantique britannique, fut coulé le 3 septembre par une torpille du sous-marin allemand *U-30* ; 117 personnes y perdirent la vie. L'incident fut condamné comme un crime de guerre par de nombreux pays (Wikipedia).

Jeudi 7. Service de recherche des réfugiés et secrétariat. Dîné à la Truffe noire.

Vendredi 8. Arrivée de convois de réfugiés. Soir café de Paris.

Samedi 9. Service de renseignement des réfugiés. Déjeuné à la Truffe noire. Dîné au jardin devant le lycée.

Dimanche 10. Journée à la mairie. Déjeuné et dîné à la Boule d'Or. Église de la Cité puis jardin des arènes.

Lundi 11. Contrôlé le service des réfugiés à la gare. Déjeuné à la Boule d'Or, dîné chez Félix.

Mardi 12. Recherche des réfugiés. Déjeuné à la Boule d'Or, dîné chez Félix.

Mercredi 13. Volume de recherches augmente beaucoup. Midi Boule d'Or, soir chez Félix.

Jeudi 14. Travail de recherches. Mauvais rapports au sujet des cantonnements. Midi Boule d'Or, soir chez Félix.

Vendredi 15. Arrivée de M. Frey maire de Strasbourg.

Dimanche 17. Permanence au bureau. Saint-Front. Midi Boule d'Or, soir chez Félix.

Lundi 18. Torpillage du croiseur « Courageous ² ». Travail habituel. Soupé au café de Paris.

Mardi 19. Arrivée du camion musée et M. Ahnne ³.

Mercredi 20. Beau discours de Chamberlain aux Communes ⁴.

Jeudi 21. Installé dans petit bureau. Travail intense de recherche.

Vendredi 22. Retour de M. Ahnne à Strasbourg.

Dimanche 24. St Front. Bureau. Déjeuné chez Dussol. Promenade rive gauche de l'Isle. Soir chez Félix.

Lundi 25. Vu le fonctionnement du service à la gare. Dîné chez Félix.

Mardi 26. Arrivée d'Hélène Gasc depuis Tharon. Dîné au Bar alsacien.

Mercredi 27. Hélène à la recherche d'un logement. Dîné au Bar alsacien.

Vendredi 29. Visite des bureaux par MM. Naegelen ⁵ et Conrath ⁶.

Samedi 30. Démarche à la mairie pour un logement pour ma famille.

2. Le 17. Le porte-avions *Courageous* fut le premier navire de guerre britannique coulé par les forces allemandes ; le commandant et 519 marins périrent (Wikipedia).

3. Paul Ahnne : conservateur du cabinet des estampes des musées de Strasbourg et bibliothécaire des musées, il seconda son directeur Hans Haug lors de l'évacuation au château de Hautefort.

4. Sans doute celui du 13, par lequel il avait déclaré que « les Alliés allaient honorer intégralement leurs engagements envers la Pologne et mettre fin une fois pour toutes, à la menace perpétuelle de l'agression nazie ».

5. Marcel-Edmond Naegelen : 2^e adjoint au maire de Strasbourg faisant fonction de maire de l'échelon de Périgueux.

6. M. Conrath : collègue de Pierre Gasc.

Octobre

Lundi 2. Réunion à la chambre de commerce avec les directeurs.

Mardi 3. Triage de courrier avec M. Conrath, beaucoup de travail.

Dimanche 8. Saint-Front, promenade sur les hauteurs sud-ouest. Midi et soir Bar alsacien.

Lundi 9. Retour d'Hélène Gasc à Tharon.

Mardi 10. Déménagement du service d'hébergement. Soir café de Paris.

Vendredi 13. Conférence avec M. Woerth⁷.

Dimanche 15. Bureau, St Front, Déjeuné chez Dussol. Belle promenade route de Paris.

Mercredi 18. Conférence avec M. Woerth, recherche des réfugiés avec équipe renforcée.

Jeudi 19. Démarches pour le logement.

Dimanche 22. Saint-Front, bureau, déjeuné chez Vigier, promenade route d'Angoulême.

Mardi 24. Conférence avec M. Woerth.

Vendredi 27. Beaucoup de travail. Allocutions de Léopold III⁸, Roosevelt et encyclique de Pie XII⁹.

Mardi 31. Déjeuné chez Vigier, accord pour le logement 19 rue Alfred de Musset (fig. 5).

Novembre

Mercredi 1^{er}. Réunion chez M. Walter¹⁰. St Front. Dîné avec M. et M^{me} Woerth à l'hôtel du Commerce.

Dimanche 5. Saint-Front, bureau, déjeuné chez Dussol, promenade route de Bordeaux, dîné à l'Avenir.

Mercredi 8. Arrivée d'Hélène Gasc avec Bernard, déjeuné au buffet de la Gare, soir à l'Avenir.

Jeudi 9. Emménagement dans l'appartement et premier dîner.

Samedi 11. Reprise de la scolarité de Bernard à l'école du Centre.

Dimanche 12. Saint-Front, promenade route de Paris.

Lundi 13. Moral relevé grâce au discours énergique de Churchill sur la guerre et ses buts¹¹.

Dimanche 19. Nouvelle heure d'hiver. Saint-Front, promenade route de Paris, bois de Franconie.

7. M. Woerth : collègue de Pierre Gasc.

8. Neutre, le roi des Belges avait convenu avec le général en chef français Maurice Gamelin d'une « concertation renforcée ».

9. Encyclique *Summi Pontificatus* du 20 octobre.

10. Michel Walter : député, conseiller général.

11. Le 12, Churchill, premier Lord de l'Amirauté, avait déclaré dans une émission de radio que si les Britanniques passaient l'hiver sans revers sérieux, la première bataille de la guerre aura été gagnée.

3031-3034 VIS.

NOM	PRENOMS	Parti	Date et lieu de Naissance	PROFESSION
Gasc	Pierre	chf	24.8.90 Strasbourg	Prof. de Commerce
Charles	Wilhem		1.9.06 3 fribol.	a. f.
Gasc	Bernard		11.5.30 Strasbourg	
II	Simone		12.12.34	II
			ASU	
Adresse habituelle : à Strasbourg rue de l'Éclaircissement n° 48 arrt. 5 ^{em}				
Adresse à Périgueux rue Alfred de Mussel n° 14				
Chez Madame Lacombe.				

Fig. 5. La fiche de réfugiés de la famille Gasc.

Lundi 20. Conférence chez M. Woerth.

Jeudi 23. Déménagement de la division IV au 4 rue de la République.

Mardi 28. Liquidation des pensions des instituteurs.

Décembre

Dimanche 3. Saint-Front, promenade arènes, bord de l'Isle, Saint-Georges.

Lundi 4. Réunion avec M. Tavoillot¹², conférence avec M. Woerth.

Mercredi 6. Longs travaux préparation du budget de 1940.

Vendredi 8. Arrivée des archives de Strasbourg, travail considérable

Samedi 9. Réunion avec M. Woerth, travaillé sur les recherches.

Mardi 12. Gros travail pour le rapport sur le fonctionnement de la division IV.

Jeudi 14. Réunion avec l'inspection d'académie pour le matériel scolaire.

Samedi 16. Arrivée à la gare de Maria Charles et Simone depuis Tharon.

La famille est désormais réunie.

Mardi 19. Séance du conseil municipal de Strasbourg à Périgueux.

Mercredi 20. Conférence avec M. Woerth.

Samedi 23. Fête de Noël des écoles alsaciennes.

12. Eugène Tavoillot : inspecteur des écoles primaires de l'académie de Strasbourg.

Dimanche 24. Saint-Front, promenade en ville, préparé l'arbre de Noël.
Lundi 25. Noël en famille mais sans l'oncle André Charles mobilisé.

Grâce aux efforts des autorités préfectorales, municipales et des associations en relation avec la municipalité de Strasbourg repliée à Périgueux, les réfugiés ont été accueillis aussi bien que possible malgré les différences culturelles de langue et d'habitudes alimentaires. Bientôt les spécialités périgourdines ont été appréciées tandis que des spécialités alsaciennes ont été découvertes progressivement. Pour ma famille, qui aimait les excursions dans les Vosges, les promenades aux alentours de Périgueux ont égayé les dimanches et les temps libres. Quel agrément aussi de découvrir la ville avec ses magnifiques enfilades de places et ses rues anciennes si animées.

Les semaines étaient rythmées par les messes du dimanche à la cathédrale, souvent présidées par M^{gr} Louis qui ravivait notre foi et confiance dans l'avenir malgré la dureté de la situation.

Bientôt des relations amicales se sont nouées avec des voisins périgourdins qui nous ont aidés à découvrir davantage les richesses du pays. Pour ma part, ces relations se sont poursuivies bien après la guerre et ont entraîné ma quasi naturalisation périgourdine grâce à mon mariage avec Marie-Claude Pastier, originaire de Thiviers et nièce de l'abbé Raymond de Magondeaux. Ainsi, continuant la tradition, notre famille se réunit à Thiviers pour les fêtes de fin d'année depuis 1960.

B. G. *

* Un Strasbourgeois devenu périgourdin de cœur.

Charles Hirlimann, évacué alsacien en Dordogne

par François SCHUNCK

Penché sur le parapet d'un pont, un jeune garçon regarde couler l'eau d'une rivière en contrebas (fig. 1). La cathédrale Saint-Front, en arrière-plan, montre que la photo a été prise à Périgueux, sur le pont des Barris. C'est la plus connue des dix-huit photos d'un reportage célèbre de Match consacré aux évacués alsaciens de Périgueux, paru dans le numéro du 11 janvier 1940. Sa légende nous apprend le nom du jeune garçon, Charles Hirlimann, l'un des 90 000 évacués alsaciens arrivés en Dordogne en septembre 1939.

À l'été 2009, j'eus la chance de rencontrer Charles Hirlimann dont j'avais retrouvé la trace à Carrières-sur-Seine dans les Yvelines, où il coulait les jours paisibles de sa retraite. Il n'avait pas oublié le reportage de Match dont il me révéla les à-côtés qu'il coucha par écrit à mon intention. Voici un extrait de son texte, daté du 30 septembre 2009.

Une photo de *Match*

« J'avais 15 ans et je faisais partie de ces Alsaciens évacués en Dordogne. [...]

« Je fréquentais l'école supérieure professionnelle Albert Claveille, 80 rue Victor Hugo, en vue de passer le concours d'entrée à l'école de

l'aéronavale de La Rochelle comme ingénieur mécanicien. Un matin de janvier 1940, le proviseur accompagné d'un monsieur pénétre dans une classe et demande aux Alsaciens de se lever. Je crois que nous étions quatre.

« Le monsieur, d'allure imposante, que j'appellerai "Match" me désigna et dit au proviseur : "celui-ci". Le proviseur me demanda de le suivre dans son bureau, me présenta M. Match comme le patron d'un magazine parisien. Ils m'expliquèrent qu'ils voulaient réaliser un reportage sur les réfugiés alsaciens en Dordogne.

« Ayant la bénédiction du proviseur, je suivis M. Match qui me fit monter dans une limousine avec chauffeur dans laquelle il y avait un photographe de l'agence Havas.

« Nous voilà partis au pont des Barris au pied de la cathédrale byzantine où on me demanda de prendre quelques poses nostalgiques. C'est à ce moment qu'une dame passa sur le trottoir et M. Match lui demanda gentiment de se mettre à côté de moi, sans autre explication ! Je n'ai même pas eu le temps de la saluer que la photo était faite.

« Après cela, nous partîmes à la campagne dans un endroit réputé pour ses truffes (forêt de chênes). Là on me déguisa avec un bonnet de fourrure et une veste alsacienne et le fermier du coin sortit avec un cochon en laisse spécialisé dans la recherche de ce champignon. Ayant été élevé en ville à Strasbourg, voyez le genre ! La photo avec son commentaire n'a jamais été publiée et je ne l'ai pas non plus vue ; M. Match préféra publier celle de la rangée de bébés alsaciens qui naissaient à Périgueux.

« Le reporter photographe fut déposé à son agence et moi je fus invité par M. Match dans un grand restaurant situé dans un château. J'étais ébloui moi qui mangeais habituellement à la cantine de la Société Générale Alsacienne de banque où mon père travaillait avant sa mobilisation.

« Bien sûr, pendant le repas, je passais à la moulinette des questions de M. Match. Entre deux questions, j'appris qu'il s'était réplé à l'hôtel Bristol. Connaissant mes coordonnées, il me promit de rendre visite à ma mère. Nous logions à Château-l'Évêque avec ma sœur et mes grands-parents maternels. M. Match tint parole, vint nous rendre visite un dimanche, sensation auprès du maire, et parla avec ma mère d'une future carrière cinématographique hors de ma présence.

« Environ deux mois plus tard il [M. Match] vint me chercher à l'E.S.P. pour me faire admirer son trésor. Je pense aujourd'hui qu'il n'avait pas d'enfants et vivait seul. Il descendit de sa chambre d'hôtel au salon avec un coffret valise à fermetures cordées et là, ébahi, je contemplai dans leur écrin de velours noir une dizaine de montres goussets d'un autre siècle. Or et argent, pierres précieuses, émaux, nacres, figurines, portraits, j'en suis encore aujourd'hui estomaqué !! Il m'avoua que c'était son hobby de collectionner ce genre de montres. Pourquoi me les a-t-il montrées ? Je n'avais pas assez d'expérience de la vie pour analyser la situation.

« Après cela je ne l'ai plus jamais revu. Je n'ai pas non plus cherché un contact de mon côté. Ma jeunesse ayant vite pris le dessus avec insouciance.

« Cette photo est devenue avec le temps la photo symbole de l'évacuation des Alsaciens-Mosellans et elle illustre merveilleusement le fait que l'entrée dans l'Histoire se fait souvent par un événement sans grande signification.

« J'ai maintenant 85 ans et dois ajouter que durant toute ma vie elle est périodiquement apparue soit dans ma vie familiale ou professionnelle, dans mes déplacements, le voisinage, dernièrement dans *Télé-loisirs* et même en Chine en 1984 !! »



Fig. 1. Charles Hirlimann, lycéen de Strasbourg, pour rentrer chez lui, passait sur l'III. À Périgueux, il s'arrête sur le pont de l'Isle (légende de *Match*).

Ce texte de Charles Hirlimann, écrit soixante-dix ans après les faits qu'il relate, appelle quelques commentaires et suscite plusieurs interrogations.

Il convient au préalable de corriger une erreur factuelle : il n'existait pas d'hôtel Bristol à Périgueux en janvier 1940 ¹. M. Match était plus probablement descendu à l'hôtel Domino, très fréquenté par les personnalités de passage et que beaucoup considéraient à l'époque comme le meilleur hôtel de Périgueux.

Les conditions de réalisation de la photo sont l'intérêt principal de ce témoignage. Ainsi, la dame qui se tient derrière Charles Hirlimann n'est ni sa mère ni une parente, comme on pourrait le penser, mais une passante périgourdine ou alsacienne, qui se trouvait là par hasard... et qu'il serait intéressant d'identifier. On apprend que la photo, comme toutes celles du reportage, a été préparée mais qu'elle résulte aussi d'une part d'improvisation : si la cathédrale Saint-Front en arrière-plan et la pose nostalgique de Charles

1. L'actuel hôtel Bristol de la rue Antoine-Gadaud ne fut construit que bien plus tard.

Hirlimann étaient prévues, la présence de la passante sur la photo découle de son arrivée fortuite sur le lieu de la prise de vue.

Parmi les interrogations, celles-ci : qui était M. Match et pourquoi semblait-il porter tant d'intérêt à Charles Hirlimann ? Il est possible de répondre à la première avec une quasi-certitude. Le portrait que dresse Charles Hirlimann d'un M. Match « imposant », circulant dans une limousine avec chauffeur, fréquentant les restaurants huppés, patron d'un magazine parisien, collectionneur de montres gousset et influent dans le milieu du cinéma, correspond assez fidèlement à celui d'Hervé Mille, le rédacteur en chef de *Match*. Et si Hervé Mille était bien M. Match, on tient la réponse à la seconde question car son attirance pour les jeunes garçons était de notoriété publique. Elle explique les attentions dont il entoura Charles Hirlimann après l'avoir choisi au lycée parmi d'autres jeunes Alsaciens : le restaurant offert en tête-à-tête, la visite à Château-l'Évêque, la proposition de carrière cinématographique, la présentation de la collection de montres...

La famille Hirlimann

Dans de nombreuses familles alsaciennes, il était de tradition de donner le prénom du père au premier garçon d'un couple. Ainsi, précédé par Charles I, son grand-père, et Charles II, son père, le Charles Hirlimann de la photo était-il Charles III. C'était le fils, né à Strasbourg le 14 septembre 1924, de Charles II Hirlimann, né à « Schillig » (Schiltigheim), et Guillemette Springer, née à Strasbourg. Il avait une sœur, Gaby (Gabrielle), d'un an plus jeune.

Son père, Charles II Hirlimann, était un sprinter de haut niveau, cinq fois sélectionné dans l'équipe de France d'athlétisme, qui avait égalé en avril 1923 le record de France du 100 mètres². Également très sportive, sa mère, Guillemette Springer, fut championne d'Alsace de basket en 1922 et 1923. Notre Charles III tenait sans doute de ses parents une énergie qui en fit un garçon indiscipliné et chahuteur.

Ses grands-parents paternels, Charles I Hirlimann et Caroline Hoegen, habitaient Schiltigheim alors que les grands-parents maternels, Guillaume Springer et Babette Horr, avaient un appartement à Strasbourg.

L'évacuation

Le 1^{er} septembre 1939, jour de la mobilisation générale et de l'évacuation, la famille Hirlimann et les grands-parents Springer se trouvaient à

2. Il avait couru en 10,6 s mais la performance ne fut pas homologuée.



Fig. 2. Le wagon de l'évacuation, à l'arrivée à Périgueux. Charles Hirlimann et sa sœur Gaby de part et d'autre d'un militaire du centre d'accueil de la gare.

Marlenheim, dans une zone dont Charles II Hirlimann pensait qu'elle ne serait pas évacuée, en quoi il se trompait. Officier de réserve, il fut mobilisé, alors que les autres membres de la famille, évacués, prirent le train pour le Sud-Ouest. Après un voyage de quatre jours dans un wagon de marchandises, ils arrivèrent à Périgueux (fig. 2).

Le voyage se poursuivit avec le « tacot » jusqu'à Château-l'Évêque où la famille fut hébergée provisoirement chez le facteur, M. Cherchouly. Mutilé lors de la première guerre mondiale, il avait un crochet à la place de la main gauche.

Les trois femmes couchaient dans la même chambre. Le grand-père Springer et Charles couchaient dans « un placard », en réalité un réduit situé en haut d'un escalier, dont la porte était fermée dans la journée, mais dans lequel il y avait un lit. Il fallait chercher l'eau à la fontaine, devant l'église.

Choquée par ces conditions à la limite du supportable, Madame Hirlimann, qui s'exprimait parfaitement en français, alla trouver le maire, Pierre Maligne, qu'elle sut convaincre car il réquisitionna pour la famille une belle maison de maître appartenant à un notaire de Bergerac. Cette maison était habitée par une vieille fille chargée de l'entretenir et de la surveiller. Elle dominait une ferme qui faisait partie de la propriété et où logeait un métayer. Il y avait l'eau à la ferme et chacun eut désormais sa chambre :

« Ma sœur et ma mère ont eu un lit et moi j'ai eu un lit dans une chambre, mes grands-parents ont eu une chambre avec un lit et on avait la

cuisine commune avec la... On l'appelait la taupe ! [...] Oui parce qu'elle fouinait partout pour savoir si on n'avait pas égratigné des meubles... Et puis ces gens-là étaient habillés de noir, un noir lustré parce qu'à force de frotter, d'user, etc., ça commençait à briller³ ».

Les grands-parents Springer ne parlaient pas le français contrairement à Gaby, Charles et leur mère qui leur servaient d'interprètes. Guillemette Hirliemann était même trilingue : français, alsacien, allemand.

Pour vivre, la famille recevait 25 F d'allocation journalière, soit 10 F par jour pour Gaby et pour Charles et 5 F par jour pour leur mère qui n'avait droit qu'à la moitié de l'allocation aux évacués car elle touchait par ailleurs l'allocation militaire puisque son mari était mobilisé (fig. 3).

Des objets de première nécessité destinés aux évacués alsaciens (casseroles, ustensiles de cuisine, vaisselle, poêles, châlits, etc.) étaient entreposés dans un hangar à côté de la maison du maire, près de la mairie. Madame Hirliemann dut faire appel aux services de M. Audet, gestionnaire de ce matériel, pour constituer son ménage car « "la taupe" ne prêtait rien ».

16	1	Hirliemann Guillemette	28.12.1899	10. ^{1/2}
	2	enfant ?	14 ans	10.-
	3	"	15 "	10.-

5	oui	oui	consid.	albert M
10				
10			1. Jan. 40	avis fav.

Fig. 3. Extraits de la liste des bénéficiaires de l'allocation aux évacués de Château-l'Évêque en date du 1^{er} janvier 1940 (Archives départementales de la Dordogne).

Scolarité à Périgueux

À la rentrée des classes, Charles Hirliemann fut inscrit à l'école supérieure professionnelle Albert Claveille, 80, rue Victor-Hugo à Périgueux. Il projetait de passer le concours d'entrée à l'école de l'aéronavale de La Rochelle pour devenir ingénieur mécanicien. Sa scolarisation à Périgueux

3. Cette citation et toutes celles qui suivent sont extraites de l'entretien que Charles Hirliemann m'a accordé en août 2009.

posait le problème du trajet quotidien de la maison au lycée et retour. Sa mère le résolut en l'inscrivant comme interne :

« Ma mère m'a dit : "Alors bon, tu vas être interne." Moi interne ? [...] Premier jour, bizutage : on m'a fait mesurer la cour avec une allumette [...] Ensuite, deuxième jour, on m'a fait brosser le dortoir, avec une brosse à dents. J'ai dit : "Si tu ne me retires pas de là, je fous le camp n'importe où." Et puis c'était terminé, je n'étais plus interne. »

Désormais externe, il lui fallut faire le trajet tous les jours. En tacot, c'était si long qu'il n'y fallait pas penser. Pendant quelque temps, il utilisa un vélo pour faire les 11 km qui séparaient son domicile du lycée. Il prenait un raccourci à travers des bois de châtaigniers dont les bogues, nombreuses sur la route, provoquèrent des crevaisons en série. Finalement :

« J'ai réussi à convaincre ma mère que tout compte fait, le vélo... Transporter une planche à dessin, etc., bon... Elle m'a offert un abonnement de chemin de fer. Voilà. Et on avait la gare qui était là et je prenais le train pour aller à la gare de Périgueux. »

Dès lors qu'il avait quitté l'internat se posait le problème du repas de midi car son établissement ne servait pas de repas aux externes. Cette difficulté fut résolue grâce à la cantine de la Société Générale Alsacienne de Banque qui étendit au fils les avantages dont pouvait bénéficier le père, fondé de pouvoir de la banque avant la guerre. C'était au 39 rue de Metz⁴, à trois cents mètres du lycée (fig. 4).

Le jeudi, il n'y avait pas classe. « Alors mon grand-père [...] m'emmenait parce qu'il lui fallait un interprète avec le tacot et il disait à la grand-mère : "moi j'ai un truc à faire". » La vérité était qu'il allait manger un beefsteak saignant avec des frites et du cresson dans un restaurant de Périgueux avec son petit-fils. Selon ce dernier, cette curieuse envie culinaire s'expliquait ainsi :



Fig. 4. Le siège périgourdin de la Société Générale Alsacienne de Banque (photo F. Schunck).

4. Devenu le 9 rue de Varsovie après qu'une partie de la rue de Metz ait été rebaptisée rue de Varsovie en 1940.

né à Kehl, son grand-père était de nationalité allemande. Quand « il a fait sa demande de naturalisation il est devenu Français. Alors il s'est mis au beefsteak et aux frites. Voilà le fond du problème. »

Loisirs à Château-l'Évêque

Charles Hirlimann se fit rapidement des camarades de son âge à Château-l'Évêque (fig. 5). Parmi eux, le fils du facteur et le fils du maire qui lui apprirent à pêcher « au carbit », pratique tout à fait illégale :

« C'est de la chaux [...] de la chaux vive. On foutait ça dans des bouteilles et on balançait ça dans l'eau. Ça explosait et puis ça faisait monter les poissons en surface et puis on les ramassait.[...] On faisait des bonnes fritures. Des gardons surtout, mais des gardons comme ça. »

Avec le même camarade, il se faisait de l'argent de poche en chassant les vipères :

« La mairie donnait une prime pour chaque vipère tuée qu'on ramenait. 25 centimes, la pièce avec un trou, là. Alors, toujours avec mon copain, pieds nus, on suivait la voie ferrée. Et sur les rails de la voie elles venaient se dorner, se chauffer. Et nous on avait une badine de saule. Alors... Il ne fallait vraiment pas faire de bruit, hein. Et tchac ! Un coup, juste derrière la tête et hop ! On ramenait quatre, cinq vipères chacun. Ça nous permettait d'acheter des cigarettes et puis d'épater les filles. »



Fig. 5. Charles Hirlimann en compagnie de son ami Cherchouly (collection Hirlimann).

Les filles, grande affaire de cet âge :

« Il y avait la fille du facteur, il y avait la fille du boulanger. C'était la plus belle. Il y avait la fille de la couturière et il y avait la fille du chef de gare. Elle ne fréquentait personne. Et il y avait la fille du restaurateur, et tout se passait là, chez la fille du restaurateur. Là il y avait de la place et puis les copains. »

Les jours de classe, la fille du chef de gare prenait le train de Périgueux en même temps que lui :

« Alors pendant des mois, je ne me rappelle plus combien..., des mois ! j'étais assis ou à côté d'elle ou en face d'elle. On ne s'est jamais adressé la parole. »

Il eut l'occasion d'accompagner le facteur dans sa tournée :

« Longtemps j'ai fait la tournée avec le facteur. Ça valait le coup parce qu'à chaque fois qu'on donnait une lettre, il fallait boire un coup [...] Lui il tenait le coup, pas moi. Parce que ce n'était pas du cidre, hein. C'était de la gnôle. Et puis quand arrivait midi dans les fermes on faisait chabrot. La soupe, le vin rouge et hop ! [...] Chabrot et le café arrosé, bien sûr. Pas pour moi. Mais le pauvre homme, comme il faisait sa tournée en vélo, il crevait cinq, six fois et avec son crochet il passait du temps à mettre des rustines. Alors moi je lui servais donc de mécano. J'ai fait longtemps la tournée avec lui. Oh... Bien quinze jours. »

Il lui arriva aussi d'aider le maréchal-ferrant du village :

« J'ai donné un coup de main un moment donné au maréchal-ferrant. Nous on ne connaissait pas ça en Alsace : ferrer les vaches. C'est un drôle de boulot. Les sangles pour suspendre la vache, parce qu'elle ne lève pas les pattes, la vache... Et puis il était tellement brutal ce type-là que j'ai laissé tomber. Avec la fourche il leur tapait dans les cuisses. »



Fig. 6. La famille Hirlimann au complet, photographiée devant la mairie de Château-l'Évêque. De gauche à droite : Gaby, les grands-parents Springer (Babette et Guillaume), Guillemette, Charles II, Charles III (collection Hirlimann).

Les grands-parents Springer

Les grands-parents maternels de Charles Hirlimann étaient malheureux et s'ennuyaient dans cet endroit dont ils ne parlaient pas la langue et où on ne les comprenait pas (fig. 6). À Strasbourg, lui avait un atelier d'orfèvrerie et de coutellerie. Travailler de ses mains était un besoin qu'il ne pouvait satisfaire sans ses outils. Elle, était une « enragée du jardinage » qui se trouvait sans jardin dans son exil périgordin.

Cependant deux décisions administratives allaient rompre la triste monotonie de leur vie d'évacués.

La première vint du conseil municipal de Château-l'Évêque qui, à l'initiative du maire, décida d'attribuer à chaque famille alsacienne un are pour faire du jardinage. La grand-mère Springer se mit immédiatement à l'ouvrage, transformant le champ en friche qu'on lui avait octroyé en un jardin soigneusement entretenu.

L'autre vint du gouvernement qui autorisa une personne par famille à retourner en Alsace chercher des effets pour l'hiver. La grand-mère s'auto-désigna pour ce voyage car « on passait par Paris et on changeait de train à Paris alors ma grand-mère, un rêve qu'elle a réalisé, elle a vu Paris. Elle ne l'a jamais oublié ! » Outre les vêtements d'hiver, elle avait rapporté de Strasbourg la malle du grand-père. « Dans cette malle il y avait des étages avec tous ses outils, qu'il avait faits lui-même, etc., et il bricolait pour tout le monde ». Car il y avait toujours du travail à faire pour les autres évacués : « il affûtait les scies, des trucs comme ça, quoi. »

Pourtant ce voyage à Strasbourg fut à l'origine d'une brouille entre la mère et la grand-mère de Charles qui aboutit à une séparation :

« Je ne sais pas ce qui s'est passé entre les deux femmes, ça s'est gâté et ma grand-mère et mon grand-père sont partis. Ils sont partis à Thiviers rejoindre une autre belle-fille, la femme de mon parrain, le frère de ma mère. »

La chambre libérée par les grands-parents ne resta pas longtemps vide : « Ma tante, la femme du frère de mon père est arrivée. Elle a occupé cette chambre ». Marguerite Zimmer, qui avait épousé Émile Hirlimann, le frère de Charles II, arriva au moment de l'exode, fuyant devant l'avance de l'armée allemande ; elle était enceinte.

Retour en Alsace

Au mois de juin, du fait de l'attaque allemande, les établissements scolaires furent fermés. Charles Hirlimann et ses camarades en profitèrent pour s'amuser dans la campagne.

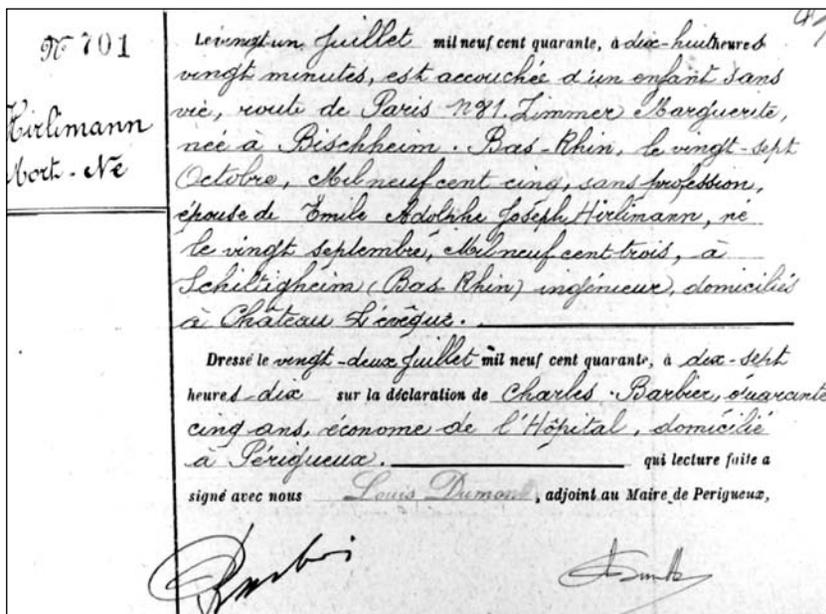


Fig. 7. Acte de décès de l'enfant mort-né de Marguerite Hirlimann (Archives départementales de la Dordogne).

Puis la débâcle survint et avec elle une péripétie étonnante, révélatrice de l'état d'esprit qui prévalait alors dans certaines unités de l'armée française. Des soldats en fuite avaient abandonné sur le bord de la route un camion tombé en panne :

« Il y a un camion qui est tombé en panne à l'entrée du village, venant du nord. Alors nous, les gosses – il n'y avait plus classe parce que notre école avait été réquisitionnée pour soigner les blessés – alors qu'est-ce qu'on fait ? On monte dans le camion... Qu'est-ce qu'on trouve ? On trouve une mitrailleuse... Des caisses de munitions... Et en haut il y avait un bois de pins. Allez, hop ! On emmène, on était sept ou huit, hein, on emmène la mitrailleuse et, hop là, on s'est installés là-haut et chacun a coupé les pins à coup de mitrailleuse. »

Alerté par les tirs, le maire, dont le fils faisait partie de la bande, est arrivé en vélo, pas content du tout, comme de juste !

Après la signature de l'armistice, l'oncle Émile Hirlimann, démobilisé, rejoignit sa femme à Château-l'Évêque. Si l'on en croit son neveu, il arriva fin juin, à vélo. Ce fut malheureusement pour assister un mois plus tard à l'accouchement de son enfant mort-né (fig. 7).

Charles s'entendait bien avec son oncle qui lui servait de substitut de père. Émile, qui était ingénieur, lui apprit des rudiments de dessin industriel qui lui furent utiles plus tard, dans sa vie professionnelle. Ils ramassaient

ensemble des champignons, des fruits sauvages et du bois qu'ils sciaient avec un gabarit et fendaient pour l'apporter ensuite en vélo à Thiviers aux grands-parents Springer qui en alimentaient leur cuisinière.

C'est à Thiviers qu'un dimanche de septembre, ils apprirent que les évacués allaient enfin pouvoir rentrer en Alsace. Émile se mit aussitôt à la disposition des autorités pour l'organisation des convois.

Le 25 septembre 1940, la famille Hirlimann montait dans le train du retour. Ce train, qui comportait vingt et une voitures, rapatriait à Strasbourg 695 évacués de Château-l'Évêque, d'Agonac et de Négrondes. Le voyage dura trois jours mais, cette fois, dans des voitures de deuxième classe, avec des sièges plus confortables que les bottes de paille de l'aller, et il y avait des arrêts pour le ravitaillement !

F. S. *

Sources

Correspondance et entretien avec Charles Hirlimann, été 2009.

HIRLIMANN Charles, 2016. *Entre France et Allemagne, la seconde guerre mondiale vue par un jeune Alsacien*, The BookEdition.com.

Match, numéro du 11 janvier 1940.

Archives départementales de la Dordogne, 3 X 29, 3 X 43.

État civil de Périgueux, registre des décès 1940.

Archives municipales de Strasbourg, 206 MW 207.

J'adresse de chaleureux remerciements à M. Charles (IV) Hirlimann, fils de Charles (III), qui m'a communiqué les photos de famille et offert le livre des souvenirs de son père qu'il s'est chargé d'éditer.

* Auteur avec Catherine Schunck de plusieurs livres sur l'évacuation alsacienne dont *Strasbourg-Périgueux, villes sœurs*, paru en mai 2019 aux éditions Secrets de Pays.

Les évacués alsaciens à Saint-Pierre-de-Chignac

par Jeannine ROUSSET

Les archives de la commune de Saint-Pierre-de-Chignac ne possèdent aucun document concernant la vie des évacués alsaciens arrivés en septembre 1939, hormis les registres des délibérations du conseil municipal. Ces derniers ont donc été largement utilisés par l'auteur. Puis, des rencontres, des discussions avec « les enfants alsaciens » et « les enfants de leurs logeurs » ont ravivé de lointains souvenirs. Ils sont des témoignages simples, émouvants, précieux d'un pan de l'histoire locale d'une petite commune rurale qui fut similaire à tant d'autres et dont le souvenir, peu à peu, s'estompe.

De septembre 1939 à juillet 1940. Leur accueil dans la commune

Début septembre 1939, une effervescence inhabituelle règne à la gare (fig. 1). Par la micheline venant de Périgueux, 239 Alsaciens, fatigués, anxieux, tirant chacun un bagage de 30 kg, débarquent sur l'unique et étroit quai. Le maire René Faure¹ et les conseillers municipaux les accueillent et s'efforcent de les reconforter par des paroles conviviales.

1. Baptiste René Faure (1894-1961) est maire de Saint-Pierre-de-Chignac de 1936 à 1944 puis de 1945 à 1947. Il est le père de Maurice Faure, homme politique, plusieurs fois ministre, qui a paraphé le traité de Rome le 25 mars 1957.

Commune	Nombre d'habitants	Nombre d'évacués	pourcentage
Atur	555	116	20,9
Bassillac	594	13	2,2
Blis-et-Born	367	116	31,6
Boulazac	1487	388	26,1
Eyliac	532	121	22,7
La Douze	804	131	16,3
Marsaneix	607	183	30,1
Milhac-d'Auberoche	596	57	9,6
Notre-Dame-de-Sanilhac	1214	202	16,6
Saint-Antoine-d'Auberoche	136	76	55,9
Saint-Crépin-d'Auberoche	269	107	39,8
Sainte-Marie-de-Chignac	335	122	36,4
Saint-Geyrac	437	140	32,0
Saint-Laurent-sur-Manoire	326	125	38,3
Saint-Pierre-de-Chignac	700	239	34,1

Fig. 2. Le canton de Saint-Pierre-de-Chignac a accueilli des évacués venus du deuxième arrondissement de Strasbourg. Statistiques établies par les services de la préfecture de la Dordogne début janvier 1940 (ADD, 3 X 28) (information communiquée par C. et F. Schunck).

Organisation de la municipalité

Ici les exploitations agricoles sont, en général, petites. Les paysans vivent souvent en autarcie. Le travail pour les femmes est dur car les fermiers mobilisés sont prisonniers⁶. Les problèmes imposés par l'état de guerre doivent être résolus parfois dans l'urgence et le mieux possible. Ils peuvent paraître dérisoires mais la commune a un budget restreint. Par ailleurs, elle est chef-lieu de canton et veut rester digne de cette situation administrative !

Un fait important est à souligner : toutes les décisions du conseil municipal sont prises à l'unanimité et même le contestataire habituel vote favorablement.

6. Ainsi que le médecin, l'instituteur-secrétaire de mairie, le boulanger...

Début septembre 1939, trois arrêtés sont pris par le maire. M. Bousquet, secrétaire de mairie, est remplacé par M. Monribot, receveur buraliste. Face au surcroît de travail qui incombe à la mairie, M. Cipièrre est nommé aux fonctions de secrétaire adjoint. Le troisième arrêté insiste encore sur l'affluence des Alsaciens : « considérant que par suite du repli de la population du Bas-Rhin, la population de la commune a augmenté dans de notables proportions et en vue d'assurer l'ordre public, Joseph Bonhomme assure les fonctions de garde champêtre ».

L'hiver approche, il sera extrêmement rigoureux, et les locaux de la cantine étant occupés par « certains évacués », il est décidé que pour tous les enfants éloignés des écoles, un bouillon chaud, sans pain, sera servi par M^{me} Cipièrre.

Toute cette organisation a un coût, d'autant que les employés municipaux demandent une augmentation : M^{me} Héritier a une cinquième classe à balayer et elle a l'obligation de balayer la mairie plus souvent. M. Labrousse, porteur de dépêches, à cause des hostilités et « par suite du repli des habitants de Strasbourg voit augmenter considérablement le nombre de dépêches à distribuer, de plus sa bicyclette est vieille et les pneus s'usent vite dans les ornières des chemins ».

Il faut ajouter pour la municipalité son soutien attentionné envers les habitants désemparés qui font face aux difficultés familiales, financières... et qui pensent que les élus doivent trouver des solutions pour tout.

Un aperçu de la vie quotidienne des évacués

Lorsque le groupe des évacués arrive au chai de Lardimalie⁷, deux rangées de paille, séparées par une allée, sont étalées sur le sol. L'ébéniste Blancherie fabrique aussitôt des châlits en bois pour les femmes et les personnes âgées⁸. Chaque matin, le jeune Norbert Delengeas descend au bourg chercher des vivres avec Ministre, l'âne tirant tranquillement la charrette. À leur retour, les repas sont préparés dans la grande cuisine de la ferme voisine de M. Boissarie. Deux à trois semaines plus tard, les groupes sont relogés dans le pavillon d'entrée et les salons du château et à Bourzat, chez M. Bellingard, comme la famille Kleinlein⁹. Voici ce qu'écrira Roger, le fils aîné :

« Début octobre, ce sont les vendanges. Maman comprise, nous y assistons comme coupeurs. Elles nous permettent de faire connaissance avec les

7. Aujourd'hui, le chai, appartenant à M. et M^{me} de Mullenheim, a été transformé en « Musée du chai de Lardimalie ».

8. Certains châlits ont, plus tard, servi pour le séchage des noix.

9. Les trois enfants Kleinlein, à leur retraite, s'installent à Sarliac-sur-l'Isle. Gustave, 89 ans aujourd'hui, et Roger Lacour, gendre de M. Bellingard et qui habite toujours la maison de Bourzat, se renvoient souvent. Gustave, très affable, aime raconter ses années à Bourzat.

voisins et les proches de la famille. Le casse-croûte de dix heures, le déjeuner de midi et le dîner vers vingt heures nous surprennent par leur ampleur ».

Catherine et François Schunck, spécialistes de l'histoire de cette période, précisent dans leur ouvrage¹⁰ comment les Alsaciens arrivent à se procurer des ustensiles de cuisine, des vivres... Les évacués touchent journallement 10 F par adulte et 6 F par enfant pour vivre et se loger. Mais, à cause des gels de l'hiver 1939-1940, le prix des rares légumes augmente « et les paysans vendent d'abord aux évacués, c'était ainsi », dira une habitante du bourg, insistant sur l'entraide. Cette dernière est nécessaire car des restrictions de denrées sont vite imposées. Parfois, un célibataire est accueilli, logé, nourri, comme s'il faisait partie de la famille. C'est le cas de Nachmann Katz, habitant chez Édouard Reynet. Juif, il sera même le parrain de confirmation d'André Reynet¹¹ (fig. 3). Un Alsacien vient aider M^{me} Rode, bouchère, à faire la charcuterie, un autre participe à rassembler les troupeaux, d'autres jardinent : un travail en échange de légumes. Les évacués de La Peysie voulaient participer aux moissons chez les Leymarie avec, en perspective, un repas copieux. Mais elles sont repoussées à cause des pluies incessantes de juin : ils quittent le hameau début juillet sans y avoir contribué. Voici entendu une remarque fort désobligeante



Fig. 3. Le repas de confirmation chez la famille Reynet.
Au premier plan, Nachmann Katz, fusillé le 27 mars 1944.

10. SCHUNCK, 2008.

11. En 1944, Nachmann Katz est arrêté chez son logeur par la police française. Fusillé à Sainte-Marie-de-Chignac, il est enterré à Saint-Pierre-de-Chignac. Jean-Pierre Reynet était présent et s'en souvient...

et, heureusement, rare : « Mes parents élevaient beaucoup de poules, ils en donnaient mais laissaient les Alsaciens d'à côté se débrouiller tout seuls ».

Partout, les évacués s'efforcent de s'intégrer. Et ce n'est pas facile car si le français, bien sûr, est commun, entre l'alsacien et le patois local que les Chignacois aiment parler, les ressemblances sont à trouver ! Et que dire des accents ! Dans les fermes, les repas, souvent préparés dans l'âtre de la cheminée, sont pris dans l'unique grande cuisine. Il faut aller puiser l'eau dans la cour ou plus loin, les toilettes sont au fond du jardin. Les coutumes culinaires sont différentes : « Sais-tu qu'elle pelait les tomates, ça faisait une marmelade, quel gaspillage ! », dira une fermière de La Bouyge à sa petite-fille Mireille des décennies plus tard. Les cuisinières vont s'échanger des recettes. La soupe avec le pain trempé passe mal !

La vie des jeunes élèves

Pour les nombreux petits Alsaciens, une classe unique est installée dans la salle du conseil municipal. M^{me} Julien, « personne très affable », selon sa logeuse M^{me} Rode, est leur institutrice pendant un an¹².

Voici un événement inoubliable pour les Chignacois : Noël 1939 à l'école¹³.

« Les copains alsaciens ont dans leur classe un sapin, un vrai et beau sapin, décoré par M^{me} Julien de bandes de tissu et de papier de diverses couleurs... et de boules ! C'est magique. Les filles chantent des chants de Noël et les grands présentent une saynète à partir d'une histoire du livre de lecture. De plus, la mairie sert à tous un cacao chaud et une tranche de kougelhof préparé par les mamans. »

Grâce à l'école et à la proximité des logements, voire la cohabitation, les jeunes Chignacois du bourg tissent des liens avec leurs camarades alsaciens, surtout avec les enfants des trois familles Tennenbaum (Jacques et Fanny, Rachel et Bella, Ella), ceux des Kleinlein (Roger et Gustave) et des Pienneski...

Le dimanche, les enfants de diverses religions aiment se retrouver à la messe du curé Villatte. Une dame alsacienne y joue « fort bien » de l'harmonium. À la sortie de l'office, les gamins chuchotent des plaisanteries à l'encontre de jeunes gens qui s'échangent des sourires et des regards complices.

L'arrivée des nouveaux camarades est une aubaine pour jouer sur la place publique ou au carrefour de la RN 89 (vitesse 30 km/h). Les parents admettent que les enfants ont besoin de distractions.

12. Quelle surprise ce jour d'été de 1964. Une belle voiture beige s'arrête devant la boucherie Rode, celle du couple Julien. L'après-midi, ils conduisent les petits-enfants Rode visiter le gouffre de Proumeyssac. Francis s'en souvient encore !

13. Jean-Pierre Reynet aime raconter cette journée avec, toujours, beaucoup d'émotion.

À la campagne, les jeunes participent à de menus travaux, jouent en gardant les troupeaux, en ramassant de l'herbe pour les lapins.

Le soir, la tristesse gagne le cœur des petits dont le père est absent, alors les aînés des logeurs jouent aux cartes avec eux, racontent des légendes d'ici.

À l'été 1940, M^{me} Julien part avec certains évacués. Les enfants qui restent sont répartis dans les quatre classes à plus de 30 élèves.

L'événement du 25 juin 1940

Ici, de mai à mi-juin 1940, un fait témoigne de la situation difficile de l'armée française. Le château de Lardimalie et le chai sont réquisitionnés pour le repli de la Direction du Service de Santé de l'armée de terre comprenant aussi un groupe de soldats. Plus d'Alsaciens dans ces lieux.

Mais voici la signature de l'Armistice avec les décrets du Reich conseillant aux évacués de revenir en Alsace, sauf les francophiles, les coloniaux, les juifs... Certes, des familles repartent. Cependant, beaucoup restent, n'ayant pas confiance en l'occupant allemand.

Avant de rejoindre leur région, à l'initiative d'un Alsacien de Sainte-Marie-de-Chignac, une collecte est organisée dans les communes voisines, dont celle de Saint-Pierre-de-Chignac. L'argent récolté permet d'acheter « une très belle Vierge en pierre » (fig. 4). M. Chinours, tailleur de pierre, creuse une niche au-dessus du portail de l'église de Sainte-Marie pour la déposer. Au dos du socle de la statue sont gravés les mots « Reine du Ciel, protégez l'Alsace. 1940 »¹⁴. Le 25 juin 1940, une belle cérémonie se déroule sur le parvis de l'église devant une foule à la fois émue et soulagée mais anxieuse quant à son avenir.



Fig. 4. La statue de la Vierge offerte par les Alsaciens, église de Sainte-Marie-de-Chignac (photo C. Schunck).

14. ROUSSET et LAGRANGE, 1995.

Les préoccupations jusqu'à la fin de la guerre

Les délibérations du conseil municipal font référence au nombre important d'Alsaciens restés.

Fin juillet 1940, M. Bousquet, démobilisé, reprend ses fonctions de secrétaire. Il est augmenté car « tous les évacués et réfugiés donnent un surcroît de travail ». De plus, la commune prend à sa charge le salaire du régisseur des réfugiés. En février 1941, le maire René Faure se rebelle et demande au préfet que le poste de gestionnaire des réfugiés soit maintenu, tant que le nombre de réfugiés restera aussi élevé, et que la rémunération soit prise en charge non par la commune mais par le service des évacués. Une nouvelle lettre au préfet stipule « qu'il n'est pas normal que le salaire de l'employé aux vêtements et textiles pour les réfugiés de tout le canton soit payé par Saint-Pierre ». Il ne faut pas abuser de son statut de chef-lieu de canton... au budget limité.

De même, pour faciliter la distribution des cartes mensuelles et éviter de longues files d'attente, un personnel auxiliaire est nommé. Encore en 1943, il est toujours mentionné « la présence d'un fort contingent d'étrangers à la commune » et M. Bonhomme, tambour-afficheur, garde-champêtre, régisseur des réfugiés est très dévoué.

Des drames malgré une initiative courageuse du maire

En 1944, sur les nouvelles listes que le secrétaire de mairie doit établir, le maire, R. Faure, demande d'omettre le nom des juifs¹⁵ et de répondre à une question les concernant par : « Ils sont partis depuis un certain temps, nous sommes sans nouvelles ». Mais, un jour, la maison du maire, aux Maillots, est pillée ; lui-même, dénoncé pour avoir aidé juifs et résistants, est poursuivi, arrêté à Gourdon chez son épouse et emprisonné quelques jours.

Malgré l'action du maire, les drames se déchaînent, drames toujours présents dans les mémoires des enfants d'alors, car vécus ou entendus par eux¹⁶, avec les allers et retours des Allemands. Les arrestations des martyrs sont toujours racontées avec beaucoup d'émotion¹⁷.

15. Les premières listes des évacués précisaient pour chacun d'eux leur religion.

16. Ainsi le récit de Annie Mafayou, de La Fargennerie : Louis Blaustein, dentiste, est revenu à La Fargennerie en 1942 rejoindre ses parents, épouse et beaux-parents. Il s'est lié d'amitié avec Roger Mafayou. Le 4 mars 1944, les deux hommes discutent et R. Mafayou aperçoit une voiture allemande s'arrêter devant chez lui. Il fait signe à son ami de s'enfuir par l'arrière de la maison. Mais, alors qu'un Allemand frappe violemment à la porte, il se cache derrière celle-ci. Lorsque l'Allemand entre et crie à R. Mafayou : « Terroriste », ce dernier répond : « Non, pas terroriste ». Mais, il aperçoit L. Blaustein derrière la porte et lui crie : « Terroriste ». L. Blaustein répond, affolé : « Pas terroriste, mais juif ». L'Allemand l'amène dans la voiture où se trouve déjà son beau-père Stern. Ils seront fusillés, le 27 mars, à Sainte-Marie-de-Chignac.

17. REVIRIEGO, 2003.

Les départs. Et après ?

Après la libération de Strasbourg et la fin des hostilités en 1945, l'heure des départs sonne : soulagement des parents, bonheur de reformer une famille unie, de retrouver son chez-soi et peut-être ses activités, mais aussi angoisse face à la réalité après cinq années de guerre ; certainement plus rien ne sera comme avant.

En général, c'est la tristesse chez les logeurs : « le bourg va être bien vide »... Mais, il faut compter sur les promesses de s'écrire, de se revoir ici ou là-bas. Cependant, le temps passe, les générations aussi¹⁸.

Les enfants d'ici ont du chagrin lors du départ de leurs camarades après des années passées ensemble à l'école communale et aux lycées de Périgueux pour certains. Des amourettes sont nées et aujourd'hui des couples et leurs descendants habitent la commune ou les environs. Il faut noter aussi les réticences de certains parents... La jolie Rachel Tennenbaum est revenue longtemps voir son amoureux... en vain.

Concluons avec les paroles, dites avec force et émotion après tant d'années, de M^{me} Rode, née Boussarie aux Guichoux :

« Nos parents et les évacués ont traversé de bien durs moments, parfois terribles. Mais, ce qui était formidable, voyez-vous, c'était l'entraide... Je m'en souviens, il fallait se serrer les coudes. Et nous, les enfants, nous nous en rendions compte ». Et elle ajoute, très émue en insistant sur cette entraide indispensable : « Plus jamais cet esprit-là, aussi fort, ne s'est retrouvé au cours du temps, croyez-moi ! »

J. R.*

Sources et bibliographie

Archives communales de Saint-Pierre-de-Chignac, cahier des délibérations du conseil municipal, 1936-1942.

KLEINLEIN Roger, « D'Alsace en Périgord : le Noël du jeune réfugié », texte pour les anciens élèves du lycée Albert-Claveille, promotion 1942-1945.

REVIRIEGO Bernard, 2003. *Les juifs en Dordogne 1939-1944*, Périgueux, Fanlac / Archives départementales de la Dordogne.

18. Un jour à La Fargennerie, chez Roger Mafayou, arrivent la fille de L. Blaustein et un homme d'affaires. Ils viennent proposer un contrat à M^{me} Mafayou : partir en Israël pour fabriquer des pâtés de foie gras, comme ceux qu'ils mangent lorsqu'elle vient rendre visite aux amis de son père, fusillé en 1944 à Sainte-Marie-de-Chignac. Après le refus des Mafayou, les relations cessent.

* Chignacoise de cœur, ancienne adjointe au maire, préparant deux ouvrages, l'un sur l'histoire de Saint-Pierre-de-Chignac, l'autre sur le liquoriste J.-H. Secrestat.

- ROUSSET Jeannine et LAGRANGE Jacques, 1995. « L'église de Sainte-Marie-de-Chignac », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXXII, p. 129-143.
- SCHUNCK Catherine et François, 2008. *Repas alsaciens en Périgord au temps de l'évacuation (1939-1940)*, Périgueux, La Lauze.
- SCHUNCK Catherine et François, 2012. *Réfugiés alsaciens et mosellans en Périgord sous l'occupation*, Saint-Avertin, Alan Sutton.
- Témoignages et remerciements : Gustave Kleinlein (Sarliac-sur-l'Isle), les enfants d'évacués et les enfants des logeurs, les habitants de la commune, Catherine et François Schunck.

Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux

par François SCHUNCK

Un numéro du magazine Match, daté du 11 janvier 1940, fournit un reportage très détaillé sur l'évacuation des Alsaciens en Dordogne. Mais il contient de nombreuses imprécisions ou erreurs minutieusement décrites ici.

Le magazine *Match*, né en juillet 1938 de la reprise par Jean Prouvost du magazine sportif *Match l'Intransigeant*, était un hebdomadaire d'actualité qui connut son apogée en 1939-1940, avant de disparaître dans la tourmente de la défaite française de mai-juin 1940¹. La formule de ce magazine illustré, inspirée de celle du magazine américain *Life*, consistait à couvrir l'actualité par l'image. Son rédacteur en chef, Hervé Mille, disait à propos des photos :

« La règle pour les choisir était la suivante : que la vue de l'image suffise à susciter la curiosité et le besoin, pour mieux la comprendre, de lire la légende qui l'accompagne. [...] le titre et la légende complétaient l'image, qui vous obligeait à les lire ».

1. Il renaîtra en 1949 sous le titre *Paris Match*.

Pour qui s'intéresse à l'évacuation des Alsaciens en Dordogne, le reportage sur les évacués paru dans le numéro de *Match* du 11 janvier 1940 est précieux et incontournable (fig. 1).



Fig. 1. Couverture du numéro de *Match* du 11 janvier 1940.

Fig. 2. Première double-page du reportage.



Fig. 3. Deuxième double-page du reportage.



Fig. 4. Troisième et dernière double-page du reportage.

L'objectif d'information du grand public que visait le journaliste, sans doute Hervé Mille² lui-même, est atteint : les quinze petits Alsaciens « pur jus » alignés sur un lit de la maternité de Périgueux, la pharmacie dont la vitrine arbore un panonceau « *Man spricht Elsässisch* », la charcuterie dont la devanture est encombrée d'une multitude de saucisses et saucissons, le permissionnaire qui lit *Les Dernières Nouvelles de Strasbourg* devant la cathédrale Saint-Front, etc., tout, dans ce reportage de six pages et dix-huit photos (fig. 2 à 4), montre et démontre mieux qu'un long article, qu'en ce début d'année 1940, Strasbourg vit à Périgueux.

On y fait connaissance des responsables politiques et administratifs en charge des évacués : le préfet de la Dordogne, Marcel Jacquier, le maire de Périgueux, Félix Gadaud, le maire-délégué de Strasbourg, Marcel Edmond Naegelen, le directeur du service des évacués, Pierre Barraud ; des représentants des trois religions « reconnues » : M^{gr} Louis, évêque de Périgueux, et M^{gr} Douvier, coadjuteur de l'évêque de Strasbourg, le pasteur Ortlieb, le rabbin Marx ; et aussi du professeur Reeb, gynécologue, de M. Apprill, le percepteur de Strasbourg, et de M. François, celui de Périgueux.

« Le poids des mots, le choc des photos » trouve ici sa parfaite illustration trente-huit ans avant de devenir le slogan de *Paris Match*.

2. Voir l'article sur Charles Hirlimann dans ce volume.

Cependant, à y regarder de plus près, si les photos, soigneusement conçues et réalisées, sont quasiment sans reproche, il y a beaucoup à dire sur les légendes qui accompagnent certaines d'entre elles...

Les bébés de Noël 1939



Fig. 5. Légende de *Match* : « M^{lle} Hollander est fière de porter dans ses bras Roger et Michèle, nés le jour de Noël ».



Fig. 6. Marie-Odile Fischer.

Ainsi en est-il de cette photo où une infirmière, Marie-Odile Hollander, pose avec deux bébés sous une gravure de la cathédrale de Strasbourg, clin d'œil au caractère alsacien de la maternité de Périgueux dirigée en décembre 1939 par le professeur Reeb (fig. 5). Contrairement à ce que dit la légende, il n'est pas né de bébé prénommé Roger ou Michèle à la maternité de Périgueux le jour de Noël 1939 !

Le concierge de l'établissement, Pierre Guillaume, descendait chaque jour la route de Paris pour se rendre au service de l'état civil de Périgueux où il déclarait les naissances de la maternité. Le registre des naissances indique que six bébés sont nés le 25 décembre, dont trois Alsaciens. C'étaient Juliette Noëlle Germaine Rouleau, Anne Marie Thérèse Deluc, Bernard Flamen, Marlise Christiane Noëlle Fritsch, Arlette Christiane Amarante Deutsch et Jean Charles Martin Wendling. Comme on le voit, pas de Roger ni de Michèle, y compris dans les deuxièmes et troisièmes prénoms. Lorsqu'on étend la recherche aux naissances des jours précédents ou des jours suivants, le constat reste le même. Les deux bébés de la photo sont peut être nés le 25 décembre et ils sont, ou non, Alsaciens, mais ils ne s'appelaient ni Roger ni Michèle.

Marie-Odile Hollander, devenue Fischer, a été retrouvée 50 ans plus tard par les auteurs de la brochure du cinquantième anniversaire de l'évacuation, dans laquelle elle présente le numéro de *Match*, qu'elle a précieusement gardé (fig. 6).

Qui est qui ? Et où est-il ?

Particulièrement intéressante est la photo montrant le maire de Périgueux attablé avec les personnalités en charge des évacués alsaciens, qu'il reçoit à son domicile (fig. 7). Les quatre personnalités que mentionne la légende ont été photographiées à cette époque à diverses autres occasions. Les voici, de droite à gauche, dans l'ordre de la légende (fig. 8 à 11). La comparaison des visages montre que seul le préfet Jacquier occupe sur la photo la place que lui attribue la légende. Le personnage en bout de table, facilement identifiable, est le docteur Gadaud, ce qui est naturel puisque, puissance invitante, il est censé présider la tablée. Quant à Marcel-Edmond Naegelen on le reconnaît dans le personnage de droite, celui qui parle. Il s'ensuit que le personnage de gauche devrait être Pierre Barraud. Mais, calvitie mise à part, il ne ressemble pas à la photo de Pierre Barraud prise en 1943. Celui-ci, né en 1900, avait 40 ans en janvier 1940, alors que le personnage de la photo de *Match* est nettement plus âgé. On doit conclure que Pierre Barraud n'apparaît pas sur la photo. Dans ces conditions, qui est le quatrième convive ? La photo et la légende fournissent des indices pour tenter de répondre à cette question. En regardant attentivement la photo, on constate que le couvert est mis pour six personnes³ :

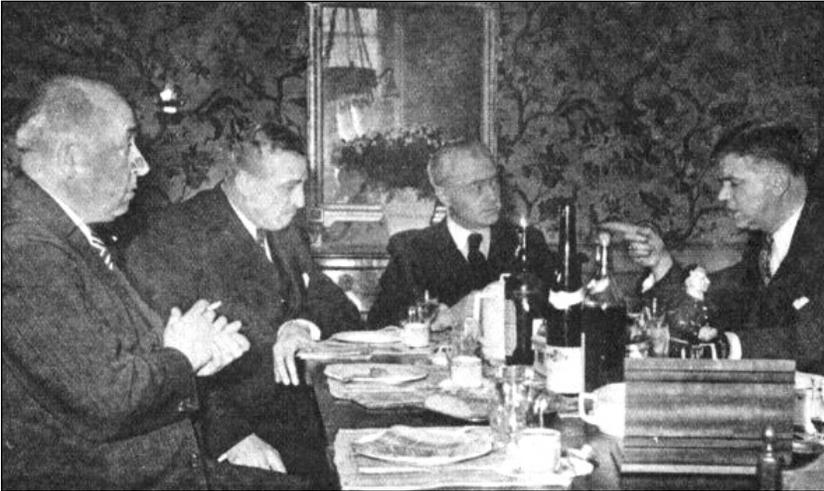


Fig. 7. Légende de *Match* : « De droite à gauche : M. Barraud, délégué du préfet du Bas-Rhin ; M. Naegelen, adjoint au maire de Strasbourg ; M. Jacquier, préfet de la Dordogne, ont été reçu par le docteur Gadaud, sénateur-maire de Périgueux ».

3. Peut-être sept, s'il y a trois couverts à droite, ce que le couvercle de la boîte à cigares ne permet pas de savoir. L'éventuel septième pourrait être le photographe. C'est cependant peu probable, car Hervé Mille recourait aux services des photographes de l'agence Havas de Périgueux et les libérait dès les clichés pris.



Fig. 8. Félix Gadaud (1939).



Fig. 9. Marcel Jacquier (1939).



Fig. 10. Marcel-Edmond Naegelen (1939).



Fig. 11. Pierre Barraud (1943).

une en bout de table, trois à gauche, deux à droite. Aux quatre personnages de la photo, il faut donc ajouter les convives qui n'y figurent pas. L'un d'eux est Pierre Barraud, l'autre est probablement Hervé Mille, auquel la qualité de rédacteur en chef de *Match* conférait assez d'entregent pour participer à ce repas à l'allure de réunion, voire pour le provoquer à des fins de reportage.

La légende présente Pierre Barraud comme étant « délégué du préfet du Bas-Rhin », ce qu'il n'était pas. Depuis le 18 septembre 1939, il était secrétaire général de la préfecture de la Dordogne, directeur du service des évacués.

Pourtant, il semble logique qu'un représentant de la préfecture du Bas-Rhin ait été présent à ce repas réunissant ceux qui étaient en charge

des évacués. Georges Pépin, secrétaire général de la préfecture du Bas-Rhin repliée à Périgueux, faisant fonction de préfet en l'absence d'André Viguié, resté en Alsace, y avait naturellement sa place. Georges Pépin, qui avait 53 ans en 1940, pourrait bien être le personnage de gauche que nous cherchons à identifier. Il faudrait alors lire : « Georges Pépin, délégué du préfet du Bas-Rhin ». Une photo de Georges Pépin confirmerait ou infirmerait ce qui n'est ici qu'une hypothèse.

Marcel-Edmond Naegelen est au centre

L'erreur de la légende est ici manifeste (fig. 12) : M. Naegelen n'est pas à gauche mais au centre. Le personnage de gauche est le conseiller Eugène Maechling, celui de droite est probablement le conseiller Louis Koessler.



Fig. 12. Légende de *Match* : « La nouvelle et provisoire mairie de Strasbourg est installée dans les locaux de la chambre de commerce de Périgueux. Voici M. Naegelen (à gauche), adjoint au maire et son délégué en Dordogne, conversant avec des collègues du conseil municipal ».

Munch, chef d'orchestre. Mais quel Munch ?

Contrairement à ce que dit la légende, la reconstitution de l'orchestre ne pouvait pas être l'œuvre de Fritz Munch et ce n'est pas lui qu'on voit sur la photo (fig. 13) : pendant l'année d'évacuation, Fritz Munch, chef d'orchestre mais aussi pasteur, avait repris son ministère à Altwiller, village qu'il n'a pas quitté jusqu'au retour des évacués en Alsace. Ce n'était pas davantage Charles Munch, son prestigieux frère, qui se partageait entre les États-Unis et Paris, et n'est jamais venu à Périgueux. Le personnage de la photo est Ernest-Geoffroy Munch, cousin des précédents, titulaire à l'époque du poste de chef



Fig. 13. Légende de *Match* : « Fritz Munch, chef d'orchestre à Strasbourg, en a reconstitué un ».

de l'orchestre de Strasbourg, évacué en septembre à Périgueux. Après entente avec le chef de l'orchestre municipal de Périgueux, Ernest-Geoffroy Munch avait formé un orchestre de cordes qui « fit le miracle d'éveiller dans Périgueux la Musique assoupie » si l'on en croit *L'Avenir de la Dordogne*. Cet orchestre se produisait régulièrement. Outre les galas de bienfaisance, il animait les offices religieux, à l'église Saint-Martin et à la cathédrale Saint-Front pour les catholiques, au temple de la rue Antoine-Gadaud pour les protestants.

Dans les journaux locaux qui rendaient compte de ces manifestations musicales, c'est toujours Ernest-Geoffroy Munch qui était présenté comme le chef d'orchestre de la formation.

Quatre légendes fautives pour dix-huit photos, c'est beaucoup pour un magazine et un journaliste aussi réputés. Comme quoi la *vox populi* a parfois raison : il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux !

Arthur Conte s'y est laissé prendre

Arthur Conte, ancien président de l'ORTF et auteur de livres historiques à succès, a repris à son compte ce reportage de *Match*, avec les erreurs qu'il contient, dans son livre *La drôle de guerre, août 1939-10 mai 1940* paru en 1999. On y trouve en effet le passage suivant :

« Strasbourg est à Périgueux. Une grande partie de la population alsacienne a été repliée sur la Dordogne. Un Périgourdin sur trois est Alsacien. Depuis l'évacuation, il naît à Périgueux un petit Strasbourgeois par jour. À la maternité alsacienne située en haut de la ville, le célèbre Professeur Reeb espère plus de 2 000 naissances pour 1940. Municipalité, administrations diverses, banques, grands magasins, écoles ont été transférés. M. Rives, pharmacien, fait placarder sur sa porte que chez lui on parle alsacien, "*Man spricht elsässer*"⁴". La Banque de Strasbourg a ouvert une nouvelle succursale. Les charcuteries alsaciennes sont toujours très achalandées. Les grands magasins de nouveautés Théodore Bauer ont brillamment emménagé. On lit *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*. Fritz Munch a reconstitué un orchestre. On a mis à la disposition du pasteur strasbourgeois Ortlieb un temple qui fut fondé à l'époque des guerres de Religion. Le rabbin Marx a amené de Strasbourg tous les objets du culte israélite, dont le chandelier à sept branches, Mgr Douvier, coadjuteur de l'évêque de Strasbourg, siège aux côtés de Mgr Louis, évêque de Périgueux. Tous les problèmes administratifs se règlent dans l'amitié entre Marcel Jacquier, préfet de la Dordogne, le Dr Gadaud, le sénateur-maire de Périgueux, Barraud, délégué du préfet du Bas-Rhin, et Marcel-Edmond Naegelen, adjoint au maire de Strasbourg. M. Apprill, percepteur de Strasbourg, s'est lui-même installé aux côtés de M. François, percepteur de Périgueux... »

4. Citation fautive, lire *Elsässisch*.

Par ce texte, composé à partir de celui du reportage de *Match* et des légendes de ses photos, Arthur Conte entérine la présence de Fritz Munch à Périgueux et confirme Pierre Barraud comme délégué du préfet du Bas-Rhin, reproduisant ainsi deux des erreurs de *Match* signalées plus haut. Ce passage du livre d'Arthur Conte est cité *in extenso* en 2005 par Charles Ehrmann dans son livre de souvenirs *Les devoirs de mémoire d'un homme d'honneur*.

Et nous aussi !

Arthur Conte et Charles Ehrmann ne sont pas seuls à s'être fait prendre. Lorsque ma femme et moi avons écrit notre premier livre sur l'évacuation, *D'Alsace en Périgord*, paru en 2006, notre iconographie comprenait la photo de *Match* montrant Félix Gadaud et ses invités et reprenait la légende du magazine. Ce n'est qu'après avoir trouvé d'autres photos des protagonistes, Félix Gadaud d'abord, puis Marcel-Edmond Naegelen et enfin Marcel Jacquier, que nous avons découvert que la légende était fautive. Simple erreur de positions, pensions-nous. Un peu plus tard, rassemblant des informations sur Pierre Barraud, le seul dont nous n'avions pas la photo, nous avons constaté que le quatrième personnage était trop âgé pour lui être assimilé. La découverte récente de la photo de Pierre Barraud montrée plus haut nous a confirmé qu'il n'était pas le convive du premier plan.

Que ceux qui lisent cet article et qui possèdent *D'Alsace en Périgord* veuillent bien excuser notre erreur et insérer un erratum à la page 108 du livre. Faute avouée, dit-on, est à moitié pardonnée. Faites-nous la grâce qu'il en soit ainsi.

F. S.*

* Auteur avec Catherine Schunck de plusieurs livres sur l'évacuation alsacienne dont *Strasbourg-Périgueux, villes sœurs*, paru en mai 2019 aux éditions Secrets de Pays.

Mouleydier. Souvenirs d'un jeune réfugié

par Jean-Georges WOLTERS

J'avais dix ans à cette époque. Mon père venait de mourir, à 41 ans, laissant ma mère devant des responsabilités nouvelles, celle de chef de famille, avec deux enfants, mon jeune frère de six ans et moi, ainsi que son vieux père de 80 ans. Elle eut à subir non seulement son veuvage, mais aussi l'évacuation de Strasbourg avec notre arrivée en Dordogne, après deux brefs séjours dans notre famille, dans les Vosges et en région parisienne.

Pour le gamin que j'étais, le souvenir du séjour à Mouleydier et à Bergerac reste nimbé de douce insouciance. C'est cette atmosphère que j'ai tenu à rendre dans mon récit, bien qu'il n'ait été écrit que soixante années plus tard. Il faut donc lire mes lignes à cette lumière¹.

C'est après de très longues journées, emplies de nouveautés et de surprises, que ma mère, mon grand-père, mon frère et moi prîmes la route des centres d'accueil réservés aux Strasbourgeois de notre secteur et nous embarquâmes pour Périgueux et la Dordogne.

1. Ce texte de souvenirs, encore inédit, nous a été confié par J.-G. Wolters pour publication. L'auteur est décédé en janvier 2019. Du fait du décès de l'auteur avant publication, ce texte a été relu avec intérêt et précisé par M. Paul Javerzac (« Founou »), M^{me} Roger Riquier, M. Michel Lasserre, anciens de Mouleydier, ainsi que par M. Bertrand du Cheyron du Pavillon, petit-fils du Dr Daude-Lagrave, et M. Jean-Pierre Boissavit, ancien maire de Mouleydier. (NDLR)

Le voyage me parut interminable. Il se fit dans des conditions épouvantables, dans des trains d'une extrême lenteur et bourrés de voyageurs que la drôle de guerre obligeait à se déplacer à travers la France. Je me souviens d'avoir dormi debout, dans un couloir de wagon, serré entre d'autres voyageurs qui m'empêchaient de tomber.

Je me souviens aussi d'une vive discussion, dans un compartiment où notre petite famille côtoyait une mère avec son jeune enfant et deux hommes d'âges différents. Comme le plus jeune des deux allumait une cigarette, l'autre lui fit observer que cela ne se faisait pas en présence de dames. Cela n'arrêta pas le fumeur qui, se disant mobilisé et appelé à rejoindre le front, pensait pouvoir s'octroyer des droits spéciaux. Indigné, l'autre, un « vieux de 14 » selon ses dires, montra qu'il avait éteint sa pipe et embraya sur les malheurs de la France dus à l'indiscipline des jeunes. Le débat perdit de son acuité lorsque les deux hommes se mirent d'accord pour rejeter les malheurs de la patrie sur les « Youpins », vilipendant cette « engeance malfaisante » en des termes qui, hélas, s'entendaient fréquemment à cette époque, montrant une mentalité qui allait mener aux horreurs que l'on sait. Restée longtemps silencieuse, la jeune dame finit par les interrompre en disant simplement : « Excusez-moi, Messieurs, mais je suis une youpine ». Gênés, les deux hommes se turent. Quant à moi, je fus impressionné par la dignité avec laquelle cette femme sut tenir tête à deux méchants imbéciles. Je crois que, dans l'inconscient de mon enfance, j'ai compris à cet instant l'absurde horreur du racisme.

Le lendemain, dans la soirée, nous débarquions à Périgueux.

Nous y arrivâmes le soir, dans un centre d'accueil.

Je me souviens d'un vaste local dans lequel s'entassait une foule de réfugiés auxquels on attribuait une paillasse et une couverture. Mon frère et moi étions assez fatigués pour nous endormir dans de telles conditions. Mon grand-père, après avoir en vain entrepris la chasse aux puces et punaises qui hantaient les lieux, joignit bientôt ses ronflements à ceux des autres dormeurs. Mais notre mère ne ferma les yeux que pour essuyer les larmes que lui faisait verser sa situation de femme isolée, abandonnée de tous et devant faire face à des responsabilités que, quatre mois auparavant, elle laissait à son mari. Des dizaines d'années plus tard, elle me rappelait que jamais elle n'avait été aussi malheureuse que cette nuit-là. Mais, dès le matin, elle prit son courage à deux mains, harcela les bénévoles qui, tant bien que mal, assuraient le fonctionnement du centre et finit par être reçue par « le Colonel² », un digne retraité, décoré de la Légion d'honneur, qui dirigeait l'établissement. Elle sut si bien lui conter ses malheurs qu'il s'occupa aussitôt personnellement de notre cas. Il put bientôt nous annoncer que nous allions être transférés à Mouleydier où le président du comité d'accueil local nous prendrait lui-même en charge.

2. Il s'agit du colonel Rebière, responsable du centre d'accueil.

Dans l'après-midi même, nous descendions d'un autocar brinquebalant qui avait acheminé quelques dizaines d'Alsaciens jusqu'à Mouleydier, petit bourg situé sur les bords de la Dordogne à quelques kilomètres de Bergerac. Maman fut aussitôt abordée par un petit monsieur à la barbiche en pointe qui, digne mais affable, se fit connaître comme le président du comité d'accueil local. À la demande du colonel de Périgueux, il s'était occupé par avance d'assurer notre logement dans de bonnes conditions et se fit une joie de dire à ma mère que nous allions habiter chez le seigneur du village.

Nous fûmes en effet conduits au château où la châtelaine, Madame Javerzac, nous reçut avec chaleur et nous installa à l'étage de sa belle demeure. Celle-ci se dresse dans un superbe parc de plusieurs hectares plantés de vieux arbres aux essences rares. Les portes-fenêtres à petits carreaux du corps de logis ouvrent de plain-pied sur cette verdure. Nous y sommes logés, à l'étage, dans de petites chambres basses de plafond (fig. 1), mais ouvrant également sur le parc. Quelques belles pièces de mobilier ancien, d'autres plus rudimentaires, nous permettent de nous installer rapidement. Maman dispose d'une belle chambre aux murs tendus de toile de Jouy dont le dessin est resté gravé dans



Fig. 1. Evan Javerzac (1907-1974), propriétaire du château de Mouleydier, absent pendant cette période car mobilisé, et qui fut fait prisonnier. Derrière lui, on peut voir le château avec, au premier étage, les fenêtres des « chambres basses de plafond » occupées par la famille Wolters (photo coll. Paul Javerzac).

ma mémoire, et ornée d'un Christ au Sacré Cœur en plâtre, du plus beau style sulpicien, que la conscience luthérienne de Maman refusera de garder dans la chambre et qui sera donc relégué dans le couloir, malgré la désapprobation de la catholique châtelaine. Pierre et moi disposons d'une belle pièce pour nous deux. Grand-père se contente d'une chambre plus petite. La cuisine est aménagée dans une chambre, hâtivement et sommairement équipée. On y trouve une cuisinière, mais elle ne dispose ni de l'eau courante ni du tout-à-l'égout. Nous découvrirons plus tard que ni le château, ni le village ne connaissent ces commodités. L'eau est puisée au puits de la cour et acheminée dans les cuisines et les chambres dans de grands brocs. Des seaux de toilette récoltent les eaux usées qui sont déversées, sans autre forme de procès, par la fenêtre de la tour d'angle, sur la rive de la Dordogne.

Nous découvrirons aussi, sous la conduite de Madame Javerzac, les grandes pièces du rez-de-chaussée, richement ornées et meublées, la vaste cuisine au sol pavé, son énorme cheminée où pourrait rôtir un bœuf entier, la salle de bain avec sa baignoire Empire ornée de cygnes et de nénuphars, mais que l'on remplit en formant la chaîne avec des seaux, depuis le puits de la cour et que l'on chauffe directement par un feu allumé en-dessous. Nous verrons aussi la bibliothèque où de nombreux volumes aux belles reliures couvrent des dizaines de mètres de rayons, fermés par des portes vitrées ou grillagées.

Plus tard, nous ferons connaissance avec les communs qui entourent l'« enclos », nom donné à la grande cour pavée, au milieu de laquelle se dresse le puits avec sa manivelle et sa chaîne (fig. 2). Hangars, écurie, chai et remises s'étendent de part et d'autre d'une bizarre tour carrée, coiffée d'un dôme quasi byzantin, qui surplombe le portail arrière du castel.

Et nous découvrirons encore les commodités, une sorte de trône en bois sculpté, accessible par deux marches et ouvrant simplement sur une fosse aux odeurs peu agréables. Cela fera dire à grand-père que si, dans la banlieue parisienne, la civilisation a cinquante ans de retard sur l'Alsace, le décalage est, ici, d'au moins cent ans.

Le château est propriété de Monsieur et Madame Javerzac³. L'époux, mobilisé, se trouve « quelque part en France » sur le front, encore des plus calmes en ce mois d'octobre 1939. Sa femme, parisienne de naissance, ne paraît pas toujours à son aise dans ces terres périgourdines. Elle est fort aimable et entretient avec Hélène, notre mère, des relations amicales qui dureront pendant tout notre séjour. Le couple a deux enfants, Madeleine, dite *Neine*, et Paul, dit *Founou*. Ils ont à peu près notre âge, à Pierre et moi, et seront pour nous d'excellents camarades de jeux. Les autres hôtes du château sont le vieux père du châtelain et sa sœur, tous deux plus qu'octogénaires.

3. La famille Javerzac est très présente dans l'histoire de Mouleydier, y ayant occupé des postes de maires au XIX^e siècle.



Fig. 2. L'« enclos » du château de Mouleydier.

Le vieux Monsieur, très vieille France quand il s'adresse à notre mère, présente un aspect beaucoup plus rustique quand il s'occupe de l'exploitation du domaine. Vêtu de toile grise, coiffé d'un vieux béret, il attelle à sa carriole antique un vieux cheval aux côtes saillantes, qui lui donne un air de Don Quichotte accompagné de Rossinante. Dans cet équipage, il va visiter les fermes qui constituent la richesse de la famille. Les fermiers, qui vivent dans des bicoques crasseuses, au sol en terre battue où poules et canards picorent entre les pieds de la table, livrent au château la moitié de leurs récoltes et des produits de leur élevage. Grand-Père deviendra très vite l'inséparable du vieux hobereau. Les deux hommes ont le même âge et ne se lassent pas de se chamailler, l'un vantant la douceur de vivre du Périgord, l'autre les avantages de la « civilisation » alsacienne.

Quant à la tante, vieille fille confite en dévotion, elle se lève chaque jour avec l'aurore, pour ne pas rater la première messe. Celle-ci est dite par un vieil ecclésiastique⁴, tiré de sa retraite par la mobilisation du curé titulaire. Elle n'est fréquentée que par la demoiselle Javerzac et par une autre vieille fille pieuse, Mademoiselle Laterrière⁵. Lorsque un peu plus tard décembre fera sentir sa froidure, le vieux curé proposera à ses deux ouailles de reporter l'heure de la première messe à sept heures, pour éviter à tous des levers trop matinaux. Cette entorse aux traditions ne sera acceptée qu'avec réticence par les deux paroissiennes.

4. Il s'agit de l'abbé Mathieu Durand (1864-1947), curé de Mouleydier depuis le 30 décembre 1913. Témoin de la journée du 21 juin 1944 qui vit Mouleydier brûlé par les Allemands, il fut lui-même otage et menacé de mort, ce qui lui valut d'être nommé chanoine honoraire en 1945. Après l'incendie du presbytère, il fut accueilli, jusqu'à sa mort en 1947, par le Dr Daude-Lagrave dont la maison était encore debout (archives diocésaines).

5. Famille de notaires à Mouleydier.

Vivent également au château Eugénie, la servante à tout faire, à la puissante musculature, et sa mère, au service du château depuis son plus jeune âge. Celle-ci occupe essentiellement la cuisine, activant la cuisinière en y poussant les bûches dont l'extrémité, trop longue pour pénétrer dans le foyer, s'appuie sur le dossier d'une chaise. Eugénie, quant à elle, est partout à la fois. Elle aide au ménage, s'occupe de la basse-cour et du cochon, ratisse les allées du parc et assiste le vieux châtelain à l'écurie et au chai.

Au village, les habitants ont pour la plupart accepté de loger des réfugiés, isolés ou en famille, dans leurs locaux disponibles. Mais ils ne laissent pas d'observer ces « étrangers », dont la plupart parlent un langage incompréhensible et expriment leur satisfaction par des sourires ponctués de « ja, ja » qui leur vaudront bientôt le surnom de « Yayas ». Les commerçants, bien sûr, se réjouissent de cet accroissement de leur clientèle. Les Alsaciens sont donc bien reçus chez Madame Chambon, l'épicière (fig. 3), chez Pinquet le boucher et dans les deux ou trois bistrots du bourg. Les autres habitants du bourg, parmi lesquels les plus pittoresques sont Gouzou, le marchand de vin au nez florissant, et Arbaudie⁶, le meunier, dont l'épaisse crinière est blanchie par la farine, font la causette aux hommes alsaciens désœuvrés et leur apprennent à pêcher dans la Dordogne ou à jouer aux boules.



Fig. 3. L'épicerie de Madame Chambon.

Le maire, un Pinquet lui aussi⁷, fait de son mieux pour harmoniser les rapports entre villageois et nouveaux venus. Il est aidé par les notables, M. Vignaux⁸, l'homme à la barbiche qui préside le comité d'accueil, maître Roch⁹, le notaire et sa fille Micheline, et M. Laterrière, vieux garçon vivant de ses rentes dans un petit manoir qu'il partage avec sa tante, déjà citée parmi les paroissiennes de la messe du matin.

Une cantine a été créée pour les réfugiés. Elle est gérée par un Strasbourgeois ancien patron de la « *Filzlues* », un troquet mal famé des vieux quartiers de Strasbourg. Après quelques démêlés avec Madame Chambon, dont il discute les prix, il réussira à servir une nourriture acceptable à ses clients, malgré la modicité des subsides qui lui sont alloués.

Une cantine a été créée pour les réfugiés. Elle est gérée par un Strasbourgeois ancien patron de la « *Filzlues* », un troquet mal famé des vieux quartiers de Strasbourg. Après quelques démêlés avec Madame Chambon, dont il discute les prix, il réussira à servir une nourriture acceptable à ses clients, malgré la modicité des subsides qui lui sont alloués.

6. Il s'agit du grand-père de Marie-Claude Arbaudie, qui fut rédacteur en chef du *Film français* et attachée comme « Madame cinéma » aux cabinets de plusieurs ministres de la Culture.

7. Pierre Pinquet, maire jusqu'en mai 1945.

8. Dit Serge Barranx, son nom d'écrivain. Ancien enseignant et président de la Société des écrivains d'Aquitaine.

9. Pierre Roques, successeur des Laterrière.

Un sieur Klein, assisté de son égérie, la belle Doro, s'occupe d'organiser matinées et soirées récréatives pour les Alsaciens. Les Mouleydiens¹⁰ y sont invités, mais ils ont du mal à saisir le charme et l'humour alsacien, qui s'expriment surtout en dialecte.

Petit à petit, on arrive à se comprendre, à s'entendre, à sympathiser.

Des amitiés se créent. On participe à l'installation des réfugiés. Chaque famille trouve moyen d'équiper sa propre cuisine et le gérant de la cantine perd des clients.

Notre mère s'adapte aux spécialités régionales et nous pouvons découvrir la soupe au potiron, les châtaignes cuites sur des feuilles de figues, les cèpes à la bordelaise et les confits de porc et de canard. De temps en temps nous sommes invités à un dîner de gala dans la salle à manger du château, où j'apprendrai à déguster une salade de truffes à l'huile de noix, un plat dont je rêve encore aujourd'hui, mais que seul un milliardaire pourrait encore se payer en cette fin de xx^e siècle. En 1939, les truffes fournies par les fermiers du château étaient consommées sur place, sans que l'on songe à en faire commerce. Il en était de même des viandes de porc, canard et oie qu'une cuisinière spécialisée venait, une fois l'an, préparer dans la grande cuisine du château, au grand plaisir des quatre marmots que nous étions, qui s'amusaient à chaparder dans les marmites et les terrines. Grand-Père adorait faire rôtir des châtaignes dans la cheminée sur un feu de sarments et les dégustait pendant les longues soirées, entre deux bouffées de sa pipe.

Grand-Père s'était lié très vite avec le père Javerzac (fig. 4). Nés tous deux sous le Second Empire, ils avaient vécu chacun de nombreuses péripéties et pouvaient poser sur les événements actuels un regard de vieux philosophes blasés.

Pierre et moi avons trouvé de joyeux compagnons de jeux (fig. 5). *Neine* et *Founou* nous apprenaient que, dans le Sud-Ouest, la discipline imposée aux enfants était différente de celle qui nous avait été enseignée en Alsace. Hélène, notre mère, malgré ses responsabilités de chef de famille, et dont les obligations ménagères étaient bien moins importantes à Mouleydier qu'à Strasbourg, disposait de loisirs inhabituels. Il n'est donc pas surprenant qu'elle se rapprochât d'autres réfugiées. Elle se lia ainsi avec Madame Boeshenz, une veuve flanquée de deux grandes filles, et avec Mme Ott, autre veuve et mère d'une fille d'une quinzaine d'années. Ce « clan des veuves » fut bientôt inséparable et ces dames échangeaient des souvenirs du pays ou commentaient les événements locaux en buvant du thé, voire du vin de Monbazillac.

Des liens se créèrent aussi avec la famille Aron. Le père était un simple ouvrier municipal de la Ville de Strasbourg. Mais il était serviable et compétent dans de nombreux domaines. Désœuvré par son statut de réfugié, il cherchait à se rendre utile et ne rechignait pas à la besogne. C'est ainsi qu'il finit par

10. Le nom exact est Montleydériens.



Fig. 4. Les deux grands-pères. Il n'a malheureusement pas été possible de les identifier, M. Paul Javerzac étant décédé le 10 octobre 2019.

installer une vraie cuvette de W.C. au château, à la place du trône archaïque, Grand-Père ayant convaincu le vieux châtelain des vertus d'une hygiène plus moderne. La mère Aron, qui avait élevé de nombreux enfants, était une femme au grand cœur et Hélène, s'élevant au-dessus des principes de caste enseignés dans son jeune âge à la pension Saygey, se lia d'amitié avec elle.

Il y avait aussi les Ehrismann, un couple de pharmaciens retraités de Strasbourg, et leur fille, « jeune fille prolongée » de quarante ans, qui logeaient dans le petit manoir des Laterrière. La demoiselle Ehrismann participait souvent aux rencontres du « clan des veuves » et à leurs sorties communes, car ces dames excursionnaient dans les environs, pour visiter châteaux et monuments historiques.

Tandis que les adultes s'intégraient aussi bien que possible dans la vie mouleydienne, mon frère et moi dûmes reprendre la vie scolaire, interrompue depuis juillet. Pierre fréquenta une classe primaire de Mouleydier, d'où il rapporta des récitations et des chansons débitées avec l'accent du Sud-Ouest. Le « Ponggg de Nannteuh ¹¹ » chante encore ainsi dans ma mémoire. Pierre rapporta aussi des poux, qu'il fallut chasser à grands coups de peigne et de « Marie-Rose qui sent si bon ».

Pour ma part, j'entrai en novembre en classe de sixième classique du collège Henri IV de Bergerac, où j'appris les premiers rudiments du latin sous la férule de M. Robin, dit Robin des Cabins (à décliner au vocatif !) et où j'obtins

11. *Le pont de Nantes.*

le premier prix de récitation, mon accent alsacien ayant été préféré à celui, trop mélodieux sans doute, du Sud-Ouest. Mes condisciples était Francis Pailhous, fils du directeur local de la Banque de France, et le jeune prince de Chimay qu'un chauffeur amenait chaque jour en classe dans une somptueuse Rolls-Royce.

Il y avait aussi l'élève Malrechauffé, et Bourg, le neveu du surgé à qui son oncle flanquait en public des rossées mémorables lorsque ses notes ou sa conduite ne donnaient pas satisfaction. Dans la cour de récréation, entourée d'arcades, nos jeux étaient parfois interrompus par l'apparition à une fenêtre de monsieur le proviseur. Il fallait alors se figer dans un garde-à-vous silencieux, après avoir retiré bérets ou autres couvre-chefs.

Le matin, je me rendais à Bergerac par le car de M. Boulay¹², pittoresque propriétaire chauffeur, qui transportait le matin, de Lalinde à Bergerac, les collégiens et quelques habitants de la vallée, qu'il ramenait le soir. Si Boulay était plutôt taciturne le matin, il devenait expansif le soir, quand il avait fait le plein, non seulement d'essence, mais aussi de Pernod. De nos jours, il aurait sans doute fait exploser l'éthylomètre. Mais jamais il n'y a eu, dans sa conduite du car Lalinde-Bergerac et retour, le moindre incident.

À midi, j'allais déjeuner rue Edmond-Rostand, chez Madame Pauty, une honorable veuve qui prenait des pensionnaires, jeunes et moins jeunes¹³. Là encore, je me familiarisai avec la cuisine du Périgord et ses spécialités.

Les jeudis et jours de congés, lorsque je ne jouais pas dans le parc avec mon frère et les jeunes Javerzac, je m'adonnais à mon passe-temps favori : la lecture. Il y avait, dans un coin de l'étage du château, une collection complète, reliée en cuir, de *L'Illustration* des dernières années du XIX^e siècle. Je me plongeais avec délices dans l'actualité de la Troisième République, les critiques d'art ou littéraires, la préparation de l'Exposition universelle de 1889. De nombreuses gravures montraient, mois après mois, les étapes de la construction



Fig. 5. Neine et Founou Javerzac, Jean-Georges (le narrateur) et Pierre Wolters.

12. Boulet. L'entreprise existe toujours sous le nom de LCB (Les Cars Boulet).

13. Madame Pauty n'était pas veuve mais épouse de Marcel Pauty, « sous les drapeaux » quelque part en France puis prisonnier de guerre. Marcel Pauty, fondé de pouvoirs et homme de confiance de Jean Boissavit, est le père du général Jean-Marie Pauty et le grand-père du lieutenant-colonel Louis Pauty, actuellement commandant du groupement de gendarmerie de la Dordogne.



Fig. 6. Monsieur Vignaux (Serge Barranx), sa femme et leurs hôtes réfugiés.

de la Tour Eiffel et les planches des caricaturistes se moquaient aussi bien de la peinture impressionniste que de cette « horrible asperge de fer qui allait enlaidir Paris et qu'il faudrait absolument démolir une fois l'exposition terminée ». Car c'était là l'opinion des Parisiens bien-pensants de l'époque !

Je pus aussi puiser dans la bibliothèque du château, mais elle ne contenait que peu d'ouvrages à ma portée. En revanche, j'avais pu susciter l'intérêt de M. Vignaux, le président du comité d'accueil des réfugiés. Retraité de l'enseignement, il s'était fait, sous le pseudonyme de Serge Barranx, un nom dans la littérature du Périgord et de l'Aquitaine (fig. 6). Il possédait, lui aussi, une magnifique bibliothèque, dont il me prêtait certains volumes après les avoir commentés pour moi. Il devint ainsi, sans que je m'en rende compte à l'époque, un de mes maîtres à penser.

En plus des jeux et de la lecture, les dimanches étaient parfois consacrés à la religion et au cinéma. Dans ce pays catholique, il n'y avait de temples protestants que dans les villes. Aussi notre mère nous emmenait-elle parfois, plus par respect de la tradition que par conviction religieuse, à l'église de Mouleydier, consacrée à saint Cybard, située en dehors du village, au milieu de son cimetière planté de cyprès. Le vieux curé y débitait des sermons quelque peu radoteurs et le rituel de la messe, que je découvrais, me laissait pantois. Il est vrai que *Founou*, qui servait la messe en aube d'enfant de chœur, s'ingéniait à me faire rire, en grimaçant derrière le dos du prêtre. Cela lui valut d'ailleurs une séance de fouet, administré par sa mère et dont les cris poussés par la victime me parurent effrayants.

Pour je ne sais quelle fête, on organisa une procession à laquelle plusieurs jeunes Alsaciennes catholiques participèrent en costume folklorique de notre région (fig. 7). Après que le cortège eut tourné autour de l'église et pour réintégrer celle-ci, le curé devait, selon le rituel, frapper trois fois à la porte du sanctuaire à l'aide de la croix qu'il portait au bout d'un long manche. Comme il tremblait fort, il faillit assommer le sacristain en laissant retomber la croix sur la tête de ce brave homme.

Plus tard, un pasteur strasbourgeois, M. Horst, vint à l'initiative des Ehrismann, tenir de temps en temps un culte protestant dans la salle des fêtes du village. Bon nombre de protestants strasbourgeois y assistèrent et j'eus, l'une ou l'autre fois, l'honneur d'y faire la quête à la sortie.

Les séances de cinéma se tenaient dans une autre salle, le dimanche après-midi. Elles m'intéressaient évidemment beaucoup plus que la religion. On y projetait de vieux films qui souvent se déchiraient en plein milieu de



Fig. 7. Groupe d'Alsaciennes en costume folklorique après la procession à Saint-Cybard.

la projection, provoquant sifflets et huées des spectateurs. Je me souviens d'avoir pu voir ainsi *Sans Famille*, donné en plusieurs « époques », ainsi que les aventures de Laurel et Hardy ou de Charlot.

Ainsi coulait le temps.

À Noël, il était tombé une mince couche de neige. Ce n'étaient que quelques flocons, mais le fait était rarissime à Mouleydier, et les villageois ne furent pas loin d'accuser les Alsaciens d'avoir apporté leurs frimas avec eux. Faute de sapin, nous chantâmes nos traditionnels noëls alsaciens autour d'un étique pin, décoré de quelques bougies et de fils dorés. Mon frère eut le bonheur de trouver sous cet arbre l'ours en peluche dont il rêvait et qui fut baptisé du nom d'Ougrouze.

Vint le printemps et ce lumineux mois de mai 1940. On avait presque oublié la guerre, mais elle sut se manifester avec la brutalité et les horreurs que l'on sait. Lorsque l'armée belge capitula devant les panzers de Guderian, Arbaudie, le meunier, tint dans les rues du bourg des discours belliqueux et véhéments.

Il agitait sa crinière enfarinée et frappait de ses poings sa puissante poitrine en criant : « Moi je suis encore Français et je saurai me battre, comme je l'ai fait en 14. Qu'ils y viennent... »

Mais hélas seules d'interminables colonnes de réfugiés et de fuyards ayant perdu leurs unités défilèrent sur la route et nous assistâmes, au carrefour du grand Pont, à un incessant défilé, devant lequel le père Javerzac secouait la tête en murmurant « Quelle débâcle, quelle débâcle ».

M. Laterrière, qui vivait en rentier, se trouva une occupation. Il entreprit de régler la circulation au carrefour et parvint quelque peu à canaliser les flots de militaires débandés et de civils en faisant de grands moulinets avec ses bras. Cela dura des jours et des nuits.

Puis, un beau matin, on vit passer quelques soldats en uniforme vert de gris. Les Mouleydiens avaient demandé aux Alsaciens, et notamment à ma mère, de leur servir d'interprètes pour éviter les exactions que l'on attendait de la soldatesque germanique. Mais les Allemands ne firent que passer rapidement. Ils devaient, hélas, revenir bien plus féroce­ment quelques années plus tard¹⁴.

Le calme revint très vite. Peu à peu nous apprîmes que l'ennemi avait annexé l'Alsace, sans susciter la moindre protestation du gouvernement de Vichy. Nous fûmes sollicités de rentrer chez nous et l'on supprima les allocations de réfugiés. Bien que le pasteur Horst ait tenté de l'en dissuader, notre mère décida de rentrer à Strasbourg, où se trouvaient ses ressources. Ayant vécu les dix-sept premières années de sa vie dans une Alsace allemande, elle pensait pouvoir s'adapter à la nouvelle occupation de notre province. À plusieurs reprises on nous annonça notre départ comme imminent, pour donner un contre-ordre vingt-quatre heures plus tard. Nous faisons et défaisons nos bagages et vivions dans l'incertitude.

Ce n'est qu'en octobre que le signal du départ fut donné. Un matin, nous fûmes conduits à Bergerac et embarquâmes à la gare de cette cité dans un train cahoteux qui nous ramena, en deux ou trois jours, à Strasbourg. Commence alors un nouveau chapitre de mon histoire, celui de Strasbourg annexé par les nazis.

Aujourd'hui, Mouleydier et cette année de guerre 1939-1940 sont loin dans mes souvenirs. Mais je n'oublierai jamais ces jours insoucians de mon enfance. Le soleil sur la Dordogne, les frondaisons du parc, les discussions littéraires avec Serge Barranx sont bien ancrés dans ma mémoire et je n'y pense jamais sans une profonde émotion.

Souvenirs, souvenirs¹⁵...

J.-G. W. *

14. Allusion aux combats qui se déroulèrent en juin 1944 et qui aboutirent au total incendie du village le 21 juin. Voir le livre de Serge Barranx, *Mouleydier, village martyr*, édité à Bordeaux chez Bière en 1945.

15. Il est étonnant que, parmi les nombreux personnages mentionnés, ne figurent point la personnalité médicale qu'était le Dr Daude-Lagrange (il a son mémorial à côté de l'actuelle mairie), ainsi que les épiceries de Madame Peyrichou et de Madame Alary, où siégeait Ramon Xuriguera, un intellectuel espagnol réfugié républicain et traducteur d'auteurs français et espagnols.

* Huissier de Justice. Évacué à Mouleydier en 1939-1940. Membre de l'AQHT (association historique du quartier Halles-Tribunal, à Strasbourg).

VIE DE LA SOCIÉTÉ



PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

1^{er} trimestre 2020

8 janvier 2020 (amphithéâtre de la Médiathèque Pierre-Fanlac, Périgueux)

- *Périgueux insolite*,
par Martine Balout
- *Les fouilles de l'ancien couvent Sainte-Marthe à Périgueux*,
par Hervé Gaillard et Natacha Sauvatre
- *Présentation du Groupe de recherches historiques du Nontronnais (GRHIN)*,
par Francis Gérard

5 février 2020 (amphithéâtre de la Médiathèque Pierre-Fanlac, Périgueux)

- *Le bilan des recherches du projet NeMo (Néandertal face à la mort)*,
par Bruno Maureille
- *Les acquisitions patrimoniales de la Médiathèque Pierre-Fanlac en 2018-2019*,
par Jean-Marie Barbiche
- *Paul Crampel, un explorateur belvésois en Centre-Afrique*,
par Gilles et Brigitte Delluc

4 mars 2020 (amphithéâtre de la Médiathèque Pierre-Fanlac, Périgueux)

- *Assemblée générale, rapport moral, rapport financier*
- *À propos des noms de maisons*,
par Serge Larué de Charlus
- *Une courte aventure du romancier Pierre Benoit dans un maquis de Dordogne*,
par Gilles et Brigitte Delluc

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 7 AOÛT 2019

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

Les membres de la SHAP ont été conviés à une visite de la cathédrale Saint-Front et de la préfecture de Périgueux.

Pour la cathédrale, cinq pôles ont été présentés et commentés :

1. les vitraux « les Béatitudes » par l'abbé Pierre Madiès
2. le retable par Serge Laruë de Charlus
3. le cloître par Dominique Audrerie
4. les coupes par Jean-Claude Frochen
5. la crypte par Huguette Bonnefond

À 17 heures, nous avons été reçus à la préfecture par un représentant du Préfet. Martine Balout, à cette occasion, a relaté l'histoire du bâtiment et nous a fait découvrir les salons de réception en les commentant, puis nous avons pu nous promener dans les jardins et admirer l'Isle et le quartier Saint Georges.

Vu le président
Dominique Audrerie

La secrétaire générale
Huguette Bonnefond

SÉANCE DU MERCREDI 4 SEPTEMBRE 2019

Président : Dominique Audrerie.

Présents : 130.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

Nécrologie : Françoise de Maillard, Michelle Péliisson. Le président présente les condoléances de la SHAP.

Le président ouvre la séance en annonçant nos prochaines sorties et colloques. Il donne ensuite la parole aux intervenants après nous avoir informés de la santé de notre président d'honneur Gilles Delluc.

L'âge d'or de la trufficulture en Périgord, par Jean-Charles Savignac

Cet âge d'or a bien existé, environ entre les années 1860 et 1910. Avant de connaître un reflux rapide lié principalement au premier conflit mondial, il a produit des effets qui se font encore sentir de nos jours.

1. L'âge d'or est considéré comme tel après coup : en 2019, le Périgord produit à peine dix tonnes de ces truffes noires auxquelles il a donné son nom, la France une cinquantaine et l'Europe environ cent vingt... La trufficulture a pourtant sensiblement évolué. Très prisée, la truffe du Périgord constitue un ingrédient fondamental de la gastronomie mondiale.

2. En Périgord, l'âge d'or a été précédé par des siècles de récoltes de truffes « spontanées » en quantité abondantes et dont la qualité remarquable était reconnue. *L'Encyclopédie* de Diderot notait déjà, en 1765, que les truffes du Périgord sont les meilleures, ce que confirmèrent les professeurs du Jardin du Roy en 1828. L'âge d'or est l'addition de cette production locale naturelle et celle issue d'une trufficulture nouvelle qu'aiguillonne la crise du phylloxera. En quelques décennies de plantations, deux vagues de récoltes de truffes vont porter le total annuel départemental à 120 tonnes en 1869 puis à 160 tonnes en 1892. Le commerce de la truffe gagne alors en volume ; des usines de conserves se développent. Grâce notamment aux nouveaux modes de transport, la réputation de la truffe du Périgord augmente encore au point que les négociants voisins accolent la mention « du Périgord » au nom de la truffe noire d'hiver. Une industrie locale de la conserve développe ses ventes au-delà des frontières tandis que les cuisiniers périgourdins réputés font la conquête des meilleures tables. La « truffe du Périgord » devient la référence pour les gourmets, l'étalon, que les botanistes puis les pouvoirs publics consacrent. L'âge d'or de la truffe et de la trufficulture s'achève brutalement, avec le choc

de la guerre de 14-18 et ses conséquences, avec aussi les transformations de la vie rurale durant l'entre-deux-guerres. La production annuelle de truffes dans le département retombe à une dizaine de tonnes.

3. Mais l'âge d'or a durablement forgé une formidable réputation au Périgord et à ses truffes. Si le Périgord a donné son nom aux meilleures truffes noires, celles-ci lui ont apporté une notoriété et un rayonnement exceptionnels dans la gastronomie mondiale... La truffe du Périgord doit rester digne de son passé prestigieux, en se situant par exemple au niveau des grands crus, des meilleurs vignobles. Elle doit maintenir et affirmer son originalité, son lien avec le terroir naturel du Périgord... Il va lui falloir un signe distinctif, une marque, une appellation. (résumé de l'intervenant)

1895-1940. La SHAP et trois sites ornés majeurs, par Brigitte et Gilles Delluc

Alors que quelques découvertes de gravures ou de peintures dans les grottes de Chabot en Ardèche, Altamira en Espagne ou Pair-non-Pair en Gironde sont attribuées à des bergers ou laissent perplexes, la découverte des peintures et des gravures de la grotte de La Mouthe en 1895 emporte tout de suite la conviction du Dr Émile Rivière qui invite les membres de la SHAP à venir observer sur place l'état des lieux le 10 août 1896. En effet, la galerie ornée était entièrement colmatée par des sédiments contenant des vestiges d'occupations paléolithiques incontestables et la SHAP lui verse une subvention pour qu'il poursuive ses recherches. Il faut attendre 1902 pour que le monde savant partage cette conviction. Un autre moment fort au début du xx^e siècle est la découverte d'un énorme rocher sculpté dans un campement solutréen au Fourneau du Diable, où travaille le préhistorien Denis Peyrony, succédant à quelques membres de la SHAP. Une série de magnifiques photos prises par le marquis de Fayolle, président de la SHAP, montrant le bloc en cours de dégagement, immortalise la venue du groupe sur les lieux le 13 décembre 1924. Enfin, la découverte de la grotte de Lascaux le 12 septembre 1940 trouve, bien sûr, tout de suite un écho parmi les membres de notre compagnie. Le 22 octobre, Charles Aublant la visite « en l'aimable et savante compagnie de M. l'abbé Breuil ». Son « Rapport », présenté lors la réunion du 7 novembre, est publié dans la dernière livraison 1940. Il est illustré par la photo mémorable de H. Breuil, Léon Laval, Marcel Ravidat, l'inventeur, et son compagnon, Jacques Marsal, photo prise quelques jours auparavant par le photographe Larivière de Brive et par quelques dessins de Maurice Thaon. Il est accompagné par le rapport de Henri Breuil à l'Académie. Ce sont les premiers textes scientifiques publiés sur Lascaux (*BSHAP*, 1940, p. 476-490). Un article de Pierre Ichac suivra dans le premier n° de *L'Illustration* de 1941. Une subvention de notre compagnie est accordée aux jeunes découvreurs. (résumé des intervenants)

Le centre de La Peyrouse à Saint-Félix-de-Villadeix : brève histoire d'un ensemble architectural et d'une institution, par Michel Roy

Peyrouse et Pérouse sont des noms de lieu fréquents, qui s'appliquent le plus souvent à des sites où le sol est fortement empierré. En Dordogne, à Saint-Saud-Lacoussière, une abbaye cistercienne portait le même nom, mais elle n'avait que cette homonymie en commun avec ce que nous allons étudier. Notre propos concerne un ensemble de bâtiments à vocation religieuse et philanthropique, situés sur la commune de Saint-Félix-de-Villadeix au lieu-dit La Peyrouse (ou Lapeyrouse). Si, de nos jours, ce site est isolé, La Peyrouse fut, aux ^{IV}^e et ^{III}^e siècles avant notre ère, une importante cité gauloise dotée d'une activité commerciale, et dont la découverte remonte seulement à 2014.

Parmi l'ensemble de bâtiments qui nous intéresse, le plus ancien est la maison de maître, une chartreuse édifiée au ^{XVII}^e siècle par la famille de Rochon de La Peyrouse, puis vendue en 1754 à Gabriel Debreil (ou Dubreil), curé de Sainte-Alvère. C'est une de ses parentes, Anna-Eudoxie Dubreil, qui va faire édifier à la fin du ^{XIX}^e siècle les bâtiments à vocation religieuse que nous évoquerons. Anna-Eudoxie avait épousé Adolphe Tocque, un officier du régiment de mobiles de Bergerac (les fameux « Mobiles de Coulmiers ») ; ce dernier mourut en janvier 1871, des suites de blessures reçues sur le front de la Loire. Elle se retrouve alors veuve, avec un fils âgé de quelques mois. Mais, en 1885, son fils Georges meurt à son tour, à l'âge de 15 ans, victime de la scarlatine. Anna-Eudoxie Tocque va alors mettre sa fortune et son domaine au service de la religion et y faire édifier de nouveaux bâtiments. La chapelle Saint-Georges est le mausolée de style néo-roman de la famille Tocque. Sa fondatrice souhaita lui donner un faste tout particulier et confia sa réalisation à un architecte périgourdin qui s'inspira de la restauration de Saint-Front. La décoration intérieure faite de sculptures et vitraux très ouvragés participe aussi à la beauté de l'édifice. Quant au bâtiment décrit sous le nom d'orphelinat, il fut édifié en 1899, mais il ne connut sa fonction initiale que pendant quelques mois : administré par les marianistes, il fut en effet fermé en 1901 à la suite des lois anti-congréganistes. De 1907 à 1914, il abrita, toujours selon la volonté d'Anna-Eudoxie Tocque, le Grand Séminaire de Périgueux, dont les bâtiments avaient été saisis. Puis, dans les années 1920, l'ancien orphelinat devint une colonie de vacances, et ce jusqu'au décès d'Anna-Eudoxie Tocque, survenu en 1928.

C'est en 1931 que la congrégation des frères de Saint-Gabriel (initialement fondée au ^{XVIII}^e siècle en Vendée par le père Grignon de Montfort) fit l'acquisition du domaine de La Peyrouse, où elle installa une communauté qui accueillait à la fois des jeunes gens voués au noviciat, mais aussi des religieux plus âgés, tous se consacrant à l'agriculture.

Ce n'est qu'en 1972 que La Peyrouse accueillit des personnes handicapées auditives, dans le droit fil des missions des frères de Saint-Gabriel qui, depuis le ^{XIX}^e siècle, s'étaient engagés dans la promotion et la défense

de la langue des signes française (L.S.F). Les frères accueillirent quelques personnes handicapées sensorielles (sourds, mais aussi aveugles, parfois les deux), et progressivement ils décidèrent d'augmenter le nombre des hébergés. En 1992 fut créée l'association des sourds et aveugles, qui administra alors l'institution et obtint son agrément au titre de l'aide sociale. Le foyer de vie fut agrandi et rénové, il accueille actuellement 20 résidents en chambre individuelle. Depuis 1997, le foyer est administré par l'APEI de Périgueux et voisine avec une communauté d'une dizaine de religieux hébergés dans l'ancien orphelinat. À La Peyrouse, les résidents souffrant de lourds handicaps sensoriels reçoivent les soins et l'éducation adaptés à leur état et vivent en toute harmonie dans un environnement adapté. Ils y bénéficient d'une palette d'activités, dont certaines ont de quoi surprendre compte tenu de leur état ; la L.S.F demeure un vecteur important de la communication au sein du foyer, associée à l'écriture braille, mais aussi à des technologies modernes : histoire et modernisme se mêlent donc au centre pour personnes handicapés de La Peyrouse. (résumé de l'intervenant)

Vu le président
Dominique Audrerie

La secrétaire générale
Huguette Bonnefond

SÉANCE DU MERCREDI 2 OCTOBRE 2019

Président : Dominique Audrerie.

Présents : 120.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

Le président ouvre la séance en remerciant les nombreux membres présents à la sortie du 28 septembre 2019, sur le thème de la Préhistoire aux Eyzies, et particulièrement Brigitte Delluc pour ses nombreux commentaires, sans oublier Hubert de Commarque pour sa présence et la présentation de son château. Il nous informe qu'à 17 heures, nous sommes attendus à la SOGRA, pour une visite commentée par notre collègue Patrick Palem sur les statues des apôtres de Notre-Dame de Paris, enlevées juste avant le terrible incendie (fig. 1). Le directeur de la médiathèque Pierre-Fanlac, Jean-Marie Barbiche, propose de nous faire visiter après la séance les locaux réaménagés après travaux et nous communiquer quelques informations sur les nouveautés. Le président rappelle ensuite quelques événements à venir. Enfin, Michel Roy nous informe que la SHAP continue à réaliser en partenariat avec Radios Libres

en Périgord des émissions consacrées à des personnages, lieux ou événements de notre Périgord. Ces émissions sont diffusées sur RLP (102.3) le samedi à 17 heures et le dimanche à 10 heures mais aussi en accès direct sur le site de la SHAP, Activités, Conférences-Podcasts.

La parole est donnée aux différents intervenants.

Les masques feuillus. Un élément décoratif qui traverse l'espace et le temps, par Julianna Lees

Dans l'église de Cercles, un visiteur averti ne peut être que surpris de découvrir une série de chapiteaux constitués par des têtes humaines, dont des volutes de feuillages s'échappent de l'orifice buccal, les entourent ou les surmontent. Il s'agit d'un élément décoratif qui traverse l'espace et le temps puisqu'il prend racine dans l'Antiquité romaine pour s'étendre dans toute l'Europe. (résumé de l'intervenante)

Grâce à une importante iconographie, l'auteur nous fait découvrir la richesse des masques feuillus dans de nombreux monuments. L'intégralité de cette très riche conférence a été déposée à notre bibliothèque et un article est en préparation pour un prochain numéro de notre *Bulletin*.

Un aperçu des *Généalogies Périgourdines*, tome VII, par Gilles de Blignières et Christophe Morand du Puch

Gilles de Blignières présente les *Généalogies Périgourdines* dont 3 tomes ont été publiés depuis 2014, à la suite du comte de Saint-Saud, en soulignant le caractère historique de ces travaux par deux exemples tirés du tome VII.

L'un avec les Flamenc, seigneurs des châteaux de Bruzac à Saint-Pierre-de-Côle. Après un aperçu des erreurs répétées jusqu'à ce jour, il présente un acte de 1259, le premier à différencier les deux châteaux de Bruzac. Cette dualité joua lors du siège de Bruzac intervenu dans le cadre d'un conflit entre la vicomtesse de Limoges, pro-française, et certains grands seigneurs vassaux du roi-duc, pro-anglais. En 1365, Boson de Bourdeille et Hélie Flamenc, seigneur de Bruzac, prirent d'assaut Châlus, en tuant le capitaine de la vicomtesse. Celle-ci fit appel au sénéchal du roi de France, qui vint assiéger Bruzac avec les milices des communes. Pour diviser ses adversaires, il fit des offres au seul château-haut. En réponse, celui-ci fit une sortie, où un homme des milices fut tué. Le deuxième acte se passa au parlement de Paris, où l'affaire fut portée. En 1269, il jugea que le château-bas relevait de la vicomtesse et que le château-haut relevait du vicomte de Rochechouart, lui-même vassal du roi-duc. Il devait lui être rendu, s'il punissait sa garnison. Rien n'avait avancé en 1272, malgré les suppliques de la vicomtesse. Ce conflit, où se mêlent politique et guerre privée, actions militaires et juridiques, est typique de son époque.

Le second exemple, présenté par Christophe Morand du Puch, met en lumière un descendant méconnu du célèbre Geoffroy de Vivans. Le calvinisme

exacerbé de celui-ci, fidèle compagnon d'Henri de Navarre sur sa route vers le trône de France, est connu et s'est perpétué dans sa famille. Au XVII^e siècle, les protestants rencontrent de grandes difficultés à vivre leur foi en parallèle d'une carrière publique. La révocation de l'Édit de Nantes, en 1685, achève de les mettre au ban du royaume. Joseph-Geoffroy de Vivans, seigneur de Doyssac et comte de Panjas, est alors le chef de sa famille. Parent des Caumont La Force, eux-mêmes proches du Roi, il est embastillé de longues années sur l'ordre même de Louis XIV, « n'étant pas persuadé de la religion catholique ». Les vaines tentatives de le convertir l'enjoignent plutôt, une fois libéré, à émigrer en Angleterre, où il finit sa vie. Cet exemple montre que le lignage des Vivans fourmille de personnages surprenants et que son histoire ne se limite pas aux chevauchées du Grand Geoffroy. (résumé des intervenants)

Trois grottes ornées magdaléniennes périgordines datées par le C14 : Commarque, Villars, Lascaux par Brigitte et Gilles Delluc

Ce sont les seules grottes ornées ainsi datées, avec la grotte gravettienne de Cussac. En général, la datation proposée repose sur l'analyse stylistique des œuvres pariétales et sur leur contexte archéologique éventuellement associé.

L'étude pluridisciplinaire de Commarque, dirigée par les intervenants en 1979-1980, a permis d'une part de compléter l'inventaire du décor animalier (cheval géant sculpté en bas relief, chevaux, bisons, bouquetins gravés profondément), connus depuis Breuil (1915) et Leroi-Gourhan (1965), avec la mise en évidence de plusieurs vulves et des figures féminines schématiques d'un style évoquant le Magdalénien moyen, de décrire l'environnement climatique (faune et pollens) des occupants magdaléniens de la salle d'entrée et d'en préciser la date grâce à deux datations 14C obtenues sur la faune, essentiellement du renne, en moyenne : $12\ 880 \pm 170$ BP non calibrée.

L'étude pluridisciplinaire de Villars, un petit sanctuaire isolé et fréquenté pendant une très courte durée dans un immense réseau labyrinthique, conduite en 2009-2011 dans le cadre de l'ANR Madapca, a permis de compléter l'inventaire du décor décrit en 1974 par les intervenants (identification d'un rhinocéros à proximité de la scène homme-bison au fond des galeries ornées, points tracés au charbon au fond du grand axe, mouchage de torche près de la chatière d'accès à la salle des peintures), proche de Lascaux d'un point de vue stylistique et thématique, et d'obtenir une douzaine de datations 14C (trois dates proches les unes des autres sur des charbons pariétaux ($17\ 460 \pm 90$ - $18\ 150 \pm 110$ BP, soit $20\ 400$ - $22\ 100$ BP calibrées) entourées par une série de dates sur des os non brûlés (plus anciennes) et une série de dates sur des os brûlés (plus récentes), montrant que la fréquentation de Villars se situe à une époque proche de celle de Lascaux, à peine un peu plus ancienne. La dispersion des résultats pour un événement limité dans le temps montre aussi que la conservation du 14C dépend de la nature du support du charbon soumis à datation.

Enfin, concernant la célèbre grotte ornée de Lascaux, la date calendaire de sa fréquentation est encore discutée. Elle se situe au début du Magdalénien et est bien connue grâce aux outils de silex et d'os retrouvés dans l'unique couche archéologique présente dans toute la cavité (étudiée par J. Allain en 1979, confirmée par les études récentes). Trois dates obtenues sur des charbons retrouvés associés aux outils (Breuil et Glory) la situent entre 15 500 BP et 17 000 BP (dates non calibrées), pendant une période compatible avec les autres gisements du Magdalénien ancien du Sud-Ouest de la France. Mais deux dates obtenues sur des fragments d'outils en os non brûlés ont fourni des datations plus anciennes surprenantes (entre 18 000 et 19 000 non calibrées). L'exemple des datations de Villars en fournit peut-être l'explication. On attend avec impatience les résultats des nouveaux travaux en cours sur l'abondant matériel lithique et osseux de Lascaux sous la direction de S. Ducasse et M. Langlais. (résumé des intervenants)

Vu le président
Dominique Audrerie

La secrétaire générale
Huguette Bonnefond



Fig. 1. Visite de la SOCRA à l'issue de la réunion du 2 octobre 2019.

Vie de la bibliothèque

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

- Armagnac Alain, *Arminius et le trésor de Commarque*, Périgueux, IFIE Éditions, 2017 (don de l'auteur).

- Commarque Aude de et Armagnac Alain, *Garin le bâtisseur au XI^e siècle, à Commarque, à Sarlat*, Sarlat, Périgord Culture, 2017 (don des auteurs).

- Cron Éric, *Sarlat. Parcours en ville*, Bordeaux, Le Festin, 2019 (don de l'éditeur).

- Lenoir Michel et Maureille Bruno, *Préhistoire d'une vallée. La Couze en Périgord*, s.l., Confluences / CIRPC, 2019 (don des auteurs et de Bernard de Montferrand).

- Montferrand Bernard de, *Le château de Montréal du Périgord au Canada*, s.l., Confluences, 2019 (don de l'auteur).

- Le Bail Sylvain, *Le champ des martyrs. Saint-Julien de Crempse. 9 août 1944*, Villamblard, Le Chêne Vert, 2004 (don de Jean-Jacques Gillot).

- Fournioux Bernard, *La châtelainie de Montignac*, chez l'auteur, 2019 (don de l'auteur).

- Hébrard-Salivas Catherine, « La verrerie de la chapelle Saint-Jean-Baptiste (Périgueux-Dordogne) », extrait du *Bulletin de l'Association française pour l'archéologie du verre*, 2010.

- Hébrard-Salivas Catherine et Palué Marie, « Le verre du château de l'Herm (XVI^e-XVII^e siècles) », extrait du *Bulletin de l'Association française pour l'archéologie du verre*, 2007.

- Hébrard-Salivas Catherine, « Verres de l'époque mérovingienne dans le sud-ouest de la France », extrait du *Bulletin de l'Association française pour l'archéologie du verre*, 2013 (concerne Tocane-Saint-Âpre, Saint-Laurent-des-Bâtons et Sergeac).

- Simon Laure, « Le verre de Saint-Laurent-des-Hommes », extrait du *Bulletin de l'Association française pour l'archéologie du verre*, 2013.

- Simon Laure, « Le verre du site gallo-romain de Saint-Rome à Carsac-Aillac (Dordogne) », extrait du *Bulletin de l'Association française pour l'archéologie du verre*, 2013.

- Poulain Dominique, Scuiller Christian, Gratuze Bernard, « La parure en verre et en ambre de la nécropole mérovingienne de Saint-Laurent-des-Hommes (Dordogne) », extrait du *Bulletin de l'Association française pour l'archéologie du verre*, 2013.

- Pion Constantin et Gratuze Bernard, « *Made in India* : des perles en verre provenant d'Asie du Sud en Gaule mérovingienne », extrait de *Association française d'archéologie mérovingienne, bulletin de liaison*, n° 37, 2013 (concerne la nécropole de Saint-Laurent-des-Hommes).

- Grenet Sylvie et Coye Noël, « Raconter ou prouver. Récits de découvertes et de non-découvertes de grottes ornées », extrait de *Cahiers de Narratologie*, 33, 2018 (concerne Lascaux).

- Pringiers Baudhuin, *Le château de Francs en Puynormand*, Puynormand, Association historique de Puynormand, 2019 (don du Groupe de recherches archéologiques et historiques de Coutras).

- Georgy Guy, *Le petit soldat de l'Empire*, Paris, Flammarion, 1992 (don de Jeannine Rousset).

- Chalmel Patrick, *Lo brageiraqués. Le bergeracois*, Périgueux, Lo Bornat dau Perigòrd, 2018 (don de l'éditeur).

- Bédé Bernard et Nicole, Martegoute Jean-Claude, *Les plantes de Dordogne*, Périgueux, Bacofin, 2015 (don de l'éditeur).

- Schunck Catherine et François, *Strasbourg Périgueux. Villes sœurs*, Beaumontois-en Périgord, Secrets de Pays, 2019 (don des auteurs).

- Augustin Jean-Marie, *Histoire de la Nouvelle Aquitaine*, La Crèche, La Geste, 2019.

- Genty Michel, *Villes et bourgs du Périgord et du pays de Brive*, Bordeaux, Université de Bordeaux III, 1982 (don de Marie-Josée Hivert).

- Lavergne Gérard, *Histoire de Périgueux*, Périgueux, Fontas, 1945 (don de Marie-Josée Hivert).

- Mérillau Jacques J., *Châteaux en Gironde*, Paris, Delmas, 1956 (don Martine et Patrick Prost).

- Frégnac Claude, *L'Aquitaine des châteaux*, Paris, Hachette Réalités, 1984 (don Martine et Patrick Prost).

- Gardelles Jacques, *Dictionnaire des châteaux de France : Guyenne, Gascogne, Béarn, Pays Basque*, Paris, Berger Levrault, 1981 (don Martine et Patrick Prost).

- Paravel Edmond, *De Beleyrne à Dachau*, Bergerac, impr. Trillaud, 1983.

- Collectif, *Sud-Ouest aquitain vu par ses artistes*, Raymond Picquot, 1956.

- Fourgeaud René, *Le bon Baluze*, Brive, impr. Roche, 1898 (don Martine et Patrick Prost).
- *Patrimoine de France*, n° 12, septembre 2005 (dossier sur Périgueux) (don Martine et Patrick Prost).
- *Ici l'actualité culturelle du Périgord*, mai 1995 (avec « 50 ans après Lascaux. Les nouveaux sanctuaires ») (don Martine et Patrick Prost).
- *Presse Parlementaire, Aquitaine*, 1993 (avec « Architecture et Urbanisme. Dordogne-Périgord, un patrimoine ouvert sur l'avenir ») (don Martine et Patrick Prost).
- Ensemble de brochures de Jeanne Favalier sur Auriac-du-Périgord, éditées par les Amis d'Auriac-du-Périgord : *Le cadastre de 1813*, *La maison forte de Segelard*, *Les moulins d'Auriac*, *Histoire des routes et chemins*, *Petites histoires de la place*, *L'église Saint-Étienne : histoire et architecture*, *Saint Rémy : la chapelle et le pèlerinage* (don Martine et Patrick Prost).
- *Le Trufficulteur*, n° 107, 2^e tr. 2019 : « Le parc de l'Élysée accueille un chêne truffier » (J.-C. Savignac), « 26^e Journées techniques en trufficulture », « Les 20 ans du GETT » (don Jean-Charles Savignac).

Huguette Bonnefond

Sortie d'hiver

Samedi 15 février 2020 (14h30-16h30)

L'église d'Atur et la lanterne des morts

Rendez-vous devant l'église d'Atur à 14h30 (pas de réservation)
Gratuit pour les membres de la SHAP, participation libre pour les non-membres

Sortie de printemps

**avec l'amical partenariat de l'association
« Les Patrimoniales de la vallée du Salembre »**

Samedi 28 mars 2020 (8h30-17h30)

La vallée du Salembre

Programme :

- 8h15. Rendez-vous parking du Musée Vesunna (départ 8h30)
- Château de Chantérac
- Église de Chantérac
- Déjeuner
- Château de Saint-Germain-du-Salembre
- Oppidum du Puy-de-Pont à Neuvic
- Retour à Périgueux vers 17h30

Circuit en bus, départ de Périgueux

Réservations par téléphone, secrétariat de la SHAP : 05 53 06 95 88

Tarif : 42 € pour les membres de la SHAP / 52 € pour les non-membres

Chèque à l'ordre de la SHAP

Revue de presse

- *L'Édition Périgord*, n° 6, été 2019 : « Marqueyssac. La poésie suspendue » (F. Lemont), « La SOCRA, l'entreprise qui prend soin du patrimoine artistique » (C. Finet et F. Lemont), « Sur la route des métiers d'art en Périgord » (O. Laroche et F. Lemont), « Une journée à Piégut-Pluviers » (F. Lemont).

- *Lemouzi*, 7^e série, n° 223, 2019-1 : « L'aventure de l'imprimerie Crauffon et du journal *Le Corrèzien* (1795-1911) » (G. Quincy).

- *Lo Bornat*, avril-mai-juin 2019 : « Contribution à l'étude du *Glossaire périgourdin (canton de Saint-Pierre-de-Chignac)* par Gaston Guillaumie (publication de 1927). Extraits », « Le couple homme/animal de trait (enquête ethnologique dans le village de Saint-Géraud-de-Corps) » (M. Feynie).

- *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 181, 3^e tr. 2019 : « L'architecture aux Abatilles, histoire et perspectives » (J. Oulhen), « Regards sur les cabines de bain de mer » (R. Martin).

- *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, n° 432, 2^e tr. 2019 : « Vêtements et tissus masculins du xvii^e siècle en Gascogne Centrale » (A. Saint-Amans).

- *La lettre. Académie des Beaux Arts*, n° 90, été 2019 : « Musée Marmottan Monet. Mondrian figuratif, une histoire inconnue ».

- *Groupe de recherches historiques du Nontronnais*, n° 504, juillet 2019 : « Histoire et démonstration de la vielle à roue par Philippe Mousnier », « Notre voyage du côté de Payzac ou l'archéologie industrielle ».

- *Groupe de recherches historiques du Nontronnais*, n° 505, août 2019 : « Les derniers paléolithiques en Nord-Dordogne », « Notes sur la municipalité de Nontron pendant le xviii^e siècle » (R. Bouet).

- *Groupe de recherches historiques du Nontronnais*, n° 507, octobre 2019 : « Nontron années 50 » (H. Lapouge) ; « En Nontronnais au xviii^e siècle » (R. Bouet).

- *Revue de la Saintonge et de l'Aunis*, t. XLIII, 2017-2018 : La Rochelle. Cité européenne de la Réforme » (D. Poton de Xaintraillles).

- *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 26, 2018-2 : « La grotte ornée de La Cavaille (à Couze-et-Saint-Front, Dordogne) » (B. et G. Delluc).

- *Le Festin*, n° 111, octobre 2019 : « 30 chefs d'œuvre de Nouvelle Aquitaine » avec « Les châteaux du Périgord Noir » (d'après H. Brunaux et X. Pagazani), « L'abbaye de Cadouin », « La cathédrale Saint-Front de Périgueux » (C. Gensbeitel), « La grotte de Lascaux à Montignac ».

- *Fondation de l'Isle*, juillet 2019 : « La bande dessinée du château est sortie ! ».

- *Le magazine des amoureux du Périgord*, oct.-nov.-déc. 2019 : « Périgueux la cathédrale Saint-Front un patrimoine unique », « La tour de Montaigne, repaire du philosophe », « Visite de la somptueuse abbaye de Brantôme », « Bons baisers de Saint Léon sur Vézère », « Montignac et ses lavoirs ».

- *Bulletin de la Société des études du Lot*, juillet-sept. 2019 : « Été 1930 : une aristocrate anglaise et un musicien noir américain à Creysse » (L. Wirth).

- *Bulletin de la Société préhistorique française*, 2019/3 : « Une nouvelle utilisation du concept Trifacial durant une phase ancienne du Paléolithique moyen de la vallée de l'Isle. Le niveau 2 de Petit-Bost (Neuvic-Dordogne) » (C. Mathias et L. Bourguignon), « Le Gravettien du Fourneau du Diable (Bourdeilles-Dordogne) » (A. Vignoles, L. Klaric, W. E. Banks, M. Baumann).

- *Bulletin. Hautefort, notre Patrimoine*, n° 55, octobre 2019 : « Les femmes pendant la grande guerre 1914-1918 » (C. Boisson), « Découverte du patrimoine du Pays de Hautefort, au pays du grand Milou » (P. Villot), « Entretien avec le prince Frédéric 1^{er} d'Araucanie et de Patagonie » (P. Charieras).

Huguette Bonnefond

Les Pouilles et la Basilicate 12-19 juin 2019

par Denise BILLION,
Marc PAOLETTI
et Nelly BELLE

Sous la conduite de notre historien conférencier émérite François Michel et de Piero, notre chauffeur d'autobus aux bonnes adresses gastronomiques... et n'oublions pas notre photographe officiel Pierre Besse et notre très professionnelle secrétaire Sophie Bridoux-Pradeau

Premier jour. Après un voyage en autocar Périgueux-Bordeaux et un vol Bordeaux-Bari via Zurich (si, si !), nous atteignîmes à 30 le bout de la botte italienne... Notre périple commença par Barletta. La cathédrale (fig. 1) est à la fois romane et gothique. Elle date de la période de domination des Normands sur la ville. L'ensemble des sculptures représente un témoignage précieux de l'époque des croisades. Nous posions ensuite nos valises pour trois nuits à Trani où débutait un festival international de feux d'artifices sous nos fenêtres (pour ceux qui avaient une chambre vue sur mer). *La felicità italiana !* La surprenante cathédrale de Trani, dédiée à saint Nicolas le Pèlerin, domine la mer. Ses élégantes proportions font d'elle un fleuron de l'art roman des Pouilles. Une crypte a été aménagée sous la cathédrale, avec, en particulier, une forêt de colonnes de récupération. Le chœur était orné d'une mosaïque du XII^e siècle, du même style que celle, immense, d'Otrante, signée du prêtre Pantaléon.

Deuxième jour. Tôt le matin, nous visitons, parmi grottes et abris, un sanctuaire renommé, le Monte Gargano, où l'archange saint Michel est apparu. Nous nous arrêtons à Lucera, antique cité romaine, où nous visitons le musée archéologique, la cathédrale, l'amphithéâtre, puis à Troia. La cathédrale est reconnue comme le chef-d'œuvre de l'architecture romane des Pouilles. Il faut noter la superbe rosace de la façade à onze rayons.

Troisième jour. Dans le souvenir de l'empereur germanique et roi de Sicile Frédéric II (1194-1250). Le Castel del Monte est un château octogonal (fig. 2 et 3), peut-être un repaire de chasse, du fantasque empereur (personnage « éclairé » favorisant le mélange des cultures entre chrétiens et musulmans). Ce fut une étape surprenante. La journée se poursuit à Molfetta, où la cathédrale constitue un exemple remarquable de l'architecture romano-apulienne. Elle a été « déshabillée » du baroque, les frises raffinées et le bestiaire médiéval des chapiteaux sont extraordinaires.

Quatrième jour. Vers la région du Salento. Nous avons traversé Alberobello et ses *trulli* (semblables à nos bories) classés au patrimoine mondial (fig. 4). Très touristique ! Puis, Ostuni, village perché, étape gastronomique étonnante. Nous soufflions à Lecce pour plusieurs nuits.

Cinquième jour. Lecce est le chef-lieu du Salento et le foyer du baroque apulien. Il faut en réhabiliter les monuments, injustement dédaignés, alors qu'ils sont synonymes de fantaisie légère, d'élégance et de grâce heureuse, bien loin du rococo aux accents meringués d'Europe centrale... La *pietra leccese* (pierre de Lecce), homogène et tendre, permet cette liberté dans la fantaisie, qui font des façades de la ville comme des retables d'Amérique latine. Nous avons (mais pas tous) été séduits par le décor sculpté des églises (fig. 5), leur ton provincial et presque paysan, et par une certaine modestie, inconnue dans le reste de l'Italie, où le baroque aime la pompe et l'ostentation. Mais c'est avec la place du Duomo, close des quatre côtés, qu'on a l'impression d'entrer dans un décor théâtral démesuré. L'église Santa Croce nous transporte le mieux au Mexique ou au Pérou. Partout dans Lecce, on a flâné avec bonheur, en n'oubliant ni l'église du Gesù, ni San Matteo... L'écrivain Dominique Fernandez, grand admirateur de la ville, évoque avec une certaine gourmandise les balcons soutenus par des chevaux, les œils-de-bœuf chantournés, les portails blasonnés, les loggias ouvragées, les rues tortueuses, témoignant de l'habileté à tirer d'un matériau pauvre une décoration raffinée. Et nous n'avons pas oublié, avant de partir, de faire le tour de la place Sant'Oronzo, véritable cœur de la ville, où a été dégagé, au début du xx^e siècle, l'amphithéâtre romain, construit entre le I^{er} et le II^e siècle, l'un des vestiges de l'antique Lecce.

La cathédrale d'Otrante mêle différents styles architecturaux, byzantin, paléochrétien et roman. Une grande rosace Renaissance orne la façade. Le pavement, recouvert d'une mosaïque du XII^e siècle de plus de 600 m², est l'œuvre du moine Pantaléon.



Fig. 1. Cathédrale de Barletta.



Fig. 2. Castel del Monte.



Fig. 3. Le groupe au Castel del Monte.



Fig. 4. Trulli d'Alberobello.



Fig. 5. L'église Santa Chiara à Lecce.



Fig. 6. Le groupe à Tarente.



Fig. 7. Portail de la cathédrale d'Altamura.

Sixième jour. À Tarente, nous avons visité le riche musée archéologique, la vieille ville (fig. 6) ainsi que, l'après-midi, l'ancienne colonie grecque de Métaponte.

Septième jour. Matera, d'Apulie en Basilicate. Nous avons commencé par une promenade dans les *sassi*, habitations troglodytiques, mi-creusées, mi-construites, où habitait une population déshéritée jusque dans les années 1960. Les demeures sont maintenant inscrites sur la liste du patrimoine mondial. Les églises rupestres des *sassi* représentent un exemple remarquable d'établissements religieux troglodytes. À Altamura, la cathédrale est particulière grâce à son somptueux portail qui est un véritable catéchisme (fig. 7). Arrivés à Bari, nous avons déambulé dans la vieille ville à l'atmosphère gréco-italienne et visité la cathédrale San Sabino, qui offre un parfait exemple d'architecture romane avec des modillons, des chapiteaux. La majestueuse rosace est entourée, dans sa partie supérieure, d'un bestiaire médiéval. L'église Saint-Nicolas a été construite pour abriter ses reliques. Le portail des lions, sur le flanc gauche, est richement décoré.

Huitième jour. Retour en Périgord, par le même ciel et les mêmes aéroports...

D. B., M. P. et N. B.

Photographies Pierre Besse (fig. 1 à 4, 6 et 7) et Marc Paoletti (fig. 5).

Sortie du 7 septembre 2019. La Tour-Blanche et Cercles

par Gabriel DUVERNEUIL ¹

Ce samedi 7 septembre 2019, ce furent près de 130 personnes qui ont, en deux groupes ², visité alternativement le site de Jovelle et le bourg de La Tour-Blanche. Tous se sont retrouvés autour d'un excellent repas préparé par le restaurant du village, *La fin de la faim*, puis, en fin d'après-midi, au château de Fongrenon pour un verre de l'amitié offert par Frédéric de Monner, son propriétaire également viticulteur en bergeracois.

Le matin, la visite de La Tour-Blanche était commentée par Gabriel Duverneuil qui a présenté dans ses grandes lignes l'histoire de cette châtelainie qui fut, pendant un demi millénaire, enclave de l'Angoumois en Périgord. Les visiteurs ont pu pénétrer à l'intérieur du château féodal grâce à l'amabilité de son nouveau propriétaire M. Peter Overlack, puis déambuler dans la « ville » médiévale qui était entourée de remparts. La visite s'est poursuivie dans les « faubourgs » par l'hôtel ou château de Nanchapt, les places du Marché-Dieu et de Nanchapt, les halles, pour se terminer par l'église Notre-Dame de la Recluse où l'on peut « lire sur la pierre » les huit siècles de ses transformations.

Pendant cette même matinée, le groupe de visiteurs de la Société historique et archéologique du Périgord, qui nous faisaient l'honneur de leur intérêt pour « l'enclave angoumoise », visitait le site de Jovelle, répartis en trois groupes, correspondant à deux circuits distincts et à la visite de la grotte ornée. Celle-ci était présentée par Jean-Pierre Chadelle, archéologue au

1. Président du Club Histoire, Mémoire et Patrimoine de La Tour-Blanche.

2. Un groupe de la SHAP et un groupe du club Histoire, Mémoire et Patrimoine de La Tour-Blanche.



Au pied du château de La Tour-Blanche (photo P. Besse).

Conseil départemental de la Dordogne, qui dirige les fouilles préparatoires à l'installation d'une protection de l'entrée de cette grotte, avec l'aide du Club Histoire. Les visiteurs ont pu admirer la sûreté du tracé des mammouths, datant de l'Aurignacien, qui ornent le vestibule de cette grotte. Puis, ils ont pu continuer leur découverte du site en empruntant deux petits circuits. L'un, commenté par Jean-Michel Chaume, les a conduits dans les entrailles d'une carrière souterraine d'où a été extraite la « pierre de Jovelle » des années 1830 à la fin du XIX^e siècle pour être occupée du début du XX^e siècle jusque dans les années 1980 par des champignonnières. L'autre, commenté par Francis Gérard, président du GRHiN, leur a permis de découvrir deux sites de carrières de meules médiévales dont un mis au jour par les fouilles au-dessus de la grotte et d'observer les ruines du château médiéval de Jovelle, remanié au XVIII^e siècle, ainsi que les silos creusés dans le rocher indiquant la présence sur ce site d'un village médiéval précédant le château. L'après-midi, après le repas, les visiteurs de Jovelle ont visité le bourg de La Tour-Blanche et vice-versa. Nous nous sommes séparés après avoir été accueillis de façon très sympathique au château de Fongrenon par son propriétaire.

Il semblerait que tous les participants aient apprécié l'organisation et l'intérêt historique de ce tour d'horizon forcément restrictif de notre patrimoine local.

Merci à tous ceux qui ont permis son bon déroulement, à ceux qui ont participé au nettoyage des différents cheminements, aux bénévoles qui ont assuré la sécurité, à l'équipe du restaurant qui a fait le maximum pour que le repas se déroule dans le temps imparti.

G. D.

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

COURRIERS DES CHERCHEURS

- M. Michel Figeac, président de la Fédération historique du Sud-Ouest (fhso@msha.fr), annonce le décès de son président d'honneur Pierre Guillaume, avec lequel nous avons organisé plusieurs congrès : « Ancien élève de l'école normale de Saint-Cloud, agrégé d'histoire, professeur émérite à l'université Bordeaux Montaigne, il était aussi à l'aise dans les grandes synthèses que dans les travaux de recherche. Esprit très mobile portant un regard volontiers acéré sur ses semblables, toujours libre dans ses convictions et novateur dans ses conclusions, son regard nous manquera à tous. Je garde pour ma part un souvenir très ému de l'excellent historien qu'il était. Son *Précis de démographie historique* rédigé avec Jean-Pierre Poussou passionna le jeune étudiant que j'étais car il dévoilait tous les mystères de la discipline. Beaucoup plus tard, professeur de Khâgne, j'eus bien souvent recours à deux livres remarquables : *Le Monde colonial aux XIX^e-XX^e siècles* publié chez Armand Colin et *La Société française au XX^e siècle* chez Masson. Beaucoup plus que des synthèses, ces deux ouvrages révèlent l'ampleur des visions de Pierre Guillaume [...] Jusqu'à son dernier souffle, il n'aura jamais cessé d'écrire [...] Sa thèse d'État, ouvrage remarquable, portait sur *La population bordelaise au XIX^e siècle* et je lui avais confié en co-rédaction avec Sylvie [Guillaume] les deux derniers chapitres de *l'Histoire de Bordeaux* qui vient à peine de sortir aux Presses universitaires de Rennes et qu'il aura eu le temps de voir. »

- M^{me} Brigitte Delluc (gilles.delluc@orange.fr) signale un bel article sur les souvenirs de Hubert Faure, un des trois survivants des commandos Kieffer, qui débarquèrent sur les plages de Normandie le 6 juin 1944, dans la revue de la société des membres de la Légion d'honneur (*Cohorte*, n° 237, 2019, p. 46-48).

- M^{me} Isabelle Daumas-Castanet, maire de Sergeac, a présenté début octobre une belle exposition présentant les résultats des fouilles effectuées en 1998 dans le sol de l'église de ce village. Elles avaient permis de découvrir, en particulier, la tombe d'une « princesse » inhumée entre 480 et 525, accompagnée de bijoux magnifiques, qui sont conservés et présentés au musée d'Aquitaine à Bordeaux (*Sud Ouest*, 10 octobre 2019). C'est dire que la belle église romane de Sergeac a été bâtie à l'emplacement d'un cimetière bien plus ancien et qu'il fait bon vivre dans ce village depuis le temps des Aurignaciens de Blanchard et de Castanet dans le vallon des Roches.

- La topographie de la grotte de Lascaux se réduit le plus souvent à un plan. Le Dr Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) nous transmet trois coupes très peu connues de cette caverne exceptionnelle. Elles ont été levées en 1960 au théodolite par Bernard Pierret, assisté de Robert de Faccio et Jacques Lagrange (fig. 1) et publiées dans un ancien bulletin ronéotypé du Spéléo-Club de Périgueux (*Spéleo-Dordogne*, n° 63-64, 1977) (fig. 2). Un tirage de ce document est déposé à la bibliothèque de notre société.

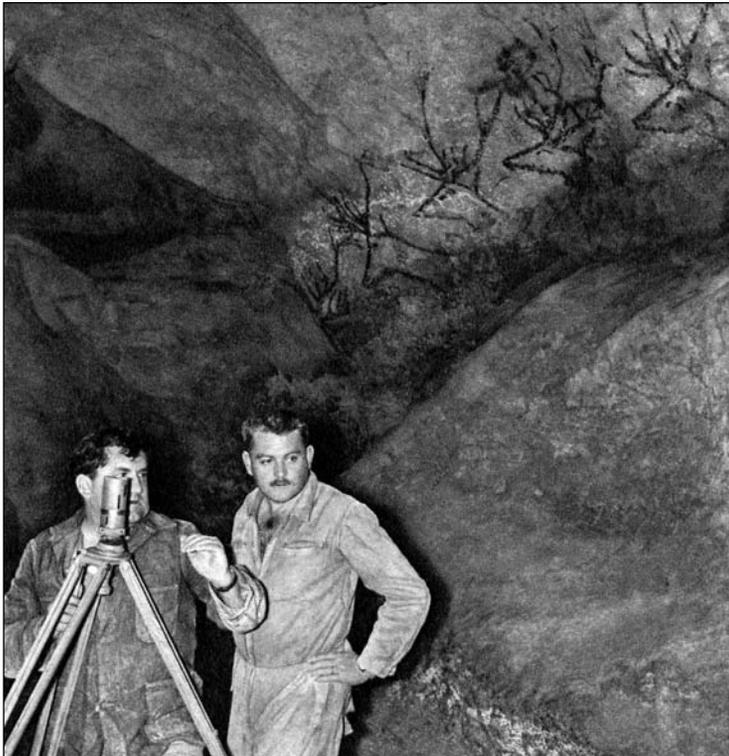


Fig. 1. Robert de Faccio et Bernard Pierret lèvent le plan et les coupes de Lascaux au théodolite en 1960 (photo J. Lagrange).

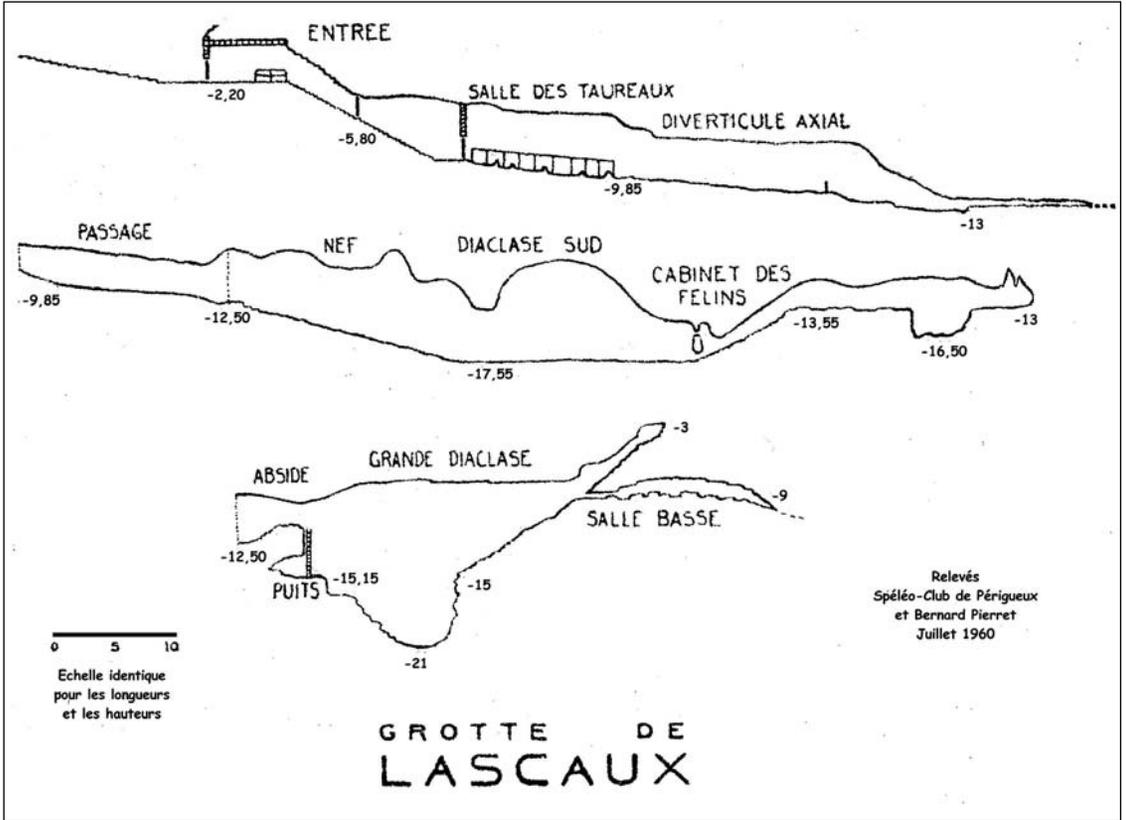


Fig. 2. Grotte de Lascaux. Coupe longitudinale Entrée - fond du Diverticule axial ; coupe longitudinale Passage - Nef - Galerie des Félines ; coupe longitudinale Abside - Puits - Salles ensablées, nommées ici Salle Basse. Relevés Spéléo-Club de Périgueux et Bernard Pierret. Mise au propre par Bernard Pierret. Juillet 1960.

DEMANDES DES CHERCHEURS

- M. Daniel Blondy, président de l'association Hautefort, notre patrimoine (hekage2000@yahoo.fr), se fait l'interprète de M. Russell Hall, propriétaire du château de La Chapoulie à Peyrignac depuis 2013. D'après ce qui a été dit à M. Hall, ce château date du début du xv^e siècle et il aurait été bâti par des Anglais. M. Hall cherche à préciser cette information car, d'après les recherches qu'il a effectuées, « à partir de 1370, cette partie du Périgord de Périgueux à Sarlat devint alignée sur le roi de France. Il aurait été impossible aux Anglais de le construire vers 1420 (comme le prétend le site Monuments historiques) ». M. Hall recherche un spécialiste de cette époque pour l'aider dans son enquête.

- M. Yohann Loiraud (7, rue de la Pinède, allée du Clion, 44210 Pornic ; y.loiraud@laposte.net) cherche à entrer en contact avec la famille de Janine Loiraud, épouse Monnerot, qui, après le décès tragique du Bergeracois Guy Monnerot, assassiné le 1^{er} novembre 1954 dans les Aurès en Algérie, se serait remariée avec Angel Ruiz et aurait eu avec lui 4 enfants.

INFORMATIONS

- M. Claude-Henri Piraud (claude-henri.piraud@cegetel.net) signale que l'on peut acquérir les trois volumes des *Généalogies périgourdines* pour 87 € plus port, sur la boutique de Généanet (www.geneanet.org/boutique).

- Les fouilles effectuées du 9 septembre au 13 novembre, à l'emplacement de l'ancienne école primaire de Sainte-Marthe, à l'angle de la rue de la Cité et de la rue de l'Ancien-Évêché, pour préparer le terrain de la future résidence Séniors, ont livré de nombreux et passionnants témoignages du passé du quartier de la Cité, depuis un segment d'un aqueduc gallo-romain, jusqu'à des vestiges imposants de la galerie nord du cloître de l'ancienne cathédrale et des murs du palais épiscopal. Une présentation détaillée aura lieu lors de notre réunion mensuelle du 8 janvier 2020.

CORRESPONDANCE POUR

« COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information, on peut écrire à M^{me} Brigitte Delluc, vice-présidente, SHAP, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : gilles.delluc@orange.fr (à l'attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques doivent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou numérisée en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

Assemblée générale ordinaire

L'assemblée générale ordinaire, après report habituel pour cause de quorum non atteint en janvier, aura lieu le 4 mars 2019 à 14 heures (amphithéâtre de la Médiathèque Pierre-Fanlac à Périgueux).

Au programme, la présentation du rapport moral et du rapport financier pour l'année 2019. C'est une année sans élection.

NOTES DE LECTURE

***Pèire Miremont : 1901-1979. Escrivan oblidat del Perigòrd Negre.
Une vie consacrée à la langue d'oc***

Brigita Miremont-Orazio

éd. ASCO, 2017, 125 p. + CD, ill., 20 €

Le sous-titre de l'ouvrage l'indique en occitan, Pèire Miremont est un *escrivan oblidat del Perigòrd Negre*, un écrivain oublié du Périgord Noir, qui a consacré sa vie à la langue d'oc. Poésie, prose, théâtre, études linguistiques, lexicologie, conférences, il est peu de domaines qu'il n'ait exploré pour défendre et illustrer la langue et la culture du Périgord. Cette biographie, écrite par sa nièce, retrace la vie et l'œuvre d'un auteur prolifique et attachant qui mérite d'être redécouvert. Le recueil comporte en supplément un CD de textes lus par Monique Burg et Daniel Chavaroche qui font revivre cette riche personnalité. ■ P. P.

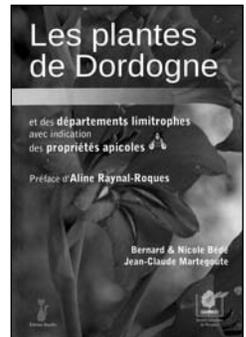


Les plantes de Dordogne et des départements limitrophes

Bernard et Nicole Bédé, Jean-Claude Martegoute, sous la direction de Guillaume Eyssartier (préface de Aline Raynal-Roques)

éd. Bacofin / Société botanique du Périgord, 2015, 911 p., ill., 59,90 €

Quand on prend le plaisir de marcher au printemps et l'été en Périgord, on connaît la variété des plantes mais on s'aperçoit vite que l'on est capable de donner le nom de seulement deux ou trois douzaines d'entre elles. Cette flore imposante aidera à combler bien des lacunes : elle présente près de 2 000 groupes, classés en espèces ligneuses et espèces herbacées, et pour chaque ensemble par la couleur des fleurs. Des indications claires sont données page de gauche pour chaque plante : vivace/(bis)annuelle, dimension, feuille, fleur, fruit, habitat et répartition, confusions possibles. Près de 3 500 photographies et dessins, de toute la plante et, si besoin est, d'une de ses parties, sont aisément interprétables. Ajoutons une introduction sur la végétation en Dordogne, des pages simples sur les mots de la botanique, des renseignements précis et nombreux sur les plantes apicoles et, pour ceux qui souhaitent approfondir la connaissance des plantes, une partie consacrée à une « clé » générale pour accéder aux espèces et genres. Un livre qui devrait être dans toutes les bibliothèques publiques, et dans celle de l'amoureux des plantes. ■ T. H.



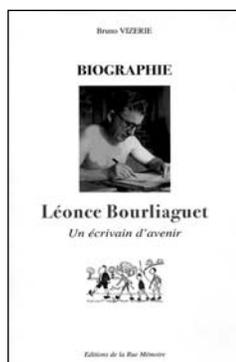


« Si La Font de l'Auche m'était racontée ». Cinq siècles d'histoire dans la vie d'un hameau du Périgord

Annie Jarry (préface Gérard Fayolle)

impr. Fanlac, 2019, 594 p., ill., 35 €

Autour d'une maison acquise à La Font de l'Auche, commune de Léguaillac-de-l'Auche (à la limite de Mensignac), notre collègue Annie Jarry a entrepris de considérables recherches qui lui ont permis de retracer de manière très documentée cinq siècles de l'histoire d'un hameau du Périgord dans son environnement politique et humain. La première partie, qui couvre la période allant de 1564 à la Révolution, s'ouvre sur un épisode de la vie d'un premier occupant de la demeure, Joseph Viguier ; lui succèdent d'autres aperçus de la vie de Bernard d'Abzac, Pierre et Augustin de Montozon pour s'en tenir aux occupants masculins. La seconde partie traite de la période allant de la Révolution à 1969. Une seconde partie aussi agitée que la précédente et au cours de laquelle la demeure accueille Martial Eymérie avant successivement Pierre Soulier, Guillaume puis Jean Latournerie, Jean Gaillard, Paulin Duchauze, Joseph Puynabert, Fernand Urgel et Maria Lagrange. La renaissance des lieux à partir de 1969 constitue la trame de la dernière partie de l'ouvrage où Annie Jarry nous fait partager les travaux réalisés pour la restauration de l'édifice. Tout au long de l'ouvrage, son récit élargit la vie de chacune des familles mentionnées à leurs conditions d'existence et aux habitudes locales. Grâce à l'unité de lieu, l'auteur restitue bien le vertige lié aux générations qui se succèdent. ■ J.-C. S.



Biographie de Léonce Bourliaguet : un écrivain d'avenir

Bruno Vizerie (préface de Michel Beau)

éd. de la Rue Mémoire, 2016, 323 p., ill., 25 €

La biographie de Léonce Bourliaguet, écrite par l'un de ses fils, retrace le parcours exceptionnel d'un ancien hussard de la République. Enfant de Thiviers né en 1895, fils unique d'un cordonnier, Bourliaguet est brutalement arraché en 1914 à son cocon périgourdin. Cinq longues années de guerre et de détention forgeront sa personnalité solitaire, résistante, autant que son œuvre future. Au retour, il gravit très rapidement l'échelle sociale, d'instituteur rural à inspecteur primaire – le plus jeune de France. L'amour de la pédagogie l'anima tout au long d'une existence très tôt partagée entre l'enseignement et l'écriture, elle aussi largement consacrée à l'enfance.

Léonce Bourliaguet est-il encore, comme le sous-titre de cette biographie l'annonce, un « écrivain d'avenir » ? En tant qu'auteur pour la jeunesse, on peut le souhaiter, bien que ses nombreux contes et récits s'inscrivent dans un monde révolu, à l'image de son très classique prénom Léonce. Mais il faut surtout retenir de cette somme biographique le portrait d'un témoin et acteur précieux de son temps qui a fait sien ce projet de vie : « En somme, vivre une vie, c'est l'aménager contre l'ennui » (p. 86). ■ C. T.

Le château de Montréal, du Périgord au Canada

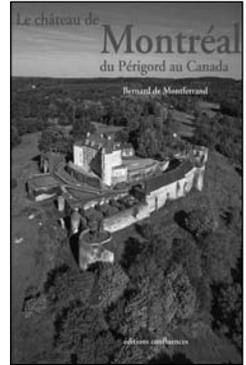
Bernard de Montferrand

éd. Confluences, 2019, 61 p., ill., 12 €

Le château de Montréal renvoie au Canada, à cette ville qui en porte le nom... enfin nous voulons le croire. Dans ces pages riches et documentées, l'auteur nous retrace l'histoire du lieu, au centre de bien des conflits entre le roi de France et ses cousins anglais : alliances, compromissions et enfin un retour près du roi à travers des personnalités actives et ouvertes à l'aventure. Ainsi Claude de Pontbriand, sieur de Montréal, qui accompagna Jacques Cartier au Canada et qui fut l'un des premiers à fouler le sol de la bourgade qui devint Montréal sur les bords du Saint-Laurent.

L'auteur nous conduit de siècle en siècle en ces lieux dont l'architecture renvoie à des époques révolues : systèmes de défense ou fenêtres richement ornées, souterrain à travers des grottes naturelles ou jardins à la française.

Un lieu à découvrir, qui, à travers cet opus bien présenté, peut ravir bien des visiteurs. ■ D. A.



Los contes de l'agaça. Les contes de la pie

Patrick Chalmel

éd. Lo Bornat dau Perigòrd, Périgueux, 2019, 402 p., 20 €

Patrick Chalmel, membre du *Bornat dau Perigòrd* et *manteneire* du Félibrige publie dans une édition bilingue, langue d'oc-français, de savoureux *contes de la pie* faisant revivre le Périgord d'antan. Il s'agit bien de contes : « rien n'est vrai de ce que vous allez lire... et tout est vrai », précise malicieusement l'auteur dans son introduction, ce qui n'enlève rien au plaisir que prendra le lecteur, qu'il soit francophone ou occitanophone. ■ P. P.



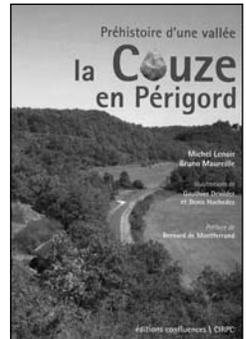
Préhistoire d'une vallée : la Couze en Périgord

Michel Lenoir et Bruno Maureille (préface Bernard de Montferrand)

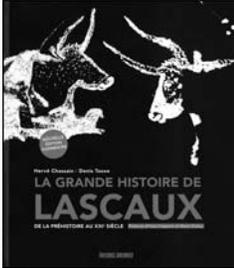
éd. Confluences / CIRPC, 2019, 48 p., ill., 10 €

La vallée de la Couze est véritablement l'autre vallée de la Préhistoire. Elle est riche de gisements préhistoriques en plein air, sous abri, plus rarement en grotte. On peut noter le gisement de La Gravette, dont le nom a donné le gravettien, ou encore Combe-Capelle, où furent mis au jour des restes humains du Paléolithique supérieur. Une des grottes livre des gravures pariétales.

Comme l'écrit Bernard de Montferrand dans sa préface, la vallée de la Couze, « son étroitesse, son relief marqué par des versants parfois étagés, voire par de petites falaises, a favorisé la présence des hommes préhistoriques qu'attestent tous les gisements décrits dans ce livre ». ■ D. A.



Et de deux ! Deux nouveaux ouvrages traitant de Lascaux :



La grande histoire de Lascaux. De la Préhistoire au XXI^e siècle

Hervé Chassain et Denis Tauxe (préfaces de Yves Coppens et Denis Vialou)

éd. Sud Ouest, 2019, 137 p., ill., 22 €

Il s'agit d'une nouvelle édition, augmentée (mais avec le même nombre de pages que l'originale), d'un ouvrage initialement paru en 2016. Nous le devons à H. Chassain, journaliste de *Sud Ouest* bien connu de notre Société, et à D. Tauxe, préhistorien, spécialiste de la grotte ; de plus, il est préfacé par Yves Coppens et Denis Vialou.

Ce livre s'avère très documenté et détaillé ; il nous entraîne dans une visite de Lascaux, dont il reprend l'historique depuis sa découverte jusqu'à la mise en service du Centre International de l'Art Pariétal, en décrivant ses ornements, en détaillant les références à l'art paléolithique et à l'ethnologie, le tout agrémenté d'une iconographie très réussie, d'une présentation claire et aérée. Les vignettes documentaires sont bien repérables, elles peuvent être consultées séparément, et on appréciera particulièrement celles qui concernent les « personnages » de Lascaux, des inventeurs aux préhistoriens, des scientifiques aux artistes ayant réalisé les fac-similés, et même les hommes politiques, de Malraux à... Germinal Peiro ! Au total, un ouvrage de référence, à la fois pratique et élégamment illustré, qui comporte une bibliographie très complète, et même un glossaire des termes techniques propres au langage des préhistoriens. ■ M. R.



Si Lascaux m'était conté...

Nicolas Bouvier (préface de Thierry Félix, avant-propos de Denis Tauxe)

éd. Cairn, 2019, 114 p., 11 €

Dans un genre très différent, l'auteur, à la fois médiateur polyvalent à Lascaux 4 et écrivain, nous fait une présentation romancée de son métier, mais aussi de la grotte (dans ses différentes « versions » successives) et de ses trésors, ainsi que des grands personnages qui l'ont découverte et expliquée. Le tout est simple et facile à lire, les références bibliographiques renvoient à des ouvrages de base. Nous sommes donc devant un ouvrage de vulgarisation, plus destiné au visiteur de Lascaux 4 qu'au chercheur ou à l'historien, mais dont la manière d'introduire le sujet est originale, et tourne le dos à l'aridité habituelle à ce genre de livres. ■ M. R.

Ont participé à cette rubrique : Patrick Petot, Tristan Hordé, Jean-Charles Savignac, Chantal Tanet, Dominique Audrerie, Michel Roy.

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse au siège de la SHAP (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux). Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.

Sommaire du tome CXLVI
(2019)
*du Bulletin de la Société historique
et archéologique du Périgord*

SOMMAIRE DU TOME CXLVI - ANNÉE 2019

ARTICLES

BERNARD Michel, Le repli des Alsaciens en Dordogne en 1939-1940	479-494
DAUCHEZ Chantal, Le château de Saint-Martin à Lamonzie-Saint-Martin. De la famille d'Aydie aux Delbetz (xvi ^e -xvii ^e siècles).....	199-214 (ill.)
DELLUC Brigitte et Gilles, Quand le Périgord battait encore monnaie	71-82 (ill.)
DELLUC Brigitte et Gilles, Anecdotes et images d'un petit ruisseau : le Bélingou.....	215-236 (ill.)
DELLUC Brigitte et Gilles, Église Saint-Martin de Limeuil. Gravures et peintures murales	309-328 (ill.)
DELLUC Brigitte, DELLUC Gilles et STRAUDEL Jean-Philippe, Montignacois et Alsaciens en 1940 à Lascaux sous la plume des témoins	495-514 (ill.)
DRAGO Xavier et PLATEVOET Bernard, Une personnalité hors du commun : Jules Delanoüe. Exploitant agricole, savant du XIX ^e siècle et bienfaiteur de Milhac-de-Nontron	51-64 (ill.)
DUGROS Jean-Claude, L'écriture occitane en Périgord.....	145-166 (ill.)
FAYOLLE Gérard, La félibrée du Bugue en 1922 et l'hommage à Léon Dessalles. Patriotisme et langue romane	167-180 (ill.)
GASC Bernard, L'évacuation d'une famille strasbourgeoise en 1939	527-534 (ill.)
LA PIERRE ANGULAIRE, La fontaine de Laubanie à Saint- Georges-Blancaneix	65-70 (ill.)
LA PIERRE ANGULAIRE, Le four à pain de La Grange à Montagnac-la-Crempse.....	237-242 (ill.)
LA PIERRE ANGULAIRE, Le pigeonnier du Coderc à Fouleix.....	381-386 (ill.)
LA TOUR DU PIN Henry de, Réflexions et interprétations autour des peintures du château de Jumilhac (Jumilhac-le-Grand).....	329-336 (ill.)
LINFORT Jean-Michel, « Vergt : petite capitale du Maquis » : le regard d'Henri Cartier-Bresson.....	83-94 (ill.)

MABILLE DE PONCHEVILLE Pauline, L'église de Saint-Méard-de-Drôme : le décor non figuratif comme preuve de deux périodes de mise en couleur ?	291-302 (ill.)
MANDON Guy, La langue d'oc, chemin d'histoire du Périgord	181-198 (ill.)
MANDON Guy, Les peintures murales de l'église de Saint-Saud-Lacoussière	337-344 (ill.)
MANDON Guy, 7 septembre 1939-3 septembre 1940. Rocail, Saint-Saud et quelque 50 Alsaciens	443-456 (ill.)
NICOLAS Jean-Marc, La symbolique des peintures de Saint-Méard-de-Drôme	303-308 (ill.)
PERNY Pierre, Le Racing-club de Strasbourg, champion de... Dordogne 1939-1940	465-472 (ill.)
PEYRE Dominique, La restauration des peintures murales de l'église de Saint-Méard-de-Drôme	281-290 (ill.)
PEYRE Dominique, Les peintures murales de l'église Notre-Dame de l'Assomption à Belvès. Un état de la question	345-356 (ill.)
PIRAUD Claude-Henri, Raymond de Mareuil, sire de Villebois (1325-1401)	5-24 (ill.)
REBICHON Noëlle, Les peintures du château de Belvès : la Renaissance des Preux	357-372 (ill.)
ROUSSET Jeannine, Les évacués alsaciens à Saint-Pierre-de-Chignac	547-556 (ill.)
SAVY Nicolas, L'artillerie à balancier de Périgueux pendant la guerre de Cent Ans (1346-1443)	25-38 (ill.)
SCHUNCK Catherine, Pourquoi l'évacuation ?	437-442 (ill.)
SCHUNCK François (présentation), Le discours patriotique d'un évacué alsacien à Condat-sur-Trincou le 11 novembre 1939	457-464 (ill.)
SCHUNCK François (synthèse d'après les témoignages de Régis Alix et André Teilhaud), Les Schoenauviens de Saint-Chamassy et d'Audrix et le « bambou centenaire »	473-478 (ill.)
SCHUNCK François, Charles Hirlimann, évacué alsacien en Dordogne	535-546 (ill.)
SCHUNCK François, Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux	557-566 (ill.)
WAREMBOURG Jean-Marc, Le premier cadastre de Teyjat (1791)	39-50 (ill.)
WOEHLÉ Christophe, « La cité silencieuse », évacuation des Hospices civils de Strasbourg vers la cité sanitaire de Salagnac-Clairvivre	515-526 (ill.)
WOLTERS Jean-Georges, Mouleydier. Souvenirs d'un jeune réfugié	567-578 (ill.)

VIE DE LA SOCIÉTÉ

ADMINISTRATION

Rapport moral 2018, par la secrétaire générale H. Bonnefond	97-98
Rapport financier 2018, par le trésorier M. Cestac	99-102

COMPTES RENDUS DES RÉUNIONS MENSUELLES

novembre 2018, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale	103-105
---	---------

décembre 2018, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale.....	106-108
janvier 2019, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale.....	110-114
février 2019, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale.....	245-248
mars 2019, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale.....	248-251
avril 2019, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale.....	251-254
mai 2019, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale.....	389-393
juin 2019, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale.....	394-396
juillet 2019, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale.....	397-399
août 2019, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale.....	581
septembre 2019, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale.....	582-585
octobre 2019, présidence de D. Audrerie, C.R. de H. Bonnefond, secrétaire générale.....	585-588 (ill.)

ADMISSIONS. NOUVEAUX MEMBRES

1 ^{er} livraison.....	115-116
2 ^e livraison.....	254
3 ^e livraison.....	400

PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS MENSUELLES

2 ^e trimestre 2019	96
3 ^e trimestre 2019	244
4 ^e trimestre 2019	388
1 ^{er} trimestre 2020.....	580

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

DELLUC (Brigitte), 1 ^{re} livraison.....	133-136 (ill.)
DELLUC (Brigitte), 2 ^e livraison.....	269-272 (ill.)
DELLUC (Brigitte), 3 ^e livraison.....	425-428 (ill.)
DELLUC (Brigitte), 4 ^e livraison.....	601-604 (ill.)

VARIA

Annonce de la sortie du 26 octobre 2019.....	412
Annonce de la conférence-dîner du 22 novembre 2019	412
Annonce de la sortie du 15 février 2020.....	592
Annonce de la sortie du 28 mars 2020.....	592
AUDRERIE Dominique, Éditorial	3-4 (ill.)
AUDRERIE Dominique, Éditorial. Notre félibrée	143-144 (ill.)

AUDRERIE Dominique, Éditorial. Poser son regard.....	279-280
AUDRERIE Dominique, Éditorial. 1939-2019, 80 ^e anniversaire de l'évacuation des Alsaciens. Une rencontre.....	435-436
BILLION Denise, PAOLETTI Marc et BELLE Nelly, Les Pouilles et la Basilicate. 12-19 juin 2019.....	595-598 (ill.)
BUNEL Marie-France et BONNEFOND Huguette, Sortie du 22 septembre 2018. Le XIX ^e siècle autour de Périgueux.....	123-128 (ill.)
Cérémonie de remise des insignes de la Légion d'honneur à M ^{me} Brigitte Delluc, vice-présidente de la SHAP.....	392-393 (ill.)
DUVERNEUIL Gabriel, Sortie du 7 septembre 2019. La Tour-Blanche et Cercles.....	599-600 (ill.)
LARUË DE CHARLUS Serge, Colloque du 24 novembre 2018. L'église de Saint-Méard-de-Drôme et son décor peint.....	121-122
LARUË DE CHARLUS Serge, Colloque du 12 janvier 2019. 2018. Mille six centième anniversaire de la création du royaume wisigothique d'Aquitaine.....	267-268
MICHEL François, Le début de l'été à Rome et Tivoli. 18-24 juin 2018.....	129-132 (ill.)
MICHEL François, Voyage à Rhodes. 9-16 septembre 2018.....	419-424 (ill.)
Peintures murales en Périgord, cahier couleur.....	373-380
SARDAIN Marie-France, BONNEFOND Huguette et ROY Michel, Sorties en Bergeracois. 27 avril et 24 mai 2019.....	413-418 (ill.)

VIE DE LA BIBLIOTHÈQUE

BONNEFOND (Huguette), Entrées dans la bibliothèque, 1 ^{re} livraison.....	117
BONNEFOND (Huguette), Entrées dans la bibliothèque, 2 ^e livraison.....	255-256
BONNEFOND (Huguette), Entrées dans la bibliothèque, 3 ^e livraison.....	401-402
BONNEFOND (Huguette), Entrées dans la bibliothèque, 4 ^e livraison.....	589-591
CESTAC (Maurice), Dans nos collections. Un livre étonnamment moderne : <i>Le Maïs ou Blé de Turquie apprécié sous tous ses rapports</i> , par A. A. Parmentier, édition de 1812.....	402-408 (ill.)
TANET (Chantal), Dans nos collections. Un livre rare : Aimoin de Fleury, <i>Historia Francorum</i> ou <i>Histoire des Francs</i> , édition de 1567.....	257-262 (ill.)

REVUE DE PRESSE

BONNEFOND (Huguette), 1 ^{re} livraison.....	118-120
BONNEFOND (Huguette), 2 ^e livraison.....	263-266
BONNEFOND (Huguette), 3 ^e livraison.....	409-411
BONNEFOND (Huguette), 4 ^e livraison.....	593-594

COMPTE RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

<i>La nuit paysanne. Paysans du Périgord, l'adieu aux Trente glorieuses</i> , par Jean-Michel Linfort (Dominique Audrerie).....	137
<i>Royal Périgord. Sur les pas des têtes couronnées</i> , par Dominique Audrerie et Gautier Mornas (Jeannine Rousset).....	137
<i>Chantérac, des temps anciens ... de l'Âge du fer à la Révolution ...</i> , par Alain Connangle (Dominique Audrerie).....	137

<i>Le képi et la soutane. Le mystère du général curé Jean de Marguerittes</i> , par Alain Bernard (Dominique Audrerie)	138
<i>Saint-Pierre-es-Liens. Jumilhac-le-Grand. Un clocher limousin en Périgord</i> , par Pierre Ortega (Claude-Henri Piraud)	138
<i>Réflexion sur le statut des reliques au XXI^e siècle. Actes du colloque Histoire et Mémoire, Périgueux, 26 juin 2016</i> , collectif (Dominique Audrerie)	138
<i>L'abbaye de Brantôme. The abbey of Brantôme. Édition bilingue</i> , collectif (Patrick Petot).....	139
<i>On l'appelait « Doublemètre »</i> , par Jean-Jacques Gillot et Jacques Lagrange (Jean-Charles Savignac)	139
<i>Gérard Fayolle et l'identité du Périgord</i> , par Catherine Rebeyrotte (Dominique Audrerie)	140
<i>Funambule-Phil-Magnifique arpenteur. Conte de l'Espace et du Temps au pays du Périgord Noir</i> , par Paul Placet (Gérard Fayolle)	140
<i>Le peuple disparu des « tireurs de grès », « tireurs de pavé » et son petit pays entre Creysse et Cause-de-Clérans</i> , par René Costedoat (Maurice Cestac)	273
<i>Les descendants d'Arminius. Loup le Vascon à Commarque et à Sarlat</i> , par Alain Armagnac (Gérard Fayolle)	274
<i>Le château de La Roche-Beaulieu, 600 ans d'histoire</i> , par Jean-Jacques Soulié (Dominique Audrerie)	274
<i>Les aveux spontanés d'un commissaire devenu historien</i> , par Guy Penaud (Dominique Audrerie).....	275
<i>Rendez-vous en Périgord</i> , par Dominique Audrerie (Huguette Bonnefond).....	275
<i>Généalogies périgourdines. Tome VII</i> , par Gilles de Blignières, Christophe Morand du Puch, Claude-Henri Piraud et Jean-Louis Ruchaud (Dominique Audrerie).....	275
<i>Truffe et trufficulture</i> , par Jean-Marc Olivier, Jean-Charles Savignac et Pierre Sourzat (Dominique Audrerie).....	276
<i>La Roque Saint-Christophe au fil du temps. Une petite histoire dans la grande</i> , par Audouin Soualle (Dominique Audrerie)	429
<i>La santé en Dordogne de 1803 à 1939</i> , par Jean-Marie Cazauran (Serge Larüe de Charlus).....	429
<i>Garin le bâtisseur au XI^e siècle à Commarque et à Sarlat</i> , par Alain Armagnac et Aude de Commarque (Dominique Audrerie).	430
<i>Sarlat, parcours en ville</i> , par Éric Cron (Dominique Audrerie)	430
<i>Périgueux insolite</i> , par Martine Balout (Dominique Audrerie)	430
<i>Généalogies limousines et marchaises. Tome XXI</i> , par Jean-Louis Ruchaud, Fernand Gaudy, Gilles de Blignières, Thomas Schneider, Antoine Lachau-Durand (Claude-Henri Piraud)	431
<i>Un vignoble se raconte. Pécharmant</i> , par Pierre Carbonnier (Dominique Audrerie)	431

<i>Dictionnaire de Lascaux</i> , par Brigitte et Gilles Delluc (Gérard Fayolle)..	432
<i>Père Miremont : 1901-1979. Escrivan oblidat del Perigòrd Negre.</i> <i>Une vie consacrée à la langue d'oc</i> , par Brigita Miremont-Orazio (Patrick Petot).....	605
<i>Les plantes de Dordogne et des départements limitrophes</i> , par Bernard et Nicole Bédé, Jean-Claude Martegoute, sous la direction de Guillaume Eyssartier (Tristan Hordé)	605
« <i>Si La Font de l'Auche m'était racontée</i> ». <i>Cinq siècles d'histoire dans la vie d'un hameau du Périgord</i> , par Annie Jarry (Jean-Charles Savignac).....	606
<i>Biographie de Léonce Bourliaguet, un écrivain d'avenir</i> , par Bruno Vizerie (Chantal Tanet).....	606
<i>Le château de Montréal, du Périgord au Canada</i> , par Bernard de Montferrand (Dominique Audrerie)	607
<i>Los contes de l'agaça. Les contes de la pie</i> , par Patrick Chalmel (Patrick Petot).....	607
<i>Préhistoire d'une vallée : la Couze en Périgord</i> , par Michel Lenoir et Bruno Maureille (Dominique Audrerie).....	607
<i>La grande histoire de Lascaux. De la Préhistoire au xx^e siècle</i> , par Hervé Chassain et Denis Tauxe (Michel Roy)	608
<i>Si Lascaux m'était conté....</i> , par Nicolas Bouvier (Michel Roy).....	608

ADMISSIONS DE L'ANNÉE 2019

- M. Audubert François, 8, place de la Clautre, 24000 Périgueux (réintégration)
- M. de Barry Jean-François, 18, rue de Liège, 75009 Paris
- M^{me} Bastier Nicole, Le Bourg, 24600 Saint-Pardoux-de-Drôme
- M. Bordas Daniel, Moreau, Atur, 24750 Boulazac-Isle-Manoire (réintégration)
- M. et M^{me} Bousquet Antoine et Martine, rue Porte-Burée, 24310 Bourdeilles
- M^{me} Brugièrre Martine, 8, rue Roger-Gentric, Siorac, 24430 Annesse-et-Beaulieu
- M. Chastenat Patrick, 6 bis, allée de la Forêt, 24420 Antonne-et-Trigonant
- M^{me} Collin Evelyne et M. Blondy Daniel, Les Ramonets, 24390 Nailhac
- M. Deluc Alain, 17, place Francheville, appt 621, résidence Le Paris, 24000 Périgueux
- M^{me} Desvernois Carol, La Sandre, Le Change, 24640 Bassillac-Auberoche
- M^{me} Devoye Arlette, 6, allée des Combes, 16600 Magnac-sur-Touvre
- M^{me} Distinguin Catherine, Les Barris, 16, route d'Angoulême, 24310 Brantôme-en-Périgord
- M. Doche Jean-Pierre, 4, rue du Sommet-des-Alpes, 75015 Paris
- M^{me} Fernandes Patricia, 20, rue des Deux-Ponts, 24000 Périgueux
- M. et M^{me} Fröchen Jean-Claude et Odile, 14, rue du Coteau, 24000 Périgueux
- M. Hordé Tristan, La Chique, 24290 La Chapelle-Aubareil
- M^{me} Lagarde Odette, 27 bis, boulevard Albert-Claveille, 24000 Périgueux
- M. et M^{me} Lagrange Claude et Monique, 28, rue des Rossignols, 24660 Notre-Dame-de-Sanilhac
- M. Laronze Jean Christophe, 5, chemin des Cavaliers, 24430 Annesse-et-Beaulieu
- M^{me} de Latour Brigitte, place de l'Église, 47210 Montaut-le-Vieux
- M. Le Clère Olivier, Villalou, La Sarlandie, 24270 Payzac

- M. et M^{me} Lethuillier Claudie, 27, avenue Jean-Jaurès, 24660 Coulounieix-Chamiers
- M. Mahl Robert, 76, avenue Gaston-Boissier, 78220 Viroflay
- M. Mallet Michel, Le bourg, 24140 Beauregard-et-Bassac
- M. Mazeau Jacques, 29, rue des Tamaris, 24750 Trélissac
- M^{me} Mitaud Claudette, Le Jardin des Lys, 14, rue Paul-Louis-Courier, 24000 Périgueux
- M. et M^{me} Orazio Jean-Louis et Brigitte, 11, chemin de Maison-Neuve, 24000 Périgueux
- M. Texier Georges, résidence Mériel, 36, avenue de la Résistance, 93100 Montreuil
(réintégration)
- M. et M^{me} Thorne Kent et Fabienne, Les Roches, 24310 Brantôme
- M^{me} Thumerel Anne Marie, 21, place Francheville, 24000 Périgueux
- Association Entre Terre et Pierre, salle municipale de Vicq, 24150 Pressignac-Vicq

ILS NOUS ONT QUITTÉS...

Annie Delpérier, Jacques Gauthier-Villot, Anne-Marie Lacoste, Robert Loubière, Françoise de Maillard, Michelle Pélisson, Jacqueline Turri

Vient de paraître...

La SHAP vient de publier deux ouvrages :

*418, 1600^e anniversaire de la proclamation
du Royaume wisigothique d'Aquitaine*
86 pages, ill., 12 € (disponible à la SHAP)

100 félibrées en Périgord, 1903-2019, par Pascal Serre
(en co-édition avec Les Livres de l'Îlot et Lo Bornat)
550 pages, ill., 25 € (disponible en librairie)